



A Mr P. B. Fournier,
Président de la société libre des
Beaux-Arts.

Hommage de l'auteur,
J. Bte Huysmans

Bruxelles, 29 Sept. 1858.

VOYAGE EN ORIENT.

VOYAGE

EN ITALIE ET EN ORIENT.

1856-1857.

NOTES ET IMPRESSIONS

PAR

J.-B. HUYSMANS,

Artiste-Peintre.

—

Vous, voyageurs d'agrément, qui cherchez le *comfort* partout, et qui parfois vous plaignez encore de celui que vous trouvez en Europe, n'allez pas en Orient, si ce n'est pour y apprendre, par de dures épreuves, ce que valent la civilisation et le bien-être de votre pays.

Mais vous, voyageurs de science et artistes, auxquels le désir de s'instruire et l'amour de la belle nature, font mépriser les fatigues et les privations, allez dans le Levant, pour comprendre et apprécier combien il offre de charmes et d'attraits inconnus en Europe.

J.-B. H.

Anvers,

IMP. KENNES ET GERRITS, RUE HOCHSTETTERS.

—

1857.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

DÉDICACE.

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BRABANT.

MONSEIGNEUR,

Les personnes qui, comme VOTRE ALTESSE, ont parcouru des pays étrangers, ainsi que celles qui lisent les relations de voyages, ne sauraient manquer de s'intéresser à mes notes sur l'Italie et l'Orient, quand elles les verront paraître sous les auspices

d'un Prince qui donne chaque jour des preuves si éclatantes de l'amour qu'Il porte aux sciences, aux lettres et aux arts.

Que **VOTRE ALTESSE** me permette donc de Lui exprimer ma vive reconnaissance pour la haute protection qu'Elle a bien voulu m'accorder.

Puisse-t-Elle, après avoir recueilli Elle-même pendant ses voyages, des observations aussi savantes que neuves, se montrer indulgente pour les notes d'un simple artiste.

Tels sont, **MONSEIGNEUR**, les vœux d'un Belge qui, avec un légitime orgueil national, rechercha les traces glorieuses de GODEFROID DE BOUILLON et de BAUDOUIN DE CONSTANTINOPLE, illustres prédécesseurs de **VOTRE ALTESSE ROYALE.**

Il est avec un dévouement et un respect profonds,

de **VOTRE ALTESSE ROYALE**,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-B. HUYSMANS.

PRÉFACE.

En publiant ces impressions de voyage, je n'ai pas la prétention de me poser en écrivain. Manier le pinceau suffit à mon ambition : la plume n'est pas mon affaire.

Mais j'avais recueilli sur l'Italie et sur l'Orient des notes nombreuses, écrites d'abord pour moi seul et pour fixer mes souvenirs. Les ayant communiquées à quelques amis, ils me parurent les avoir lues avec intérêt, et ils m'engagèrent à les publier.

C'est pour répondre à cette invitation obligeante que j'ai entrepris cette publication.

Toutefois, je ne l'aurais pas faite si je n'avais eu l'espoir de plaire à d'autres qu'à ce petit nombre de personnes dont l'amitié pour moi peut faire suspecter le jugement de partialité.

J'ai pensé que mes observations sur les monuments de l'art, dans les pays qui en furent le berceau pouraient plaire aux artistes et leur inspirer, peut-être, le désir de les visiter sur mes traces. J'ai pensé aussi que les gens du monde ne liraient pas sans intérêt le récit naïf

de ces milles petits faits observés en passsnt, de ces accidents de voyage, qui jettent plus de jour que les descriptions savantes sur les mœurs et le caractère des différents pays.

Dégagé de tout esprit de système ou de parti, j'ai voulu voir et juger par moi-même les choses et les hommes. J'ai racontai avec sincérité. ce que j'avais observé avec bonne foi. Les jugements que je porte vont à l'encontre de quelques erreurs et de certains préjugés que l'on considère comme respectables. Si quelques personnes pouvaient en être froissées, j'en serais désolé, car tel n'a pas été mon but. J'ai cru avant tout devoir être vrai. Ce sera là, peut-être, le seul mérite de mon livre ; mais c'est aussi le seul que je n'aimerais pas à me voir contester.

On trouvera dans le volume sur l'Italie un grand nombre de descriptions de monuments, dont la lecture pourra paraître fastidieuse à ceux qui ne portent pas aux beaux-arts un intérêt aussi vif que le mien. Je l'ai fait pour les artistes, pour ceux surtout qui se proposent de faire le même voyage, afin de compléter les renseignements qu'ils trouveront dans les guides.

La partie de l'Italie que je n'ai pu visiter avant mon départ pour Constantinople, je l'ai vue et décrite à mon retour de l'Orient. J'y reviens donc à la fin du deuxième volume.

Je continue la relation de mon voyage jusqu'à mon rerour à Anvers ; j'ai ainsi l'occasion de dire quelques

mots sur le Tyrol et l'Allemagne, sur Inspruck, Munich, Nuremberg, Bamberg, Wurzbourg, Francfort, Cassel et Cologne.

Je ne visitai pas cette fois Venise et la Lombardie, parce que je les connaissais d'un précédent voyage, fait deux ans auparavant. Pour ne pas laisser une lacune trop grande dans ma relation, j'ai ajouté comme appendice au premier volume les notes que je pris à cette époque.

Quoique moins détaillées, j'espère qu'elles n'offriront pas un moindre intérêt.

DEUXIÈME PARTIE.

ORIENT

ET

Retour par l'Italie, le Tyrol et l'Allemagne.

INTRODUCTION.

Avant d'entreprendre le voyage d'Italie, auquel j'étais décidé à joindre un voyage en Orient, l'illusion et le rêve de mon enfance, je m'y étais préparé par la lecture de tout ce qui pouva t me guider, m'éclairer et m'instruire sur les localités que j'allais visiter. Mes amis Guffens et Swerts voulurent bien me communiquer le manuscrit de leur voyage en Italie où je puisai les plus précieux renseignements.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que je relus ceux d'Horace Vernet, de Châteaubriand et de Lamartine, car dès ma plus tendre jeunesse je les avais lus, le cœur palpitant de la douce espérance de visiter aussi

quelque jour ces contrées lointaines, favorites du soleil.

Mais ma plus grande émotion fut celle que j'éprouvai en quittant l'atelier, témoin de mes projets, de mes travaux, de mes plaisirs et de mes peines.

Quelques jours avant mon départ, mes amis se réunirent au Cercle Artistique en une petite fête d'adieu. J'emportai de cette manifestation la plus agréable souvenir.

DÉPART DE MESSINE POUR CONSTANTINOPLE.

Jeudi 7 Août 1856.

A midi précis, je m'embarque sur le vapeur français *le Carmel*, arrivé le matin même de Marseille, et se rendant à Constantinople.

A 2 1/2 h. de relevée on lève l'ancre. Le temps est superbe, et la mer ressemble à une vaste mare d'huile. Ce fut avec un plaisir indescriptible, que je déposai mon *Guide en Italie*, pour prendre celui de l'Orient. Quoique heureux de réaliser enfin le rêve de mon enfance, un voyage en Orient, je quittais néanmoins avec regret cette belle Italie, terre classique des Arts, et cette belle Sicile, nature privilégiée. Mais j'allais par contre voir des terres illustrées par l'histoire et par les grands hommes, j'allais voir la Grèce, qui fut le berceau des Arts avant l'Italie, j'allais voir enfin des peuples différents au moins de ceux de l'Europe, par leurs mœurs, leurs usages et leurs costumes.

A peine étions nous en pleine mer et bien installés, que je fis la connaissance d'un jeune homme, se rendant comme moi à Constantinople. C'était un Mr Aquaroné *de Port Maurice.* Comme il s'occupait de poésie et disait admirablement bien la chansonnette, sa société était très

recherchée à bord. Après le dîner il chanta, on fuma ensuite un cigare sur le pont, et la nuit venue, chacun regagna sa cabine.

Poésie et Peinture en pleine mer.

Vendredi 8 *Août.*

L'apparition du soleil me rappelle avec bonheur son lever majestueux au haut de l'Etna.

Pendant que je contemple le roi des astres, Mr. Aquaroné, a découvert que le boulanger du bord, possède un talent poétique naturel et original. Il vient me lire quelques ouvrages de celui-ci. Ce sont des poésies en patois provençal, qui ne manquent pas de mérite. Mon nouveau compagnon dédie aussitôt à son humble confrère, une ode improvisée qui n'est pas sans talent. Comme je dessinais un peu au milieu de ces exercices poétiques, un des officiers du bord vint m'inviter par les petits moyens qu'on emploie dans ces circonstances, à vouloir bien lui dessiner son portrait, que jamais, disait-il, croyant sans doute aiguillonner mon amour propre, on n'était encore parvenu à lui faire ressemblant. J'acceptai le défi comme passe-temps. Il est entendu qu'il désirait qu'il fût fait à l'aquarelle ; ça flatte davantage. Etant sorti victorieux de cette épreuve, tout le bord aurait voulu passer par mon crayon. Un des mécaniciens estimant comme de juste l'art mécanique plus haut que l'art manuel, s'était figuré, quand on lui parla de mon ouvrage, que je faisais le daguerréotype, car le bruit courait à bord, qu'il y avait *un*

tireur de portraits. Il vint me demander, si je voulais *tirer* le sien. *Scuzez M'sieur*, me dit-il, comme je lui répondais que je ne faisais *que dessiner et peindre*, c'est fâcheux, je pensais que vous *tiriez.*

EN MER, *Samedi* 9 *Aout.*

Dès 7 1/2 heures du matin, nous distinguons à l'œil nu la Morée, que nous côtoyons, et peu d'heures après, nous passons successivement les caps Matapan et St.-Ange. Pour passer le temps je m'exécute de bonne grâce en faisant selon ma promesse le portrait d'un autre officier du bord. Je réussis à sa pleine satisfaction et son portrait circule de l'avant à l'arrière du bâtiment. Je ne sais où cela finira, car les amateurs ne sont pas rares à ce prix. Je m'exécute avec complaisance, bien que j'eusse préferé ne rien faire que regarder les belles côtes du Péloponèse.

Le soir arrive, et nous gagnons nos couchettes, avec la douce pensée, que nous nous réveillerons probablement au Pirée. Nous devons y relâcher le temps nécessaire, pour nous permettre d'aller jeter un coup-d'œil sur Athènes, la ville au beau soleil, la ville de Cécrops et de Minerve, la patrie de Miltiade, de Thémistocle et de Demosthènes, de Périclès, de Praxitèle et de Phidias, si la mémoire de mes années de collége m'est restée fidèle.

En attendant la nuit est là, et les ténèbres nous voient défiler non loin des bords desséchés de l'Ilissus, aux

rives duquel Borée enleva Orithye. Marathon nous apparaîtra peut-être en rêve, et vers 1 heure du matin nous jetterons probablement l'ancre au Pirée.

En rade du Pirée. Excursion à Athènes.

Dimanche 10 *Août.*

Réveillé par le bruit de l'ancre qu'on jette, je saute en bas du lit. Nous sommes bien en rade du Pirée, dans son port magnifique. Quoique la nuit soit belle, je me recouche, pour ne me lever qu'avec le jour. A 5 heures, mes compagnons de cabine et moi, nous sommes sur pied. Nous sommes cinq. Mr. Aquaroné et un autre passager se rendant tous deux comme moi à Constantinople, puis deux autres messieurs qui d'ici se rendent à Athènes. Vers 6 heures nous prenons un *caïck* (barque) et couchés sur de moëlleux tapis de Smyrne, nous nous rendons ensemble à terre.

Le Pirée n'est qu'à 5/4 de lieue d'Athènes. Une belle route y conduit, et voitures et omnibus la sillonnent. Ce port avait autrefois à son entrée les deux lions, transportés en 1686 par Morosini à l'arsenal de Venise.

A son extrémité, s'élève aujourd'hui une nouvelle ville avec des rues régulières. Autrefois Athènes avait encore deux autres ports, aujourd'hui encombrés de sable. C'étaient celui de *Munichia*, et celui de *Phalère*. A peine débarqués au Pirée, que nous trouvâmes occupé par une assez forte garnison des armées alliées Française

et Anglaise d'Orient, nous fûmes charmés de la propreté et de la fraîcheur des costumes des Grecs avec leurs fustanelles (jupons) bien blanches, et leurs riches vestes, brodées ; comme c'était Dimanche ils étaient en toilette. Dès que nos deux compagnons qui devaient rester à Athènes eurent réclamé leurs passeports, nous prîmes directement une voiture pour nous rendre à Athènes, où nous ne pouvions nous arrêter que pendant deux heures, devant à 11 heures être de retour à bord.

Notre cocher portait un costume magnifique et plein de fraîcheur. C'était comme la plupart des Grecs, un fort bel homme. Il fouetta ses chevaux à travers un tourbillon de poussière blanche, et nous étions en route. Nous n'y vîmes absolument d'autres habitations que les corps de garde qu'y ont établi les armées alliées, pour la sécurité des voyageurs. En effet cette route quoique si courte, fut il y a quelque temps encore, le théâtre d'assassinats et de brigandages qui eurent du retentissement en Europe. A mi-chemin nous vîmes trois ou quatre cafés pâtissiers, établis sous des espèces de hangars. Malgré la courte durée du voyage, les voituriers ne manquaient jamais de faire halte à l'un d'eux, tant pour la commodité des voyageurs, que pour y prendre eux-mêmes un verre de *Mastic*. (*)

(*) Boisson qu'on pourrait nommer le genièvre de l'Orient.

ATHÈNES.

Nous approchâmes bientôt de la célèbre Acropole d'Athènes, cette citadelle qui domine, d'une manière si imposante, l'ancienne rivale de Rome. Peu après nous descendîmes à l'hôtel tenu par Mr. Vitalis. Nous remarquâmes en y allant que toutes les rues portaient des noms. Dans la plupart les trottoirs seuls étaient pavés. Quant aux maisons, elles sont en général assez belles, et la ville peu grande du reste, nous parut avoir un certain cachet. La première chose qui frappa nos regards en entrant à l'hôtel, ce fut un jupon en crinoline étendu sur un soffa. O Paris! tu imposes donc bien loin, l'excentricité de tes modes.

Nous demandons à déjeuner. La petite demoiselle du maître de l'hôtel, ange de grâce et de politesse, nous apporte des sucreries qu'elle a reçues à cause de sa fête. Nous buvons à la santé de cette enfant, dont l'esprit précoce nous eût étonné partout ailleurs qu'en Orient. Puis nous prenons congé de l'hôte et de sa dame, qui avaient eu le talent de mériter toutes mes sympathies et je leur promets de venir loger chez eux quand je repasserai par Athènes. Nous parcourons encore à la hâte les marchés et les rues pleines de monde, et pour la première fois nous voyons des barbiers orientaux, et des cafés où l'on fume le narghuillé et la chibouque. Les femmes nous apparaissent en très petit nombre. Quant à *l'Acropole*, je ne la verrai qu'au retour ; je dois me borner à la considérer de

loin , sur la hauteur d'où elle domine la ville. Après avoir pris congé de nos deux compagnons restant à Athènes, nous remontons en voiture, car il était temps de regagner notre bâtiment. Arrivés au Pirée, nous fîmes provision de tabac et de cigares, et vers 10 1/2 heures nous étions rendus à bord du *Carmel*. Le nombre des voyageurs avait pour le moins doublé; les Grecs y dominaient. A 11 1/2 heures nous quittons le Pirée, et je nourris l'espoir de revenir visiter les belles et célèbres antiquités de la capitale de la Grèce. Bientôt nous nous éloignons à toute vapeur de ce beau pays des Grecs, dont Cicéron disait à Quintus :

» Souvenez vous, Quintus, que vous commandez à des
» Grecs, qui ont civilisé tous les peuples, en leur ensei-
» gnant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit
» les lumières qu'elle possède. »

Mais hélas ! de nos jours Cicéron dirait peut-être avec Lord Byron :

Ancient of days ! August Athena ! Where
Where are they men of might ? they grand in soul ?
Gone glimmering through the dream of things that Were :
First in the race that led to glorys goal
They won, and passed away. — Is this the whole
A school boy 's tale, the wonder of an hour !
The Warrior's weapen and the sophist's stole
Are sought in vain, and o' er each mouldering tower ,
Dim with the mist of years, gray flits the shade of power.

EN MER, 10 *Août.*

A' peine avons nous quitté le Pirée, qu'un vent contraire se lève. La mer s'agittant, le roulis du navire devient insupportable. J'étais en train de crayonner un passager grec, au moment où nous passâmes le *Cap Colonne*, ainsi nommé des ruines d'un temple de Minerve, dont il ne reste que neuf colonnes. J'en fis un croquis au vol, et comme j'avais fini, les coups de vent venant à lancer l'eau sur le pont, il fallut descendre. Je me mis au lit, dormis fort bien, et fus fort surpris d'apprendre le lendemain,. que la nuit avait été excessivement mauvaise.

Entrée des Dardanelles.

EN MER, *Lundi* 11 *Août.*.

Aujourd'hui il n'y a pas moyen de dessiner. Tout au plus si l'on peut se tenir debout sur le pont. Dans la matinée nous passons l'île de *Scio*, et l'après-diner, vers 3 heures, les ruines prétendues de l'ancienne Troie, se présentent à notre droite, tandis que nous laissons l'Ile de *Lemnos*, à notre gauche, et ne tarderons pas, je l'espère, à entrer dans les Dardanelles. En effet quoique le vent mette toujours obstacle à ce que nous avancions beaucoup, nous embouehons néanmoins vers 4 heures, juste entre la pointe d'Europe et la pointe d'Asie, ce beau et imposant détroit, à droite duquel se trouve l'embouchure de l'aneien Granique, qu'Alexandre traversa pour conquérir La Perse et L'Inde. Pour la première fois nous voyons flotter le Croissant turc sur les forteresses et les

navires. Nous longeons pendant quelque temps les côtes d'assez près, et distinguons à l'œil nu les moulins et les cimetières musulmans des villes ou villages qui bordent la mer. Çà et là nous distinguons aussi des êtres vivants. A mesure que le détroit s'élargit, et que nous approchons de l'entrée de la mer de Marmara, le vent et le roulis amoindris de beaucoup dans le détroit des Dardanelles, reprennent de plus belle, ce qui n'empêche pas les passagers grecs du pont, de se livrer à une danse assez bizarre pour des yeux européens.

Arrivée à Constantinople.

Mardi 12 *Août.*

Après Constantinople, il n'est rien de si beau.
CASIMIR DE LA VIGNE.

Hier soir vers 9 1/2 heures nous avons jeté l'anere devant *Gallipoli*, pour y prendre des dépêches. Je n'en ai rien entendu, ayant bien dormi jusqu'à ce matin, au moment du lever de ce beau soleil d'Orient au milieu de la mer de Marmara. Le roulis était toujours des plus violents, et à ce qu'on me raconta, les coups de vent de la nuit avaient chassé des lames qui avaient dû balayer le pont un peu proprement.

Dans peu d'heures enfin nous mouillerons dans le Bosphore et nous débarquerons à Constantinople. Son port, le plus beau du monde, nous apparaît déjà de loin, et l'amphithéâtre de la rivale de Naples et de Venise, surmonté de dômes dorés et d'élégants minarets est, là

devant nos yeux. En effet, vers midi et demi, nous jetons l'ancre. En face de nous est *Tophana* avec sa blanche caserne et sa blanche mosquée *Mahmoni*, aux fenêtres à l'européenne. A notre gauche *Gallata*, autrefois aux Génois, étale pittoresquement sa vieille tour moresque et ses anciens forts.

Gallata reliée à Constantinople par un pont de bateaux, est la résidence des marchands. Elle a ses murs à elle, qui la séparent de *Péra* et de *Thophana*, et a douze portes, qu'on ferme au soleil couchant, pour la sécurité des marchands qui l'habitent.

Péra, quartier des Européens, nous apparait sur les hauteurs dominant Gallata. A notre droite nous voyons les sinuosités du Bosphore, qui éclipse par la variété des bâtiments qui le sillonnent, le mouvement de la Tamise à Londres. En effet « mille caïques plus légers que les gondoles de Venise, y serpentent entre les capitanes turques, les gabarres grecques, les pyroscaphes de Trieste, les schooners suédois, les tartanes de Malte, les galliotes de Hanovre, les sacolives égyptiennes, les balancelles de Tunis, les galiasses catalanes, les piques circassiennes, les brigantines napolitaines, les dogres autrichiens, les polaires russes et une masse de vaisseaux européens de tous genres. » (*)

Constantinople s'étend à gauche, depuis Eyoub au delà

(*) René Spitaels, *De Bruxelles à Constantinople*.

du port, jusqu'à la pointe du sérail. Derrière nous enfin se déroule *Scutari la fanatique*, où nul chrétien dit-on, ne peut habiter. Son cimetière s'étend à plus d'une lieue sur la droite et le Bosphore, qui a aussi une lieue de large, baigne ses bords diaprés.

Au moment où nous arrivâmes, la flotte turque mouillant au fond de la corne d'or, était pavoisée et tirait plusieurs salves d'artillerie. La ville était en fête, car on était à l'époque du *Beyram* (fête du Prophête.)

O Constantinople ! O Bosphore ! quel aspect deviez-vous présenter au moment de la guerre d'Orient, lorsque les puissances alliées s'étaient donné rendez-vous dans vos eaux ?

Après être débarqué en compagnie de M. Aquaroné et de M. Mangin, qui a l'obligeance de me laisser déposer mes malles chez son fils, établi à Péra, en attendant qu'il me trouve un hôtel, ma première besogne est de me rendre à la poste française pour y réclamer les lettres que je supposais devoir être venues à mon adresse, par le même vapeur sur lequel nous étions arrivés. Après deux heures d'attente et d'impatience, on ouvre enfin les portes des bureaux. Vu qu'à Constantinople il n'y a ni noms de rues ni numéros aux maisons, chacun doit aller réclamer lui même ses lettres à l'arrivée du Courrier.

Figurez-vous quelle cohue cela doit faire. C'est à qui donne le plus de coups de canne, ou travaille le mieux des coudes, pour être servi le premier. Après avoir pris ma part dans cet indigne trafic, je parviens à mon tour

au guichet. Mes prévisions s'étant réalisées, car il y avait des lettres pour moi, je gagne la rue pour respirer, et m'en vais dévorant leur contenu, lorsque je me sens frapper sur l'épaule et dire en flamand. *Dat is, V........ beest van op 't straet te lezen.* C'était Mr. R. V. d'Anvers un ami d'enfance, qui,' habitant Constantinople, et ayant appris mon arrivée, s'était mis à ma recherche, avant que j'eusse eu le temps d'aller le trouver. Il me présenta immédiatement ses services. Je lui dis que j'étais déjà installé, et lui indiquai mon hôtel. Il vint m'y prendre plus tard avec un autre compatriote Mr B. et nous nous rendîmes ensemble chez lui pour fumer une chibouque. Puis, ces Messieurs me promenèrent par le quartier de Péra, et m'y conduisirent au *Café chantant français*, où je doutai un moment, si je n'étais pas à Bruxelles ou à Paris. La société y était moins choisie, car le militaire français y embaumait l'air de sa pipe de *Caporal*. Quant aux chanteuses étalées sur des divans, elles étaient assez belles, et on leur jetait force bouquets. Le *Café* en lui-même n'était qu'une baraque en bois, blanchie à la chaux. Il y avait une galerie en haut, juste comme *au Café chantant du passage* à Bruxelles. Après y avoir passé une heure, nous parcourûmes le quartier de Gallata, une lanterne de papier à la main, selon l'usage du pays et rentrâmes ensuite au logis. Ce ne fut pas sans avoir couru le risque d'être attaqués par des malfaiteurs, ou de se rompre un membre, dans ces ruelles non éclairées, où l'on ne fait que heurter des immodices, des pierres et des chiens à moitié sauvages.

CONSTANTINOPLE OU STAMBOUL.

Mercredi 13 *Août.*

J'ai monté à la tour de Gallata, d'où l'on jouit du plus beau panorama possible sur Constantinople et le Bosphore. Des gardes turcs s'y tiennent nuit et jour pour veiller aux incendies. Pour la première fois en Orient, je m'y vis offrir le café, cette aimable liqueur chantée par Delille et la pipe qu'ont célébrée tant d'autres poètes. Les Orientaux mettent les délices du tabac, au-dessus de toutes les recherches de la table. Celui qui ne fume pas, est regardé par eux comme le plus innocent des barbares, comme une énigme, un logogryphe ou une chimère; on ne sait d'où il vient, ni ce qu'il est ; on n'a pas la plus légère idée de l'homme qui n'aspire pas ce parfum du tabac turc. Et en effet ne pas fumer au milieu de gens qui fument, ne pas grossir avec eux le même nuage de fumée, c'est ne pas vouloir s'unir à je ne sais quelle sympathie qui rallie ceux qui allument une pipe ensemble.

Mon *tchoubouck* fumé, je me mis en devoir de parcourir quelque peu une première fois la ville.

L'ancienne cité de Byzos, la Byzance des Grecs, la capitale de l'empire d'Orient, la ville de Constantin et de Mahomet II, a un port magnifique qui peut contenir, dit-on, 10,000 vaisseaux, et qui s'ouvre sur la mer Noire et la mer d'Azoff, sur l'Archipel, l'Adriatique et la Méditerranée. Elle est bâtie sur sept collines comme l'ancienne Rome. On y voit des gens de toutes les nations, qui

donnent à l'artiste l'occasion d'apprendre, ce que c'est que le caftan égyptien, la barrette de Tunis, la fustanelle grecque, ou les larges braies du marin italien ; le burnous blanc de l'Arabe, la toge noire de l'Arménien, la coiffure laineuse du Circassien, les manteaux de peau du Bulgare, le tarbouche vert de Damas, ou le bonnet pointu de Téhéran. Il y verra aussi des hommes touffus de barbe, contrastant avec les mentons jaunes et imberbes des habitants d'au delà du Gange, et par contre les enfants de Numidie, à la chevelure noire et crêpue.

«Tout ce monde agit et parle d'une manière différente. Le Gènois serre la bouche, le Napolitain l'ouvre, le Sicilien hennit, le Sarde crie, le Corse hurle, le Cosaque aboie, le Vénitien grasseie, le Maltais glapit, le Persan psalmodie, l'Arménien pérore, le Turc prêche, le Grec, le Mayorcain, le Catalan et l'Albanais parlent du geste.» (*)
Pour en revenir à la ville, elle forme un triangle. L'un de ses angles regarde la mer de Marmara et forme le château des Sept Tours. L'autre fait face à Scutari d'Asie et s'avance par la Pointe du Sérail dans le confluent de la Propontide et du Bosphore. Le troisième est au fond du golfe, qui constitue le port et aboutit à *Eyoub*, où sont les tombeaux des anciens Califes.

Constantinople a, dit-on, trente portes principales. Deux s'ouvrent à l'Orient, sept au Midi, treize au Nord, et huit à l'Occident.

René Spitaels.

Sa population, dont le Sultan actuel fait faire en ce moment le recensement malgré les défenses du Prophète, paraît se monter à plus d'un million d'habitants. Ses rues, comme je l'ai déja dit, n'ont pas de noms, pas plus que les familles n'ont, paraît-il, de noms propres.

La ville proprement dite, est divisée en grands quartiers. Il y en avait un qui s'appelait le quartier des Janissaires, avant la destruction de cette milice turbulente. Celui autrefois nommé *Kumkapi*, était l'ancien quartier des Arméniens, qui en possèdent un nouveau aujourd'hui. Le *Balat* est le principal quartier des Juifs, et le *Phanos* est l'endroit où réside l'aristocratie grecque. On jouit partout d'une grande tolérance pour les cultes. Dans chaque quartier turc on rencontre des cimetières, et l'on entend chanter le *Muezzin*. Les Muezzins sont très souvent, dit-on, des maîtres d'école, devenus aveugles, en copiant des manuscrits. Il paraît qu'on les emploie de préférence, parceque du haut des minarets, où ils appellent à la prière, ils ne peuvent voir ce qui se passe sur les terrasses des maisons. Leur cri est *Illa alla Mohammed rocoul Allah.*

Quant aux maisons, elles n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Toutes ont deux grandes divisions. Le *Selamlik* ou habitacle des hommes à l'avant, le *Harem* ou quartier des femmes à l'arrière. Les Juifs, dit M. Spitaels, peignent le plus souvent leurs maisons en noir, les Arméniens en pourpre et violet, les Grecs en rouge foncé, les Turcs en nuances tendres,

le vrai croyant en jaune, blanc, gris, vert, bleu, rose, etc. Je n'ai pu constater cette particularité.

Les femmes Turques

Sont toujours voilées en public. Les dames de la haute société se montrent rarement dans les rues, si ce n'est dans leurs *arabas* (voitures du pays). Celles de moindre condition ainsi que les femmes du peuple, se traînent avec peine sur leurs bottes ou bas de maroquin jaune, recouvertes de babouches ou pantouffles du même cuir. Toutes portent indistinctement, outre le voile obligatoire, une espèce de manteau nommé *yashmack*.

On comprend aisément, combien pèse bientôt à l'Européen la morne similitude dans les visages, dans les costumes et même dans les tournures, de ces différentes classes du beau sexe. Cela l'attriste et lui devient fastidieux. Son regard voudrait pénétrer forcément sous ce monotone et provoquant déguisement. Si par hasard sur le seuil de quelque maison ou derrière le treillis de quelque *Elkauf* (*) (espèce de balcon fermé) il aperçoit un visage, il hâte le pas pour voir ce qu'il croit ne plus exister, un sexe absent et exilé, dont le voile et la robe sont les seuls attributs. Quoi ! il existe encore des femmes, s'écrie-t-il alors, je vais du moins être assez heureux pour en entrevoir une. Il approche, il espère, mais à son arrivée la vision disparaît, le rêve s'évanouit, et le voile est

(*) L'analogie de ce mot est frappante avec le français alcôve, et le flamand alkoof.

forcé de fuir, car un eunuque, un argus, ou une duègne implacable, vient arracher ce voile au danger qu'il aurait bien voulu braver, car la femme ne reste-t-elle pas femme partout en dépit des lois et des mœurs ? Voulez-vous chez le Mahométan passer pour un *gentleman*, pour un homme comme il faut et éviter des désagrémens, des dangers même, surtout si vous êtes chrétien, arrêtez-vous au coin de la rue, si vous voyez sortir ou rentrer ses femmes, et donnez-leur le tems de vous éviter. Si vous avez affaire chez lui, attendez, quand on vous aura ouvert, après que vous aurez heurté le loquet de sa porte, un tems assez raisonnable, pour que les femmes de sa maison que peut-être vous pourriez surprendre, aient eu le tems de se retirer. Quoiqu'en dise Mr. Spitaels qui, de son vivant, fut probablement plus galant envers les dames, qu'il ne se le montre dans son livre, où il partage la manière de voir des Turcs à l'égard de leurs femmes et la défend fortement, ces malheureuses firent naître chez-moi de bien tristes réflexions. En effet, tandis qu'elles mettent en œuvre tous leurs petits stratagêmes de coquetterie à l'approche de quelque groupe de beaux hommes, pour découvrir, tout en ayant l'air de se cacher, leurs sourcils peints, leurs yeux provocateurs, leurs joues fardées, ou leurs lèvres vermeilles, en faisant la plus agréable petite moue que l'on puisse imaginer, les Françaises et les Anglaises, qui aujourd'hui ne sont plus rares dans la capitale de la Turquie, excitent leur envie en passant à côté d'elles au bras de leurs maris, la figure dévoilée et avec cette

franchise, cet abandon, cette noblesse et cette grâce qu'elles doivent à la sage liberté que leur a assurée le Christianisme.

Après avoir parlé sommairement de Constantinople, j'entreprendrai aussi sommairement la description de ses monuments, par bonheur pour ma plume, moins nombreux que dans les villes d'Italie, car, sans cela, je ne saurais comment m'y prendre. En effet, il ne s'agit par ici de rouler en voiture, les rues s'y opposent; ni de prendre des guides, car ils sont trop exigeants; ni de s'orienter soi-même avec un plan, car les rues ne portent pas de noms, et la ville est immense.

En outre peu de gens y savent l'Italien, et l'on a peine à s'y comprendre. Heureusement pour moi mon compatriote Mr. S... voulut bien être mon Cicerone, et voici comment nous employâmes notre journée.

Constantinople, *Jeudi* 14 *Août*.

Ayant pris un caïque pour nous faire conduire à *Stamboul*, la ville des Turcs, nous y avons visité

La sublime porte, ou ancien sérail du Grand Seigneur.

La description en serait trop longue; je dirai seulement, qu'il renferme une ville particulière d'une grande étendue et une agglomération de bâtiments, et de jardins avec cyprès et kiosques magnifiques. Il ne nous fut pas donné de visiter les appartements. A la principale entrée nommée par les Européens la Sublime-Porte-Impé-

riale. (*Babi-Homayoun*), sont deux immenses armoires en acajou, fermées par des glaces, et renfermant tout un Arsenal de haches, fusils et autres armes. C'est à cette porte qu'on plante, dit-on, les têtes des condamnés pour crime d'état. Après l'avoir franchie on entre dans une cour irrégulière très vaste, menant aux jardins, dont l'accès nous fut aussi interdit. Sur la même place publique, où se trouve la Sublime-Porte, on voit d'un côté le Ministère des Finances, bâtiment peu remarquable, et de l'autre quelques tombeaux antiques en porphyre et en marbre, sur l'un desquels nous admirâmes de beaux bas-reliefs grecs.

L'Hippodrome ou At-Meidani

Est encore une vaste place publique. Quoique restreinte aujourd'hui de la moitié de son ancienne étendue, c'était autrefois une immense plaine entourée de portiques, où la jeunesse venait déployer sa bravoure aux combats du cirque, et son habileté dans la course des chars. C'était aussi un vaste musée, en ce qu'on y voyait, dit-on, plus de dieux et de demi-dieux, que n'en possédaient alors vingt temples de Rome. Entre autres statues célèbres, elle pouvait s'enorgueillir de posséder *la Venus de Praxitèles*, et surtout *le Jupiter Olympien* de Phidias, colosse de cinquante coudées de hauteur, ciselé dans l'or et dans l'ivoire. C'est encore dans cet hippodrome que naguère les Icoglans se divertissaient à la course du *Djérid*, et que maintenant les milices du Sultan, s'exercent à leurs

manœuvres. Cette place n'offre plus que quelques souvenirs de sa splendeur antique, entre autres l'obélisque de Théodose, que les Latins ne parvinrent jamais à renverser. C'est un gigantesque bloc de granit rouge, placé sur un beau socle de marbre, orné de sculptures, trophées et inscriptions. Il servait à indiquer le milieu du Stade. Non loin de là s'élève encore la colonne de *Constantin Porphyrogénète*. C'est un pilier carré, formé de grosses pierres réunies par des crampons de fer. Entre ces deux monuments, une troisième colonne mutilée, appelée la colonne serpentine, sort de terre à hauteur d'homme. C'est une espèce de tronçon d'airain, formé de serpents entortillés, dont les têtes se dressaient autrefois en forme de chapiteau, pour recevoir dit-on le fameux trépied d'or, enlevé au temple de Delphes, et que les Grecs avaient consacré à Apollon, après la défaite de Xerxès, à la bataille de Platée.

La mosquée du Sultan Achmet.

Sur la même place, non loin de *l'At-Meidani* nous vîmes la mosquée du *Sultan Achmet,* avec ses belles portes en bronze. C'est l'une des plus belles et des plus remarquables, que possède Constantinople. Mieux située que Ste.-Sophie, elle est la seule qui aît six minarets à trois galeries. Nous ne pûmes entrer que dans la cour, car le temple était fermé. En un mot la Place de l'Hippodrome, est une des plus importantes de Stamboul, et il en est peu dans le monde, qui rappellent de plus mémorables sou-

venirs. Bélisaire y mendia aveugle et malheureux, et en 1826 on y voyait encore la grande caserne des Janissaires, dont toute trace a disparu aujourd'hui. Non loin de là, un soldat français nous montra l'emplacement du camp de l'armée française, qui d'après le traité doit quitter Constantinople sous peu de jours (le 18 Août.) Il nous mena voir aussi l'endroit où *Mahmoud* fit décapiter les Janissaires. Le hasard voulut qu'au moment de notre visite, un conscrit français, y décapitait deux oies pour la table de ses officiers. Singulière analogie !

La citerne de Kiloscenos

Que nous visitâmes ensuite, est connue sous le nom de Citerne aux mille-et-une colonnes, bien qu'elle en compte à peine 300. Elle est transformée aujourd'hui en une corderie de soie, occupant une infinité de gamins turcs. Après avoir donné à son gardien le *Backscheesch* (pour-boire), qui produit toujours son effet magique en Turquie, et, comme partout du reste, y ouvre les portes fermées, nous descendons dans cet élégant palais souterrain, où le jour ne pénêtre que par quelques ouvertures dans les voûtes. C'était autrefois une somptueuse construction, digne de la splendeur grecque, et certes bien supérieure par son élévation, à la célèbre *Cloaca Maxima* de Rome.

1re Visite à Ste.-Sophie.

Avant d'arriver à Ste.-Sophie, nous nous sommes arrêtés devant plusieurs bains turcs, barbiers en plein vent, écri-

vains publics, marchands de fritures, de glaces, etc. Nous avons aussi rencontré plusieurs porteurs de diners ayant sur la tête des plateaux remplis de toutes espèces de mets. Toujours chemin faisant, nous avons eu l'occasion aussi d'admirer l'agilité des portefaix, espèce d'Hercules qui transporteraient des maisons sur le dos, et de la force desquels on ne pourrait se faire d'idée en Europe. L'agilité avec laquelle nous vîmes courir quatre hommes s'exerçant à porter une pompe à incendie portative, ne nous étonna pas moins. Enfin nous arrivâmes à la mosquée de Ste.-Sophie. Nous venions selon l'usage de nous déchausser, lorsqu'un Muezzin se présenta à nous, et nous demanda *le Backscheesch*. Nous crûmes le satisfaire en lui donnant deux francs; mais erreur ; il les jetta à terre, et nous pria de nous rechausser. Nous étions stupéfaits, et après toutefois avoir ramassé le fatal pour-boire nous prïmes notre parti en braves, et, assurés que nous obtiendrions une permission d'y entrer, nous nous promîmes bien de ne donner à notre seconde visite, que le papier protecteur.

Le grand bazar de Constantinople

Est assez vaste pour contenir tous ceux de Paris. Chaque galerie est affectée à un commerce ou branche d'industrie particulière, et les richesses qu'on y voit se déployer, surtout dans les magasins d'étoffes, surpasse toute imagination européenne.

Tophana

Est un faubourg sur le rivage du Bosphore, dont la beauté remplit le monde entier de sa renommée. Il sépare l'Europe de l'Asie. Nous y avons vu l'Arsenal de la Marine militaire turque, en dehors du port. Il donne sur le Bosphore. On y trouve une fonderie de canons et de superbes casernes d'artillerie.

Le tombeau du Sultan Mahmoud.

Mahmoud est le Sultan qui détruisit les Janissaires. En général, on prendrait de loin les tombeaux de Constantinople pour de riches fontaines. Ce sont de grands pavillons ou kiosques, placés sur les places publiques ou aux angles des rues. Très-souvent aussi, ce sont des pavillons octogones ou hexagones, percés de fenêtres colossales, qui permettent aux passants d'en voir l'intérieur. Ceux-ci ne manquent jamais, s'ils en ont le temps, de s'y arrêter pour dire une prière. A l'intérieur ces monuments sont richement décorés de tapis, de meubles et de chandeliers. Sur le tombeau de *Mahmoud*, d'un luxe incroyable, étaient placés comme toujours le turban et autres insignes du défunt.

Le pont de Gallata.

C'est de ce pont long de 600 pas, que partent les bateaux-à-vapeur toujours fourmillants de passagers pour les environs. Le mouvement sur ce pont est si grand, qu'aucun de ceux de Londres ne saurait en donner une idée.

CONSTANTINOPLE, *Vendredi* 15 *Août.*

C'est aujourd'hui le Dimanche des Turcs, et comme aussi finit leur *Beyram*, les bordées de canon que tirait leur flotte, nuit et jour pendant toute la durée de cette fête, ne viendront plus nous empêcher de dormir.

Par contre *Péra* entre en fête, car le 15 Août en est une pour les Chrétiens, qui célèbrent ce jour *l'Assomption de la Vierge.*

Les Français célèbrent en même tems la prise de Mogador et la fête de leur Empereur. Ils ont un Te-Deum, et leurs navires nationaux continuent les salves qu'ont suspendues aujourd'hui les Turcs. Quant à nous autres Anversois, outre la fête de la Vierge, il en est encore une à laquelle nous songeons quoique si loin de notre pays. C'est la kermesse d'Anvers, nous la fêterons ensemble : le rendez-vous est pris pour 4 heures.

Comme je m'y rendais, je rencontrai une femme turque se traînant avec peine sur ses babouches jaunes. Elle trouva sans doute, que je ne m'écartais pas assez vite pour la laisser passer à son aise, car elle me saisit par la redingote, en criant *Giaour* (Infidèle). Je souris de cette circonstance, car elle était digne en tous points, de servir de pendant, à celle qui m'arriva à l'église de Ste.-Sophie.

Il ne faut pas tant s'étonner de la conduite à mon égard de cette femme, d'une condition assez peu élevée du reste. Ma distraction avait été cause, que je lui avais manqué de ce respect que leur montrent toujours les

Orientaux dans les rues, en leur faisant place, vu la difficulté qu'elles ont à marcher sur leurs espèces de pantoufles. Elles s'écartent rarement de la ligne droite et se traînent aussi péniblement que des tortues.

l'Eglise St.-Demetrius.

CONSTANTINOPLE, *Samedi* 16 *Août.*

J'ai parcouru en détail le quartier grec *Tataola*, où j'ai visité l'église de St.-Demetrius. Elle possède un beau tableau byzantin, représentant *le Calvaire.* Puis je me suis rendu à

l'Aqueduc de Valens,

Construit par l'Empereur de ce nom en 366. Il réunit la 3e et 4e colline de Constantinople, et a deux galeries d'arcades, dont la supérieure est en partie détruite. Situé près de la *Mosquée du Conquérant*, où viennent se prosterner les nouveaux Sultans sacrés à *Eyoub*, il ajoute avec celle-ci, un grand intérêt à l'aspect du panorama de Constantinople qu'on y domine en entier.

Le château des Sept-Tours,

l'Heptaturgon des Grecs, où le *Yedikuli* des Turcs, offre un autre débris de la puissance des Empereurs. Il forme un des angles sud de la ville du côté des Dardanelles. Sa construction lourde et sévère n'offre aujourd'hui que des ruines insignifiantes, auxquelles viennent se relier les

restes des grands murs crénelés de l'ancienne enceinte de Constantinople. On y voit deux colonnes corinthiennes brisées qui indiquent l'endroit où Théodose fit élever des arches triomphales, en mémoire de sa victoire sur Maxime.

CONSTANTINOPLE, *Dimanche* 17 *Août*.

Tout est fermé à Péra et l'on s'y aperçoit très-bien de la sainteté du jour. Comme en Europe, on va voir les dames en toilette sortir des églises catholiques romaines, arméniennes et grecques.

Nous avons passé notre après-midi *à Stamboul*, où nous avons encore vu divers palais et tombeaux. Nous y avons aussi visité le Tribunal, très-curieux pour des Européens, car les juges y sont couchés sur leurs divans, et fument à l'aise un narghuillé on une chibouque.

Le Sultan aux Eaux-douces-d'Europe.

CONSTANTINOPLE, *Vendredi* 22 *Août*.

Cette après-midi nous avons pris un caïque (espèce de gondole) et fait une excursion aux Eaux-douces-d'Europe qui les Vendredis, Dimanches des Turcs, sont le rendez-vous d'une belle et nombreuse société. La situation en est vraiment merveilleuse. Caïques, *arabas* (voitures) et cavaliers, s'y rendent de toutes parts. Des festins champêtres, mais toujours hommes et femmes à part, ajoutent au pittoresque et animent le paysage. Des musiciens turcs viennent y égayer la foule, par leur musique criarde et

leur chant sauvage, et des marchands de sorbets et de café y circulent de tous cotés. Ils sont bien plus silencieux que ceux d'Europe, et se contentent de s'arrêter aux arabas contenant des dames, ou bien d'installer leur etabli portatif, devant les cercles plus ou moins nombreux, accroupis sur le gazon.

Nous remarquâmes à cette promenade une voiture ayant la forme d'une citadine. Elle faisait un contraste singulier avec cette grande masse d'arabas. Néanmoins nous ne tardâmes pas à voir arriver quelques voitures européennes. C'étaient celles du Sultan, de ses femmes et de leur suite, qui venaient faire un tour de promenade au milieu de cette riche foule de cavaliers, aux brillants costumes et aux fringants chevaux richement caparaçonnés, et défiler devant ces groupes de belles femmes turques, habillées de costumes aux couleurs éclatantes. Contents d'avoir joui de la vue de cette riche nature, d'avoir vu le Sultan, sa cour et ce bel assemblage de monde, nous rentrâmes dans notre caïque, pour regagner Péra, la ville des Européens et la ville sans cachet, puisqu'elle n'est ni turque, ni européenne.

Le Sultan se rendant à la Mosquée.

CONSTANTINOPLE, *Vendredi* 29 *Aout.*

Vers midi je me suis dirigé vers le palais du Sultan pour le voir se rendre à la nouvelle mosquée qu'il s'est fait bâtir en face de la residence impériale. J'arrivai juste à point

donné, car les troupes et leur musique, échelonnées le long du chemin, de même qu'une quantité innombrable de femmes turques, indiquaient assez que le cortège allait sortir du palais. En effet, il apparut bientôt plein d'éclat quoiqu'en petite cérémonie. Une quantité d'officiers de tout rang, montés sur de brillants chevaux richement harnachés, ouvraient la marche. Puis venaient aussi à cheval les ministres, parmi lesquels *Omer Pacha*. Enfin arriva le Sultan, au visage fatigué et mélancolique. Il s'avançait au milieu d'une double haie d'officiers à pied, monté sur un bel étalon noir, pur sang arabe. Quoiqu'en petite tenue, il étincelait de diamans. Un détachement d'infanterie le suivait. Puis venaient encore deux chefs d'Eunuques noirs à cheval, ainsi qu'un officier distribuant des aumônes. C'était un spectacle curieux, de voir les pauvres femmes se jeter sur celui-ci en criant et en se battant entre elles, malgré les coups de baguette que leur donnaient une espèce d'agents de police. Pendant le cortège je remarquai plusieurs individus présentant des suppliques Ils se tenaient immobiles comme des statues, et portaient leur requête au front en s'inclinant au moment où passait Sa Majesté. Pour chaque requête, un officier de ceux qui entouraient le Sultan sortait de la haie, le saluait, et allait prendre ensuite le mystérieux papier, qu'il jetait dans un sac porté à cet effet par l'un d'entre eux. C'estpeut-être la première chose que j'aie vu s'effectuer avec ordre dans ce pays où il y en a si peu. Mais partout où il s'agit de faire preuve de respect, les Turcs se montrent dignes et convenables. En Europe pour remettre

une requête, on se lancerait aux côtés du Souverain, ou a la bride de son cheval, Pendant que l'Empereur était dans la mosquée, je m'amusai au dehors à voir le menu peuple qui n'avait pu y pénétrer, se faire des tapis de ses mouchoirs ou écharpes, ôter ses babouches et effectuer les nombreuses révérences ou baisements de terre, qui accompagnent toujours la prière du Musulman.

Les petits Pachas et Généraux.

En me promenant par la place, je remarque plusieurs enfants turcs de bonne famille, habillés en Officiers, en Généraux ou même en Pachas, comme à Rome on les habille en Capucins ou en Prêtres. Mais je préfère de beaucoup le petit Général que je vois là-bas porté sur le bras d'un Eunuque noir. Au moins ce n'est qu'une fantaisie de ses parents, qui ne tire pas à conséquence.

Le Sultan en Caïque.

Une heure s'est écoulée, et le Sultan va sortir de la mosquée. On donne ordre de renvoyer les troupes et les chevaux. Il est facile d'en conclure que Sa Majesté retournera en caïque. Comme je n'étais pas encore allé à *Scutari d'Asie*, et qu'en prenant une barquette pour m'y rendre maintenant, j'avais l'occasion de voir encore de près le Sultan sur le Bosphore, je me décidai immédiatement, et me voilà bientôt balançant sur l'eau avec un ami que je venais de rencontrer. Un beau caïque bleu et or, conduit par quatorze vigoureux rameurs attend le Souverain aux marches de la mosquée.

Il ne tarde pas à y descendre, et nous le voyons assez bien. On lui présente un grand parasol de satin rouge, qu'il porte lui même à mon grand étonnement. Mais ce qui m'étonne davantage encore, c'est qu'il ne flotte pas de pavillon sur son embarcation. Derrière lui vinrent se placer deux espèces de valets ; deux autres personnages y entrèrent encore, et la gondole se dirigea vers le palais. Nous y vîmes entrer le Sultan seul et sans suite, comme un simple particulier. Quelques personnes néanmoins le suivaient de loin dans deux autres barquettes.

Excursion à Scutari d'Asie.

Contents d'avoir si bien vu l'Empereur, nous ramons vers *Scutari*. Nous ne pouvons mieux choisir notre tems pour y aller. Hier y avait éclaté un incendie assez sérieux, dont les cendres fumaient encore. Tout un carré de maisons avait disparu, et l'on eut certes beaucoup parlé en Europe d'un désastre de cette importance, tandis qu'ici on en parlait à peine. Les incendies sont si fréquents à Constantinople, qu'on ne pourrait guère y passer huit ours, sans avoir la triste chance d'assister à l'un d'eux.

Scutari est une jolie petite ville, considérée comme un des faubourgs de *Stamboul*. Elle m'a paru très commerçante et très animée. J'y ai vu un marché très-bien fourni en toutes espèces de choses ; la mosquée en est très belle. Cette localité qui sert d'entrepôt pour les caravanes entre la Perse, la Syrie et la Turquie, est l'ancienne *Chrysopolis*. Les Turcs la nomment *Ouskoudar*.

Excursion à Thérapia et à Buyukderé.

CONSTANTINOPLE, *Dimanche* 31 *Août.*

En compagnie d'un ami, je suis parti ce matin à 7 heures par le bateau à vapeur de *Buyukderé.* Une heure après, nous descendons à *Thérapia*, dernière station avant Buyukderé, où nous comptons nous rendre, en nous promenant le long du Bosphore.

Thérapia est un très-beau et très-pittoresque village, bâti en amphithéâtre, et situé à l'entrée de deux petites vallées, le long d'un bon port. On y aperçoit sur une hauteur un aqueduc romain, et sur la rive gauche une vallée superbe, renommée pour ses nèfles. Comme Buyukderé où nous arriverons au bout d'une heure, Thérapia est habitée en majorité par des Grecs.

Buyukderé qui en turc veut dire la Charmante Vallée, est en effet un endroit délicieux, renommé pour sa belle situation sur le Bosphore. Le Corps Diplomatique des Puissances d'Europe l'a choisi pour sa résidence. Le costume européen y est dominant. La localité est propre, les quais magnifiques, et les femmes de toute beauté. Mais en somme, elle est moins pittoresque pour un artiste que Thérapia, car ses maisons sont généralement bâties à l'européenne. Dans l'après-midi nous y entendons au café une fort bonne musique italienne, et vers 4 heures, après avoir visité le colossal platane, dit de Godefroid de Bouillon, réunion de neuf platanes soudés, et formant trois groupes très rapprochés, nous reprenons le bateau à vapeur, pour Constantinople.

Je fais de loin mes adieux à l'entrée de la mer Noire, dont on parla tant lors de la guerre d'Orient, et avant de débarquer à Gallata, j'ai l'occasion de contempler encore la riche façade du nouveau palais du Sultan. Elle me fait pourtant moins de plaisir que lorsque je la vis pour la première fois, et me paraît trop basse, vu son énorme longueur.

A 6 heures, nous débarquons à Gallata, et regagnons le logis, en maugréant en nous-mêmes, d'avoir à passer l'immense pont, qui relie Gallata à Péra, où il nous faut chaque fois monter comme à un vrai pigeonnier. On nous y apprend qu'un incendie vient d'eclater à *Tophana*.

2de Visite à Ste.-Sophie.

CONSTANTINOPLE *Lundi* 1er *Septembre*.

Sainte Sophie, la merveille de l'Orient chrétien, est restée debout magnifique et majestueuse, au milieu de toutes les révolutions des siècles. C'est à coup-sûr un des plus beaux temples de l'univers. Il fut fondé par Constantin-le-Grand, pour le culte catholique. Au moment d'y arriver, de petits Juifs portugais accoururent près de nous, pour tâcher de nous vendre les fragmens de mosaïque qu'ils y ramassent, et qui tombent des voûtes. Ces petits drôles ignoraient sans doute, que nous venions de Rome, où on les foule aux pieds, et où on se les jetterait à la tête, tant elles y sont communes.

Arrivés à la seule entrée, par où sont admis les infidèles, nous exhibons notre permission, plus éloquente, mais

moins agréable que le *Backscheesch*, qui ne peut pas être moindre de cinq francs, d'après la taxe de ses gardiens rapaces.

On nous exempte d'ôter nos souliers, vu que nous ne serons admis à voir le temple que de la galerie supérieure. (*) A cet effet on nous ouvre dans le vestibule, une porte qui donne accès à cette galerie, et nous voilà bientôt en haut. Décrire toute la majesté et toute la beauté de Ste.-Sophie serait impossible. Combien n'est-elle pas plus élégante et plus belle que St.-Pierre de Rome? On n'y voit pas ces ornements baroques ni cette lourde architecture. Tout y est léger, grandiose et gracieux, et pourtant c'est un des plus grands temples du monde. Pour toute ornementation, on y voit çà et là d'énormes tableaux circulaires, peints en vert, et portant des inscriptions colossalles en lettres d'or. Ce sont des versets du Coran.

La quantité de lustres et de lampions qui l'éclairent le soir est innombrable. Celui du milieu est d'une grandeur extraordinaire. Nous y vîmes des fidèles éparpillés çà et là sur des nattes, prier et chanter des versets du Coran, tandis que des enfants y jouaient à leur aise. Ce magnifique temple brille tant par la richesse de ses innombrables colonnes, toutes en marbre précieux et

(*) Aussi la garnison française est-elle partie. Les alliés se gênaient moins, et s'imposaient dans les mosqués bottés et éperonnés. Mais on avait besoin d'eux, et peut-être en avait-on bien aussi quelque peu peur. Messieurs les officiers français ne badinaient pas.

à chapiteaux d'un travail exquis, que par les restes de ses mosaïques, dont les plus belles malheureusement, sont cachées par des badigeons. Ce sont celles représentant de saintes figures, non tolérées par la religion musulmane. Sur la galerie à droite, on remarque deux portes simulées, sculptées en marbre, et du plus beau travail. Entre elles est une porte en bois, sur laquelle je remarquai une masse de signatures incisées au canif. Contre mon habitude, j'y taillai aussi la mienne. C'était une faiblesse, mais enfin on ne va pas tous les jours à Ste.-Sophie.

Un modèle de complaisance en pleine rue.

CONSTANTINOPLE. *Vendredi* 12 *Septembre.*

J'étais allé dessiner la mosquée *Djeni-Djami* en face du pont de Gallata. Comme j'allais cesser de travailler, vers l'heure où tous les Turcs rentrent à *Stamboul*, je fus bientot entouré d'une grande quantité de curieux. Un jeune Persan s'approcha de moi, et ayant vu mon album contenant quelques types crayonnés, il me demanda par des signes, si je voulais aussi faire son portrait à lui. Quoique la brune commençât à tomber, et que la galerie de spectateurs qui m'entourait, me privât presque tout-à-fait de jour, je crus devoir profiter d'une si belle occasion, qui me donnait un type de plus. Mon Persan se tint immobile comme une statue, et en un quart d'heure j'en avais fait une pochade à l'aquarelle. Mais alors commença la dispute. Il voulut l'avoir, je refusai,

et lui dis pour m'en débarrasser, qu'il devait me l'acheter. Il accepta. Me voyant pris, je refusai encore, et offris de le payer pour sa peine. Il demanda cent sous. Comme j'en riais, il me fit offrir une ceinture persane, par l'intermédiaire d'un petit Juif parlant l'italien. Je lui fis dire de l'apporter à mon adresse que je lui laissai, et promis de lui remettre alors le portrait. Puis je m'esquivai comme un voleur, ne voulant pas lâcher le dessin avant d'avoir le châle, sur lequel je comptais fort peu du reste, ne me fiant guère aux Persans. Or, m'étant vu entouré ainsi un moment de tant d'hommes, aux costumes si variés, aux types si beaux, je me rappelai involontairement, en m'acheminant vers le logis, le jeune *Omaï drogman de Cook.* Le poète Cöwper le plaignait de n'avoir entrevu qu'un instant la civilisation en Europe, où son maître l'avait amené, pour devoir retourner ensuite dans son pays barbare. Je me disais que le poète aurait bien pu me plaindre à mon tour, de n'avoir fait qu'entrevoir le beau ciel et les pittoresques habitans de l'Orient, pour m'en retourner ensuite dans le mien, barbare aussi pour l'artiste, par son climat et par ses costumes si peu pittoresques.

CONSTANTINOPLE, *Dimanche* 14 *Septembre.*

J'ai peint aujourd'hui chez Mr R...... compatricte qui me fit passer pour son frère, une étude de dame turque, d'après une amie de sa femme. Elle posa en fumant, et m'apprit comment elles se voilent du *yashmack.* Elle était accompagnée d'une autre dame et d'un domestique, qui les attendit, pendant toute la durée de la séance, comme un chien berger.

Ce soir a éclaté encore un incendie à Stamboul. En voilà quatre depuis mon séjour ici.

Un diner chez Z..-Bey-Effendi.

CONSTANTINOPLE, *Mercredi* 17 *Septembre.*

Voici à-peu-près en quels termes on décrit le repas des Turcs, dans un ouvrage consciencieux sur l'Orient. Il est servi sur une espèce de table, dont l'élévation est de sept à huit pouces au-dessus du parquet et sur laquelle on dépose un plateau de bois, de zinc, d'argent, d'argent plaqué ou même de vermeil, selon la fortune de la famille. Autour du plat du centre, ordinairement le *pilaw*, (plat de riz classique en Orient et qui remplace le potage de la cuisine européenne) sont disposés toutes espèces de sorbets et entremets. Des fruits et des galettes sont à la portée de tous les convives. On s'assied sur des coussins autour de cet appareil, les jambes repliées sous le corps, et chacun déploie sa serviette.

Au *pilaw* succède ordinairement un grand plat rempli de petits morceaux de viande et de volailles d'espèces diverses. Il faut les aller chercher dans ce mélange confus soit avec une petite cuiller de bois, soit avec les doigts. L'étranger accoutumé à la fourchette civilisée, a de la peine à supporter la cérémonie hospitalière qui est le comble de la politesse envers l'invité. La cuiller sépare un de ces petits morceaux de viande, dont le plat est chargé; puis, avec le bout du doigt, le Turc, qui vous invite le saisit délicatement, après quoi il vous le présente.

Refuser une telle offrande serait très impoli. D'ailleurs il y met toutes les formes possibles ; son sourire est engageant, sa main lavée et parfumée avant le repas et votre répugnance est bientôt vaincue. Les mets qui se succèdent ensuite, servis dans des plats d'un métal analogue à celui de la table, bravent toutes les lois symtériques recommandées par les savants de la gastronomie européenne. On y trouve des légumes, entre autres des concombres rendus creux et remplis de viande, du poisson, de la pâtisserie, des crêmes, des dragées, le tout sans ordre et sans autre programme que le caprice du maître ou de son cuisinier. De l'eau, des sorbets, des fruits, où parfois même du vin (liquide révolutionnaire en Orient,) servent de breuvage. On enlève le plateau et ce qui le couvre, on apporte les serviettes brodées, l'eau de rose et les aiguières pour se laver les mains, et le repas est terminé. On passe ensuite dans un autre appartement, où, plus libre qu'en Europe, chaque convive se couche sur les divans, fume, dort ou agit comme il lui plait et avec une indépendance délicieuse.

Chez le Bey, tout se passa dans les mêmes formes. Seulement, on y avait déjà adopté quelques usages européens. La table était plus haute ; on était sur des chaises, et quoique mangeant tous du même plat, les convives européens avaient été gratifiés de fourchettes. Le maître de la maison, après avoir lui-même gouté de chaque mets, usage ancien, pour éloigner toute méfiance de la part de ses hôtes, invita ceux-ci d'un geste de la main à vou-

loir bien commencer et chacun d'eux alors, d'inviter son voisin, à le faire avant lui. Après ces quelques cérémonies, chaque convive se choisit dans le plat son compartiment, et le diner était engagé. Vu l'anniversaire de la mort du fils du Prophète, on nous servit un mets de circonstance. C'était une espèce de crême, remplie d'amandes, de raisins, et de fêves noires, qui croissent à l'époque de cet événément, et avec lesquelles dit-on se commit le crime. Ce plat s'envoie en présent d'une famille à l'autre, en grande cérémonie. Après le repas nous allâmes aussi prendre le café, fumer et boire du *mastic.* (*) Les Turcs n'ont pas pour cette liqueur tant de scrupules que pour le vin, que leur religion leur défend. Ils la boivent en assez bonne quantité, et consomment en même temps quelques fruits secs ou amandes. Je n'oublierai jamais les cérémonies avec lesquelles un des convives me présenta deux raisins sur sa main, et les efforts qu'il fît pour articuler quelque mots français. C'est aussi une politesse très grande chez eux, que de se porter l'un à l'autre un verre de mastic qu'on tient d'une main, tandis que de l'autre, on tient le verre d'eau qui lui succède toujours. Puis on cherche un fruit, et l'obligé vous rendra la même politesse.

(*) Liqueur nommée aussi *rakie* et faite du *mastic* ou gomme que les femmes du harem mâchent presque continuellement.

Une Visite chez K....-Bey-Effendi.

CONSTANTINOPLE, *Mardi* 23 *Septembre.*

Voici un nouvel intérieur turc où je pénêtre. K....-Bey est un original qui fait de la poésie, et racle un méchant violon. Après qu'il m'eut fait prendre maint café et fait bien déjeuner à la turque, nous fumâmes force chibouques et narghuillés. Au moment où j'étais chez son Excellence, on vint nous apprendre qu'il y avait un incendie. Mais comme il n'était pas dans son quartier, le Bey ne se dérangea guère. Les Turcs, qui ont toujours leurs objets les plns précieux dans des coffres prêts à être transportés, s'inquiètent fort peu du reste, qu'ils laissent brûler. (*) Voilà la sixième fois qu'il y a feu à ma connaissance, depuis six semaines que je suis à Constantinople.

(*) Quand un incendie éclate, les porte-faix sont les premiers sur le lieu du sinistre. On les charge des coffres, où chaque soir se renferment les objets les plus précieux. Des cordes sont toujours prêtes. Elles servent à lier ensemble messieurs les porteurs, que conduit en laisse le propriétaire des coffres. En effet comme ils servent d'abord le plus offrant, si on ne prenait cette précaution, ils déposeraient tout bonnement leur charge au milieu de la rue pour prendre celle d'un voisin plus généreux. Il en est un peu de même dans ce pays arriéré avec les pompiers. Ceux-ci comme les porte-faix, ne travaillent qu'à préserver la maison de celui qui promet le plus de *Backscheesch*.

Quant au mobilier, il est si sobre chez les Orientaux, qu'on ne songe guère à le preserver du feu. Les petites gens n'ont que quelques nattes et tapis, et ce n'est pas la perte d'un divan ou de quelques meubles européens, qui puisse être bien dure pour un riche marchand, un Bey, ou un Pacha.

Le professeur d'arabe de Z..-Bey-Effendi.

CONSTANTINOPLE, *Jeudi* 25 *Septembre.*

Un soir comme j'étais chez Z..-Bey-Effendi, son ancien professeur d'arabe, vint lui rendre visite. C'était un *Iman* (prêtre.) Il portait le turban blanc, et avait le type véritable d'un musulman fanatique. Le Bey ami du progrés, et qui n'aimait guère cet homme aux idées superstitieuses, courut néanmoins au devant de lui, pour lui baiser la main, et d'un signe fit emporter par son valet, un plateau européen, sur lequel était peint une belle femme. La religion de Mahomet défendant les images, il craignait une réprimande du vieux *magister*, lui qui avait son plaisir quand ses amis venaient le voir, d'étaler à leurs yeux, ce plateau, ainsi que deux lithographies de Julien, représentant aussi de belles têtes de femmes. Ce soir elles demeurèrent dans leurs cachettes, car l'Arabe resta diner en dépit du Bey, et d'un de ses amis, qui avait appris assez de français pour me dire de son mieux, *Monsieur le professor turco C.....* Celui-ci ouvrait de grands yeux en voyant boire le mastic qu'on n'avait garde de lui présenter.

Un diner chez A..-Bey-Effendi.

CONSTANTINOPLE, *Vendredi* 26 *Septembre.*

La belle habitation d'A..-Bey donne sur le Bosphore. A mon arrivée je suis introduit par un de ses serviteurs qui me prend par la main. Tel est l'usage du pays, quand on veut faire honneur à quelqu'un. Après ma ré-

ception on me présente le *Tchoubouck*. Puis apparut à l'entrée de l'appartement, un vieux Turc portant les tasses à café sur un plateau recouvert d'une serviette en satin, brochée d'or. Le vieillard s'arrête fièrement. Un autre serviteur découvre le plateau et lui jette la serviette de parade sur l'épaule gauche. Puis un troisième domestique remplit les tasses du précieux moka, et vient, selon l'usage, nous le présenter de la main gauche, la droite sur le cœur. En Turquie, dit-on, tout se présente de la main gauche, si l'on veut être poli. La main droite est réputée infâme, comme chez les anciens Romains, le doigt du milieu ne servait qu'à montrer les personnes méprisables. Si un Musulman, dit un auteur, manquait à cette politesse, à l'égard d'un grand personnage, il serait envoyé à La Mecque, revêtu d'une chemise blanche, pour servir le reste de ses jours dans le temple du Prophète. Si cela a pu exister autrefois, cela me paraît bien exagéré aujourd'hui.

On voit par ces récits, que le Turc se fait servir. Pour un chapelet (*) tombé, un rien à ramasser, il crie avec le plus grand flegme *Gell!* ce qui veut dire viens, et les pauvres serviteurs à peine dans l'antichambre, arrivent

(*) Les Orientaux ont toujours un chapelet en main. Il leur sert de contenance comme la canne en Europe : seulement ils ne le quittent presque jamais, et en font continuellement glisser les grains comme pour les compter, ce qui est passablement ennuyeux à voir. Ce genre de chapelets n'est pas destiné à la prière. Il se compose d'un nombre indéfini de grains, tandis que les autres en ont 99 simulant chacun une des épithètes de Dieu, et une 100me représentant le nom de Dieu lui-même.

humbles et soumis comme des esclaves. Qu'on ne se figure néanmoins pas qu'ils soient malheureux. Au contraire, ils respectent leur maitre, et celui-ci est pour eux un ami qui saura à son tour les secourir dans leurs vieux jours. En effet en entrant chez le Bey, on m'avait montré un de ses serviteurs, ancien Janissaire, fumant dans le salon avec ses maitres, grand honneur pour lui à coup sûr, puisqu'un Turc ne fume jamais chez son supérieur, pas même le frère cadet chez l'aîné de la famille. Après nous être présenté du *mastic*, des cigarettes et des pipes, et avoir touché quelque peu le piano (car où n'en trouve-t-on pas aujourd'hui ?) nous passâmes dans la salle à manger. Le repas était servi sur un grand plateau en argent. Nous étions neuf convives, tous hommes, cela va sans dire en Orient. A l'entrée de la salle se tenaient trois domestiques, dont deux avec de riches aiguières pour nous laver les mains et un troisième avec de l'eau de rose, et des serviettes pour nous les essuyer. Par un usage bizarre et peu appétissant, il nous fallut emporter ces mêmes serviettes pour nous en servir à table. Pendant toute la durée du repas, deux valets tinrent des bougies.

On mangea : les Européens avec la fourchette, les autres avec les doigts. Le repas se termina par un plat *de pilaw*, ou riz. Puis on passa dans un autre appartement. Le Bey, voulant me faire honneur, m'y conduisit par la main avec autant de galanterie qu'en Europe on en eût témoigné à une dame. Nous recommençâmes à prendre du café et à fumer, et vers 10 heures nous nous séparâmes. Je

remerciai Son Excellence de l'honneur qu'elle m'avait fait, et je fus reconduit chez moi par un *Javolet* ou domestique portant une lanterne colossale, contenant trois bougies, car il ne faut pas oublier que les rues ne sont pas du tout éclairées en Orient.

Dernière visite chez Z..-Bey Effendi.

CONSTANTINOPLE, *Mardi* 30 *Septembre.*

M'étant rendu vers 5 heures à une invitation à dîner de Z..-Bey, il me reçut selon son habitude, avec ces paroles sacramentelles et sincères chez les turcs « Monsieur, soyez le bien venu. » Puis il m'invita à venir m'asseoir à ses cotés, ce qui aussi est un grand honneur en Orient. A peine eûmes nous un peu causé ensemble, qu'il reçut la visite quotidienne de son voisin *K...... Bey-Effendi.*

Après que celui-ci eut presenté ses respects à son ami, il m'offrit enveloppé selon la mode turque dans un fin linge de batiste, un petit cadeau qu'il me pria d'accepter comme souvenir de lui. Il y avait joint un charmant petit billet qu'il avait fait écrire en français. J'acceptai avec reconnaissance.

Arrivèrent ensuite comme toujours les *Tchouboucks* et nous voilà fumant en attendant l'heure du dîner. Les sept coups sacramentels de canon, qui annoncent toujours un incendie, vinrent à frapper nos oreilles comme nous étions à peine à table. J'admirai le flegme de mes Turcs, qui ne se dérangèrent pas le moins du monde. Habitués à ces sinistres, ils s'en inquiètent fort peu, et

tâchent seulement de savoir si l'incendie n'est pas dans leur quartier. Puis ils attendent avec calme. Bientôt le nom de l'endroit où il y a feu, transmis par la voix de l'un veilleur de nuit à l'autre, parvient jusqu'à nous. Les oreilles se tendent, mais on ne se dérange pas encore. Enfin le veilleur arrive sous nos fenêtres et frappe le pavé de sa massue ferrée, en criant « feu aux bords du Bosphore. » Assitôt chacun se met à table, car le sinistre n'est pas assez proche pour qu'on se dérange. Le frère du Bey qui est des convives, vient d'entrer. Il va respectueusement baiser la main de son ainé. Pour ne pas manquer de respect à celui-ci, en fumant en sa présence, il avait savouré sa pipe ailleurs.

Après le repas, le Bey fit sa prière en notre présence. Il se tourna de temps en temps à droite et à gauche comme pour saluer ses anges gardiens, dont d'après la croyance musulmane, la moitié se tient de chaque côté du fidèle. Sa prière terminée, un domestique vint enlever le tapis qu'il avait apporté à cet effet et l'on se sépara.

Adieux à son Excellence Z..-Bey-Effendi.

CONSTANTINOPLE. *Mercredi* 1 *Octobre.*

Après avoir joui d'une hospitalité toute patriarcale chez le Bey, il m'a forcé aujourd'hui d'accepter un petit souvenir qu'il avait accompagné d'une lettre très flatteuse pour moi. Ce souvenir consistait en un magnifique chapelet turc, à 100 grains. Il m'assura qu'il était de ceux qui sont considérés chez eux comme une espèce de relique,

vu qu'il était fait selon la légende du Coran des boyaux du bélier que tua Abraham, après avoir voulu sacrifier son fils. Mais le bon Bey m'avoua pourtant qu'il n'y donnait pas bien grande croyance. Néanmoins il crut pouvoir, disait-il, me l'offrir, comme un objet précieux. Je l'en remerciai sincèrement, et pris congé de cet homme qui pour la première fois m'avais appris à connaître ce que vaut la noble et franche hospitalité d'un Oriental. Il m'exprima le désir de me voir revenir un jour sous son toit, qui, ajouta-t-il serait toujours hospitalier pour moi. Je l'en remerciai avec gratitude, et lui offris de mon côté en souvenir une mosaïque de Rome représentant le Panthéon. Il me fit l'amitié de l'accepter, et nous nous quittâmes avec un sentiment partagé de tristesse et de regret.

Départ de Constantinople.

Jeudi 2 *Octobre.*

Aujourd'hui j'ai fait mes visites d'adieu, et arrêté ma place pour Smyrne, sur le *Clyde*, bateau des Messageries Impériales de France.

Mes préparatifs de voyage terminés, je me rends à bord à quatre heures de l'après-midi. Vers 7 heures du soir, on lève l'ancre. Je salue une dernière fois les blancs minarets de Constantinople, que je distingue encore malgré l'obscurité, et que peut-être je ne reverrai plus jamais. Mr. B..... un compatriote que je rencontre à bord, me raconte, pour passer la soirée, le terrible naufrage qu'il

essuya en décembre 1845, sur la côte d'Angleterre, où il retourne maintenant après deux ans d'absence. J'aurai donc sa compagnie jusqu'à Smyrne.

EN MER, *Vendredi* 3 *Octobre*.

Levés à 6 heures, nous montons sur le pont. Déjà nous sortons de la mer de Marmara, et ne tarderons pas à arriver à Gallipoli. En effet une heure et demie plus-tard, nous y jetons l'ancre. Nous admirons son nouveau phare à *revolver light*, de 21 becs à réflecteurs argentins. Il donne, nous assure le capitaine, autant d'éclairage que trois autres phares ensemble, et peut se voir la nuit à 30 lieues marines. Sa toiture est en cuivre.

Mr. Andréa, consul de France vient à bord offrir un paquet de tabac au capitaine, qui nous le fait partager. Mon compatriote qui connait ce fonctionnaire comme ayant résidé à Gallipoli, me présente à lui.

A huit heures on lève l'ancre. Vers les 11 1/2 heures, on arrête encore à un fort des Dardanelles pour y remettre des dépêches. A midi et demi nous continuons notre route, et vers 8 heures du soir, nous touchons à *Metelin* (Mitylène), d'où nous partons à 9 heures pour Smyrne.

Arrivée à Smyrne.

Samedi 4 *Octobre*.

Le temps est toujours magnifique. Peu de personnes souffrent du mal de mer. Mon compagnon et moi, nous nous levons frais et dispos vers cinq heures du matin, juste à temps pour saluer la magnifique entrée qu'offre

le port de Smyrne, et pour jouir du prestige que donnent à cette ville ses minarets blancs, se dessinant sur le beau fond de verdure, formé par les pentes du mont Pagus et par les horizons de Bournabat.

SMYRNE

Célèbre pour ses tapis, ses raisins et ses figues, est le Paris de l'Ouest, la perle de l'Orient, et la reine de l'Anatolie. Les Levantins la nomment la couronne de l'Ionie, et l'ornement de l'Asie. C'est près de cette ville que coule le *Melèse*, près duquel dit-on, naquit Homère. Elle possède aussi, dans ses environs plusieurs ruines, qui attestent de sa haute antiquité.

Vers 6 heures du matin, nous descendimes à terre: mon compatriote et deux autres compagnons pour retourner à bord le soir, moi pour m'embarquer le lendemain sur le bateau de Beyrouth.

Nous prenons immédiatement un interprête pour visiter la ville et ses particularités. Elle est passablement pavée, et ses rues portent des noms. Mon compatriote qui a visité Gibraltar, lui trouve beaucoup d'analogie avec cette ville.

Parmi les églises où nous entrons, il s'en trouve une du culte catholique romain. Elle est desservîe par des Capucins, et renferme plusieurs épitaphes, parmi lesquelles j'en remarque une, à la mémoire de Mr Boulanger Clément, artiste-peintre français, décédé à Magnésie en 1842, à l'âge de 35 ans.

Puis nous visitons les ruines de l'ancien château féodal, bâti par les Génois et le pont des Caravanes, qui jouit d'une réputation usurpée. Ce pont est ainsi nommé parce qu'il fut construit à l'endroit où les marchands ambulants qui traversent la ville, déposent ordinairement leurs fardeaux. Son arcade de pierres est jetée de l'une à l'autre rive du Mélèse, (aujourd'hui faible ruisseau) et non loin du lieu où l'orgueil des Smyrniotes prétend que fut enseveli Homère qui jadis faisait entendre, dit-on, ses chants aux bords de cette rivière. C'est sur la berge même, que ces marchands de toutes les nations commerçantes de l'Orient et même de l'Europe, déchargent leurs marchandises. Au moment de notre visite, nous n'en vîmes que quelques uns de l'intérieur. En parcourant le quartier juif, nous eûmes l'occasion d'y voir aux fenêtres, les dames de cette communauté, dont le costume est tout particulier à Smyrne. Elles étaient chamarrées de bijoux et de colliers précieux. Dans le quartier turc, que les Chrétiens qui sont dominants à Smyrne et constituent la moitié de sa population, nomment *Smyrne la Giaour* (l'infidèle), nous ne voyons que des femmes voilées; mais elle le sont d'une autre manière qu'à Constantinople.

Les femmes à Smyrne.

Elles portent sous le voile blanc, une espèce de masque noir d'une filigrane de crin de cheval, qui ne permet nullement de les voir, même à l'œil le plus perçant. Après avoir pris congé de mon compatriote, et l'avoir conduit

jusqu'à bord, je rentre à l'hotel, où je lie connaissance avec un jeune homme qui va faire le même voyage que moi, et qui n'attend qu'un compagnon. Nous sympathisons à la première vue. Nous sommes à-peu-près du même âge, et sans beaucoup de préambules, nous décidons de nous embarquer ensemble le lendemain pour Beyrouth.

SMYRNE, *Dimanche* 5 *Octobre*.

Levé dès 6 heures du matin, je vois de ma fenêtre entrer dans le port le vapeur français parti vendredi soir de Constantinople, et qui aujourd'hui à 4 heures doit continuer sa route vers Marseille, avec échelle à Beyrouth. En me rendant au rivage, pour voir les passagers qu'il pourrait amener, je suis frappé de la rigueur avec laquelle est observé le dimanche, au point de douter, si je suis bien dans une ville de l'Orient. Voici la raison qu'on m'en donna. Comme les Turcs et les Juifs sont en minorité à Smyrne, ils sont forcés d'observer le jour de repos des Catholiques, sans lesquels il leur est impossible de traiter des affaires. (*)

Après avoir assisté au débarquement de quelques passagers, j'allai faire une tournée au *Bezestein*, ou bazar. Quelques magasins turcs et juifs étaient seuls ouverts.

(*) Les catholiques ne pouvant guère, de leur côté, traiter des affaires sans les Turcs ni les Juifs, qui observent leur jour de repos le vendredi et le samedi, il s'en suit qu'il n'y à guère que quatre jours ouvrables dans cette cité si active et si commerçante.

Mais heureusement ce n'étaient pas les moins intéressants pour moi. Puis j'allai visiter les *khans* où caravansérails. et entre autres celui des Persans, où pour la première fois, je vis les chevaux attachés par les deux pieds de devant à une chaîne fixée en terre. Je parcourus ensuite les quartiers grec et arménien qui l'un et l'autre avaient un aspect très-propre et un cachet presque tout européen.

Enfin vers midi et demi, j'allai avec mon nouveau compagnon, arrêter nos places pour Beyrouth, sur le vapeur français, *le Jourdain*.

A quatre heures nous nous rendons à bord. Le pont est encombré de passagers. Jamais je n'en vis tant sur un bâtiment. Une demi-heure après notre arrivée, on quitte le port par un vent Sud-Est violent, il est vrai, mais favorable, car nous filons bientôt dix nœuds à l'heure. Cette nuit nous devons passer *Scio* où *Chio*, cette île que son beau climat a fait surnommer le Paradis du Levant, et demain nous serons à Rhodes.

EN MER. *Lundi* 6 *Octobre*.

Levés à six heures du matin, nous montons sur le pont, pour jouir de la vue qu'offrent les superbes côtes de l'Archipel, par un temps magnifique. Plus tard dans la matinée nous passons l'île de *Samos*, berceau de Pythagore et du peintre Tamanthe, et un peu plus-tard l'île de *Cos*, patrie d'Apelles et d'Hippocrate. Pour passer le temps je lisais le *Précurseur d'Anvers* des deux mois que j'avais reçus à

Smyrne, chez M.r D. V. notre compatriote. J'y passais en revue avec un plaisir indescriptible mille choses nouvelles pour moi, puisque je n'avais plus lu de journaux depuis six mois. Mais ce que je lus avec le plus vif intérêt, et avec une émotion qui réveilla en moi le sentiment national, ce fut le récit des fêtes données à l'occasion du 25me anniversaire du règne de notre sage et digne Roi Léopold.

Un Orage en mer.

Vers le soir, comme nous sortions de table, il se fit une obscurité profonde et subite, et un orage menaçant s'éleva avec accompagnement d'eclairs et de tonnerre. Il était six heures, et nous étions peu éloignés de Rhodes, où nous devions mouiller. Je courus sur le pont, voulant pour la première fois assister au spectacle imposant d'un orage en mer. Le soleil qui se couchait, embrâsait encore l'horizon de ses feux éclatants. L'eau et le ciel d'un bleu sombre, étaient par moments illuminés d'éclairs, qui leur donnaient alors la couleur d'un beau bleu d'azur. Il nous fut donné par ces mêmes éclairs de voir Rhodes qui nous apparut comme un blanc fantôme. Le pont de notre batiment, encombré de passagers cherchant à se faire un abri contre la pluie qui commençait à tomber, était éclairé comme une gondole, par les petites lanternes en papier de couleur qu'ils avaient allumées.

Que de poésies réunies! que de mouvement! que d'émotions! accompagnées par le bruit de la vapeur qu'on

chasse, car nous voici devant cette île qui occupe une place si distinguée dans les annales historiques des nations. Rhodes dont le port est encore défendu par des fortifications, est un monument qui atteste de la puissance et de l'énergie des Frères Hospitaliers de St.Jean-de Jérusalem, qui en avaient fait leur ville chérie.

Demain en nous levant de bonne heure, nous aurons l'occasion de visiter cette ville célèbre, car notre vapeur continue son trajet vers Beyrouth à 9 heures du matin.

Le Colosse de Rhodes qui passait pour l'une des s pt merveilles du monde, était, dit-on, placé sur deux rochers, éloignés l'un de l'autre de 17 mètres, et situés à l'entrée du port. Il était assez élevé pour permettre aux vaisseaux de passer entre ses jambes, car il avait, dit-on, soixante et dix coudées. Pline raconte que peu d'hommes pouvaient embrasser le pouce de cette gigantesque statue. Ce noble chef-d'œvre avait coûté douze ans de travail. Il fut renversé par un tremblement de terre, et si quelques auteurs n'ont pas douté de son existence, ils en ont néanmoins trouvé la hauteur exagérée.

A l'ancre devant Rhodes.

Mardi 7 octobre.

Je suis réveillé dès 5 heures du matin, par l'orage qui gronde toujours, ainsi que par le bruit infernal qui se fait sur le pont. J'apprends qu'il est occasionné par le

travail qu'on fait conjointement avec une frégate anglaise en rade pour délivrer un trois-mats français, échoué sur un banc de sable devant la ville. Je monte pour jouir de ce spectacle. Le capitaine met la main sur moi, pour lui servir d'inteprête avec les Anglais venus à bord pour l'assister dans les manœuvres. Je mets de bonne grâce mes faibles talents à son service ; j'étais le seul à bord parlant un peu l'anglais. Ma tache terminée j'assiste au lever du jour, qui ne tarde pas à arriver. Les éclairs se dissipant avec l'orage, font augurer une journée magnifique ; et Rhodes. la reine des Sporades, se montre enfin devant moi avec ses blanches et massives fortifications, Je promène tour à tour mes regards sur la ville et sur le pont de notre batiment , dont les passagers me donnent parfaitement le tableau du réveil d'un camp. Quelques uns d'entre eux qui sont Mahométans, demandent gravement à l'un des seconds, dans quelle direction est La Mecque leur ville sainte, vers la quelle ils doivent se tourner pour faire leur prière, et dès qu'il sont suffisamment renseignés, ils étalent leur tapis ou leur natte et prient le grand Allah. Cette scène est bientôt éclairée par un lever du soleil, qui par sa magnificence me rappelle celui auquel j'assistai au sommet de l'Etna.

Notre équipage continuait toujours de concert avec celui de la frégate anglaise le *Curaçao*, à délivrer le trois-mâts français, tentative qui les avait déjà occupés toute la nuit,lorsqu'arriva le Pacha ou Gouverneur de Rhodes. Il était accompagné de deux autres messieurs, de ses

Cavass (*) et de dix-huit rameurs. Après sa visite, nous fûmes autorisés à descendre à terre. Mon compagnon et moi nous nous y rendîmes en compagnie de deux Anglais, d'un passager arménien et du consul grec de Jaffa, dont nous avions fait la connaissance à bord.

RHODES.

Mardi 7 Octobre.

Comme à Malte, les rues y sont pavées en petits cailloux simulant la mosaïque.

La ville a un aspect mort et glacial, qui fait un bien grand contraste avec sa gloire passée. Nous faisons le tour de ses anciennes fortifications, remparts solides, qui ont résisté aux injures des temps, et des tremblemens de terre. Puis nous pénétrons dans *la rue des chevaliers.*

La rue des chevaliers

J'y éprouvai la même impression que dans les rues désertes de Pompéia, quoiqu'elle soit habitée par quelques silencieuses familles turques.

Elle d'evait être détruite le 6 Novembre, justement un mois après que je la visitai. Une violente tempête, éclata sur la ville, qu'ébranlait en même temps un tremblement de terre. La foudre pénétra dans l'église Saint-Jean transformée en mosquée, et dont les caveaux servaient de

(*) Espèce de *Suisses* ou garde-du-corps des consuls en Orient.

poudrière. L'édifice fut lancé en l'air par l'explosion, qui porta aussi ses ravages dans la ville, et détruisit en entier l'antique rue des chevaliers. Au moment où j'eus le bonheur d'être peut-être le dernier voyageur qui en contemplerait l'aspect vénérable et que rêvais à sa gloire passée, elle était encore telle que ses vaillants habitants, l'avaient abandonnée en 1522, lorsque les armes mahométanes les forcèrent de fuir à Malte. Les créneaux découpés qui surmontaient ses maisons, leurs belles fenêtres, masquées en partie par les *Elkauf* en bois, qu'y avaient adossés les Turcs, les mille blâsons, fleurs-de-lis et inscriptions surmontaut les belles portes à ogives qu'on y voyait, me firent regretter de ne pas avoir le temps de les dessiner. Mon crayon ne put saisir en passant qu'un faible souvenir de cette rue pittoresque où certes j'aurais dessiné davantage, si j'avais ôsé prévoir le triste sort qui l'attendait. Mais les décrets du Tout-Puissaut sort impénétrables, et les plus glorieux monuments humains doivent tour-à-tour s'incliner devaut eux.

Après avoir passé aussi par le bazar nous allâmes, pour une variation, nous embarquer au second port, car Rhodes comme Syracuse en a deux. Mais ici comme à Syracuse le second port est trop obstrué pour des vaissaux d'un fort tonnage. Quand nous montâmes à bord du bateau-à-vapeur, les opérations de secours portées au trois-mâts français étaient terminées, et nous crûmes qu'on allait lever l'ancre. Mais erreur, il fallait débarquer des mar-

chandises, et l'on nous laissa encore pendant trois heures et demie contempler à notre aise le panorama de Rhodes et les poissons que la transparence de la mer d'un beau bleu d'azur nous permettait de distinguer. De tems en tems aussi de nombreuses troupes de poissons volants argentés, s'élançaient hors de l'eau, glissaient en rasant sa surface à la manière des hirondelles, pour bientôt plonger de nouveau dans leur élément.

Comme je causais avec le Consul de Jaffa, il me raconta comme une particularité, que les mosquées de Rhodes sont toujours ouvertes aux Chrétiens, excepté le Vendredi de midi à deux heures, en commémoration d'un massacre que ceux-ci firent des Mahométans, à l'époque où l'île était à peine tombée sous la domination des Turcs. Aujourd'hui Rhodes compte dit-on comme Smyrne plus de Catholiques qui de Musulmans. Néanmoins, l'ancienne église de St.-Jean convertie en mosquée, n'est pas encore rendue au culte catholique.

Départ de Rhodes.

Midi et demi sonnent, et nous allons enfin continuer notre route, sous ce beau climat. Nous disons adieu à Rhodes, ainsi qu'à sa belle tour carrée, flanquée de quatres tourelles, étalant encore la croix de Malte sur celle de ses faces qui regarde la mer, comme pour rappeler l'héroïque défense de Villiers-d'Adam, grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Quoiqu'en Octobre, il fait un temps d'Août en Europe. Néanmoins un vent plus ou moins

contraire ne tarde pas à venir mettre des bornes à la vitesse de notre bâtiment, le temps s'assombrit et les éclairs qui se font bientôt entrevoir nous annoncent un orage.

EN MER, *Mercredi* 8 *Octobre.*

Cette nuit il a fait très-mauvais, quoiqu'il n'y ait pas eu de tempête réelle. On est venu dans ma cabine pour voir si la fenêtre en était bien fermée, et ne donnait pas passage à l'eau. Aujourd'hui le temps est de nouveau magnifique. La piupart des passagers du pont étant des Mahométans qui, se rendent en pélérinage à La Mecque, pour avoir le titre de *hadji* (pélerin), et leurs types ayant depuis longtemps tenté mon crayon, je n'hésite pas à me camper parmi eux. Il se forme bientôt autour de moi une galerie qui m'empêche presque de respirer. Mais je suis dignement indemnisé de ce malaise, en enrichissant mon album de quelques nouvelles études. Au moment où je cesse de travailler, nous voyons la magnifique côte de la Caramanie, bordée de ruines romaines et génoises, devant lesquelles nous devons passer. Comme nous y arrivons, un bel arc-en-ciel, apparaît dans les airs. Un abbé qui est à bord, me fait observer que nous approchons du mont Taurus, qui nous masque le mont Ararat, où pour la première fois Dieu montra à Noé, après le Déluge, ce superbe symbole de réconciliation et de paix. Le hasard amène parfois de singulières coïncidences. En effet; aurions nous pu voir avec

plus d'intérêt un arc-en-ciel ? Un spectacle tout aussi beau devait bientôt succéder à celui-ci. L'horizon s'embrasa et le soleil disparut dans les ondes.

A peine était-il couché, il pouvait être cinq heures, que deux orages éclatèrent à la fois, l'un au nord, l'autre au sud. Il pleuvait par torrents. Les éclairs et les coups de foudre se succédaient avec fracas, et il fallut descendre. Une heure après tout cessa comme par enchantement, et nous remontâmes sur le pont. pour jouir d'une soirée magnifique. Quelques Turcs y faisaient une musique, qui quoique barbare ne nous en divertit pas moins.

MERSINA.

Jeudi 9 Octobre.

Comme cette nuit notre bâtiment a dû s'arrêter de crainte, d'être lancé par le mauvais temps sur quelque rocher, nous ne jetons l'ancre à Mersina l'ancienne Pompéiopolis, que ce matin vers huit heures. Quatre beaux bâtiments, dont un vapeur Anglais, sont les seuls que nous trouvions dans ce petit port. Dès notre arrivée, je me rends à terre avec mon compagnon, les deux Anglais, et le consul de Jaffa, qui veut bien encore nous servir d'interprête.

Mersina n'est qu'un misérable village, servant de port et d'entrepôt à l'ancienne Tarse aujourd'hui *Tarsoûs*, distante de 4 lieues. Il n'y a que dix ans qu'il existe, et l'on pense qu'il n'en faudra pas un bien grand nombre encore, pour qu'il prenne une extension sérieuse, en devenant le

point de départ du chemin de fer de l'Euphrate, par lequel les Anglais se proposent de relier la Méditerranée au Golfe Persique; Malte et les iles Ioniennes à leur possessions de l'Inde. Mersina où résident des consuls, n'a qu'une seule rue; c'est une espèce de bazar malpropre et fangeux où sont néanmoins deux misérables cafés grecs, dans chacun desquels se voit un billard, meuble qui comme le piano, se trouve presque partout aujourd'hui.

Les Santons en Orient.

Nous entrons dans un des deux cafés. Un Santon ou idiot, ayant pour tout vêtement une draperie en lambeaux, vient nous y demander l'aumône. Ces santons que tout le monde respecte, habitent généralement dans les campagnes. Ils vivent dans de petites chapelles placées le plus souvent à l'ombre de sycomores. Cet arbre est, chezles Orientaux, l'emblême de la résurrection. Autrefois on en faisait les cercueils des momies.

Les environs de Mersina.

Le terrain qui y est toujours humide, en fait une contrée très-malsaine. Aussi les paysans y construisent-ils leurs cabanes sur des troncs d'arbres sciés à une certaine hauteur, ce qui est très pittoresque. Nous remarquons que les femmes sont habillées presque comme les hommes. Elles n'ont en plus qu'une draperie blanche, dont elles se cachent le visage et dans laquelle elles sont drapées comme des fantômes.

La grande quantité de myrte en grec (Mersina) qui abonde dans les environs de *Mersina*, lui a probablement fait donner son nom. Après avoir poussé notre promenade assez loin, et avoir admiré à l'horizon le mont Taurus, couvert de neiges perpétuelles, dorées par les rayons d'un soleil d'Orient, nous revenons sur nos pas. Nous rencontrons une petite caravane au repos. Elle se compose de quatre dromadaires, et de bon nombre de mulets et de chevaux avec leurs conducteurs. Le consul grec, après avoir échangé quelques paroles avec ces derniers, sur la nature des marchandises qu'ils disent devoir transporter à Alep, nous fait entrer dans une espèce de café tenu par des nègres. Un d'eux porte au bras en guise de talisman, une bande d'étoffe, sur laquelle est écrit un verset du Coran. Un jeune Albanais de Bethulia, armé jusqu'aux dents, me voyant travailler à un croquis, que je terminais, m'offre de poser. J'accepte avec empressement et nous lui faisons servir du café. Mon dessin terminé au grand ébahissement du modèle et de ses compagnons, nous reprenons le chemin de Mersina, pour nous rendre à bord. Nous y sommes bientôt surpris par la nuit, qui tombe comme une toile de théâtre, dans ce pays où il n'y a pas de crépuscule.

La soirée est magnifique. Le ciel est parsemé d'étoiles, et une lune des plus brillantes, vient éclairer à l'arrière les passagers qui s'y tenaient. L'un d'eux, un Français, chante l'air si populaire et si beau de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie !* Il est de circonstance pour nous.

A huit heures on lève l'ancre, et nous partons pour Alexandrette.

ALEXANDRETTE.

Vendredi 10 *Octobre.*

A 7 heures du matin nous arrivons à Alexandrette, située au fond du golfe de *Scanderoùn* ou d'Alexandrette, dont les belles montagnes vertes, rappellent dans de grandes proportions les ravissantes rives du Rhin.

Le golfe de *Scanderoùn* est l'ancien golfe d'*Issus*, près duquel Alexandre défit Darius et fit prisonnières la mère et les filles du roi de Perse.

Alexandrette est le port d'Alep, qui en est distant de trois journées. Les marécages la rendent aussi insalubre que Mersina. Comme la veille et dans la même compagnie, nous faisons une descente à terre. Mr. *Costantino Couzzoureli*, c'est le nom de notre consul grec à Jaffa, nous mène visiter Mr. *Joffroi*, consul grec, français et anglais. C'est un tout jeune homme, dont la famille, française d'origine, occupe depuis nombre d'années des emplois de ce genre en Orient. Il nous fait offrir le café, et nous fait faire la connaissance de Mr. *Popolani*, négociant d'Alep et de Mr. *Fatallah Karalli*, qui tous les deux devaient se rendre à bord de notre bâtiment, l'un avec son fils qu'il mène au collège de Beyrouth, l'autre avec six chevaux arabes, destinés aux haras de France, dont il est le pourvoyeur. Mr. Popolani nous raconte comment il a été dévalisé la nuit par une troupe de brigands en venant d'Alep,

et comment Mr. le Consul Joffroi, qui sur son rapport a immédiatement envoyé à leur poursuite, en a fait arrêter trois et leur a fait faire restitution de ses colis.

Notre visite terminée, nous allons faire une promenade par Alexandrette, qui comme Mersina n'a qu'une seule rue, composée de quelques pauvres boutiques. Puis nous entrons dans le principal café de la localité, baraque en bois, sur la quelle se pavane en grossiers caractères, le mot HOTEL. Le patron de cet hôtel, (car en effet on y loge quoique sur de pauvres divans) est aussi barbier. Il aurait pu ajouter sur son écriteau (*ici l'on rase, lave la tête et parle le français.*) Pour nous faire sans doute payer tous ses talents, il nous compte une piastre, pour un détestable verre de vin de Chypre. Les réclamations de notre digne intreprête, n'aboutissent à rien.

Enfin vers 4 heures nous retournons à bord. Une heure après, la nuit tombe, la lune se lève, et nous montons à l'arrière, car la soirée est délicieuse. La conversation s'engage de toutes parts. Les pélerins qui occupent le pont chantent en s'accompagnant de leurs instruments barbares. De petits oiseaux de passage viennent se percher dans la mâture, et semblent porter un défi à ce bizarre concert, auquel la fatigue d'un long trajet leur défend sans doute de prendre part.

A 8 heures le capitaine donne le signal du départ, et nous voilà en route pour Latakia.

LATAKIA ET TRIPOLI.

Samedi 11 *Octobre.*

Vers sept heures du matin nous arrivons à *Latakia Latakieh où Latakié* ancienne *Laodicea.* C'est encore un des ports d'Alep. Cette ville est réputée par son bon tabac.

. . . . la feuille opiacée
Que pour son doux Seigneur cueille Laodicée.
BARTHÉLEMY ET MÉRY.

Les forts turcs qui en défendent le port, sont bâtis de colonnes antiques, couchées horizontalement. La mer a démoli une partie de ces misérables constructions et la vague roule sur la grève ces colonnes qui jadis supportaient les frontons des temples et les entablemens des palais. Nous nous y arrêtons à peu près deux heures, et partons ensuite pour Tripoli, la triple ville selon son étymologie grecque. Nous y arrivons vers 4 heures de l'après-midi. La vue de sa rade est admirable. Le Liban, avec ses cèdres immortels, la domine dans le lointain. Il n'en est éloigné que d'à-peu-près sept lieues. A l'aide de la longue vue, nous distinguons sur la rive, les hautes cannes de Provence en fleurs qui la bordent, les orangers, les citronniers et les maisons à terrasse, peuplées de femmes, cachées dans leurs blanches draperies à la mode des Syriennes. Mais leur cœur et leurs mœurs sont certes moins purs que la couleur de leurs vêtements, car c'est à Tripoli que les Turcs exilent les femmes aux mœurs déréglées.

Vers 10 heures du soir nous continuons notre chemin vers Beyrouth.

BEYROUTH.

Dimanche 12 *Octobre.*

Ce matin avant l'aube du jour, nous mouillons devant de Beyrouth, port de Damas. Avec le soleil, nous apparaît la ville, montrant au fond de sa rade, les ruines de ses deux châteaux, sentinelles avancées qui ont péri lors du bombardement de 1840.

A huit heures mon compagnon et moi nous nous rendons à terre, après avoir pris congé des officiers du bord, et de l'aimable compagnie, qui nous avait rendu cette semaine en mer si agréable.

La rade nous frappe par son aspect pittoresqne. Nous descendons à *l'Hôtel Belle-Vue*, et entrons immédiatement en ville, le port étant hors de son enceinte. Malheureusement il est dimanche, et tout est en repos, car ici comme à Smyrne, les Européens sont en majorité et les Turcs prient le vendredi, pour se reposer le dimanche avec les Chrétiens. Au bazar néanmoins, quelques échoppes turques et juives sont ouvertes aux chalands. Mais rien n'y est animé. Beyrouth est le foyer des caravanes des pays éloignés, où la Syrie envoie ses merveilleuses étoffes, et à laquelle le Liban confie ses broderies les plus riches et ses beaux tissus d'or et d'argent. Ses rues passablement dallées, sont assez propres pour des

rues d'Orient. Les femmes enveloppées dans une espèce de draperie blanche, se cachent la figure, non par un masque en crin comme à Smyrne, non par un voile blanc comme à Constantinople, mais par un mouchoir de couleur d'une étoffe légère, qui avec leur draperie les rend tout à fait invisibles, excepté leurs pieds, ordinairement très-petits et mignons.

Beyrouth n'a ni monuments ni minarets. On n'y voit que quelques restes de fortifications du moyen-âge chrétien.

Visite au Consul belge à Beyrouth.

Mr De Turck, natif de Bruxelles, est un homme très-vert, quoique d'un certain âge. Etant allé lui rendre visite avec mon compagnon, il nous reçut comme des amis, nous fit servir le café, et apporter selon l'usage chibouques et narghuillés. Il s'entretint longtemps avec nous de notre voyage, et nous raconta comment, dès son enfance, il s'était bercé lui aussi, du doux rêve de voir l'Orient, où il s'est établi après être retourné se marier dans son pays. Une jeune gazelle qui, à notre grande surprise, vint nous lècher la main, donnait avec mille autres accessoires qui s'y trouvaient, je ne sais quel cachet original et nouveau pour nous, à l'appartement où nous fumes reçus.

Mais ce qui nous étonna surtout par son contraste, ce fut d'entendre le consul parler notre langue flamande, qu'il n'avait pas oubliée au milieu des divers idiômes orientaux qu'il possède.

BEYROUTH, *Mardi* 14 *Octobre.*

Ce matin à 10 heures, mon compagnon et moi, nous nous sommes rendus chez son consul, pour passer selon l'usage, un contrat de voyage avec notre drogman. Je le reproduis ci-contre.

Contrat entre les Sieurs LEON DOMS et J.-B. HUYSMANS d'une part, et le Drogman des voyageurs GIACOMO GEORGI de l'autre.

ART. 1.

Le Drogman ci-dessus mentionné, conduira les deux Messieurs de Beyrouth par Balbeck, Damas, Hasbeyah, Banias, Tibériade, Nazareth et Naplouse, à Jérusalem, en treize journées de voyage.

ART. 2.

Il fournira à ses frais, les chevaux, et bonnes selles et brides. Les tentes, la nourriture, (y compris les boissons,) les lits. les tables, et tout ce qu'il faut pendant le voyage. En outre il se charge de payer les frais d'hôtel pendant la durée du contrat.

ART. 3.

Ces Messieurs lui paieront à compter du jour du départ, deux et demie £ st. *par jour. Ils donneront les (backscheesch) cadeaux d'usage aux domestiques dans les hôtels, et ils paieront en cas de besoin les escortes.*

ART. 4.

Ils garantissent au drogman une durée de voyage de vingt jours, y compris les jours de repos en route.

ART. 5.

Giacomo Georgi s'engage à servir fidèlement les voyageurs qui se sont confiés à lui, et à avoir soin qu'il ne leur manque rien en route.

ART. 6.

Il recevra à l'échange du contrat 20 £ st. *d'avance,* 10 £ st. *à Damas et les* 20 £ st. *restantes à Jérusalem.*

Fait à Beyrouth à la chancellerie du consulat de Prusse.

Ce 14 *Octobre* 1856.

(*Signé:*) GIACOMO GEORGI,
LEO DOMS,
J.-B. HUYSMANS.

Après avoir passé par cette formalité, nécessaire avec les Drogmans de l'Orient comme avec les voituriers de l'Italie, nous allâmes essayer nos chevaux. Comme nous en étions satisfaits, le départ fut fixé au lendemain matin.

Nous allons encore faire nos adieux au Consul Belge qui nous donne différentes lettres, et après avoir acheté au bazar, poudre, plomb et capsules pour le voyage, nous faisons nos derniers préparatifs à l'hôtel, dont la cour nous apparaît comme un vrai caravansérail. On y charge nos tentes, nos lits et tout notre attirail de route sur des mulets, qui cette nuit doivent prendre le devant. Le bruit de la mer vient animer tous ces apprêts qui s'opèrent par une soirée ravissante et par un clair de lune superbe répandant sa lumière argentée sur les travailleurs. Nous nous faisons servir sur la terrasse

une collation de pommes de pin, de dattes et de bananes, avec des galettes arabes. Le Drogman charge nos armes, et nous nous couchons pour nous mettre le lendemain de bonne heure en route.

DÉPART DE BEYROUTH POUR JÉRUSALEM.

Mercredi 15 *Octobre.*

A 6 heures du matin nous sommes en sellé. L'hôte nous salue d'un *Buon viagio*, et a peine hors de la ville, nous sommes en plein dans les montagnes. La coiffure et le manteau arabes de notre drogman, font un singulier contraste avec ses grandes bottes à l'écuyère en cuir jaune et de forme toute européenne. Un fusil à deux coups qu'il porte en bandoulière, complète son pittoresque costume.

Le temps qui se couvre, nous fait redouter quelque averse. Nous laissons à notre gauche le *Nahr el Kelb* (fleuve du chien) ainsi nommé, parce qu'à ses bords on voit un piédestal, sur lequel était autrefois un chien ou un loup en pierre, qu'on dit pouvoir distinguer parfois encore, au fond de la mer où il tomba. Nous gravissons les premiers versants du Liban, laissant à notre gauche les célèbres cèdres et à notre droite le fleuve *Damour*. Derrière nous Beyrouth nous apparaît dans la vallée, car il y a deux heures que nous chevauchons et nous sommes parvenus à une respectable hauteur. Le ciel orageux et sombre, donne à la nature sauvage que nous parcourons, des effets de clair obscur magnifique. De temps en temps

se dessine à nos pieds quelque petit village, dont les maisons sans toits, se confondent au loin avec les rochers blancs. Nous rencontrons différentes petites caravanes de chameaux et de mulets transportant des marchandises de Damas à Beyrouth. Les masses noires que nous voyons dans le lointain, ne sont autre chose que des troupeaux de chêvres aux longues oreilles pendantes, et d'une espèce de moutons à large queue.

Vers midi nous arrivons à un *Khan*, misérable réunion de quelques pierres, mais où il y a de bonne eau. C'est beaucoup en Orient. Le Moucre ou muletier qui nous avait suivi avec le déjeuner, nous le sert sur le manteau du Drogman, que celui-ci étale précieusement à terre en guise de nappe. Une demi-heure après nous étions de nouveau en route, luttant contre un vent du Nord assez violent, à cause de l'élévation où nous étions parvenus.

L'après-diner vers 4 1 2 heures et après dix heures de route, nous descendons à *Meridjed* dans la vallée. Nous voyons de loin nos tentes dressées et tout préparé par nos moucres, pour y passer la nuit. Ceux-ci au nombre de cinq leurs deux ânes, leurs six mulets et nos chevaux, couchent dans un Khan voisin, espèce d'écurie près de laquelle nous campons. Au moment de notre arrivée, notre cuisinier était déjà occupé à préparer le dîner.

Ainsi que le Drogman, il nous fit bien augurer de ses débuts. Dans aucun hôtel de l'Europe nous n'aurions pu être mieux servis. Nos lits de camp aussi étaient excellents, et nous ne tardâmes pas à en profiter.

Sous la tente au petit désert.

Jeudi 16 *Octobre*

A 4 1/2 heures du matin, *Giacomo* notre Drogman vient nous réveiller. Le jour qui ne tarde pas à poindre, nous montre un ciel embrasé, sur lequel se découpe hardiment la chaîne de l'Anti-Liban.

Nous nous réjouissons à la vue du réveil de notre camp, et bientôt après, de celui du soleil. On nous sert un excellent déjeuner à la fourchette, et nous remontons à cheval, car nos moucres avaient plié armes et bagages, avec une rapidité et une adresse toutes militaires. Après une heure à-peu-près de sentiers difficiles, nous arrivons au *petit désert*, qui doit nous mener à *Balbeck*. Il s'étend entre le Liban qui est à gauche et l'Anti-Liban qui est à droite. Quel spectacle splendide et imposant, que cette nature immense et aride d'un désert! Nous songeons involontairement à Félicien David, qui a su peindre ce sujet en grand musicien. Je me rappelai la strophe suivante, servant d'introduction au lever du soleil.

Au désert tout se tait,
Et pourtant ô mystère !
Dans ce calme silencieux,
L'homme pensif et solitaire
Entend des sons mélodieux.

De temps en temps nous rencontrons quelques Bédouins dont nous voyons au loin les tentes noires, ou bien quelque voyageur, qui en mettant la main sur la poitrine, nous salue en passant d'un *Sabah el chair*.

Après quelques heures de marche sur la lisière du

désert, nous arrivons à *Zachleh* où nous voyons battre le maïs. Au delà de ce village nous distinguons les monts *Hagnetta et Zachleh* couverts de neiges. Après les avoir dépassés, nous passons le village de *Mahallaka*, où l'on cultive du tabac, et enfin vers midi, après six heures de route par un soleil brûlant, nous faisons halte à une belle source d'eau, mais sans aucune ombre. Nous sommes au milieu d'une mer de sable.

Non loin de nous une autre caravane dont font partie des dames du pays, désaltère aussi ses montures, et prend je ne dirai pas sur l'herbe, car il n'y en a guère, mais comme nous sur le sable recouvert d'un manteau, une collation qui nous rappelle les *pique-nique* de notre pays. Après une demi-heure de repos nous remontons à cheval, devançons la caravane qui avait pris le devant sur nous, et vers les deux heures de l'après-midi, nous apercevons *Balbeck*, qui ne nous paraît pas distant d'une demi-lieue, mais dont nous sommes néanmoins éloignés encore d'une couple d'heures de marche. Vers 4 heures nous arrivons enfin aux ruines imposantes de l'ancienne *Héliopolis* (cité du soleil) et nous nous décidons à faire planter nos tentes au milieu d'elles, dès que notre bagage nous aura rejoint. En attendant nous visitons ces majestueux débris, aux gigantesques colonnes.

BALBECK.

Ruines de Balbeck.

Le temple du soleil ou de Baal, n'a plus de son portique

que quatre piliers. Mais ce qu'il offre de plus beau peut-être, c'est sa porte d'entrée, dont la clef de la voûte déplacée probablement par un tremblement de terre, reste comme *l'épée de Damoclès* suspendue d'une manière menaçante. Elle est d'une richesse de détails et d'ornements corinthiens du plus remarquable travail. Du coté sud de ce temple, est une construction sarrasine, d'un style trés-agréable. Je renonce à en parler, après l'admirable description qu'en a faite M. De Lamartine dans son Voyage en Orient. Avant d'avoir tout parcouru, la nuit vint, et nous nous retirâmes sous notre tente comme des Bohémiens ou des Arabes nomades. Un beau clair de lune répandait sa clarté poétique sur ces ruines imposantes, saluées par tant de siècles, et la nuit était si belle, que la fatigue seule put nous décider à prendre quelque repos.

BALBECK, *Vendredi* 17 *Octobre.*

Eveillés avec le jour, nous assistons au spectacle magnifique du soleil qui se lève, et dore de ses rayons les imposantes ruines, que la veille nous avions vues éclairées par la lumière argentine du clair de lune. Puis nous faisons une dernière fois le tour de leur immense enclos, et avant sept heures, nous sommes en selle. Nous nous rendons d'abord au couvent Arménien, pour y remettre à Mgr. l'Evêque de Balbeck, une lettre de Mr. De Turck Consul Belge à Beyrouth. Le prélat nous apparaît simple, humble et vénérable comme un ancien

patriarche. Il nous reçoit avec bienveillance et nous reproche en Italien, de ne pas être venus loger au couvent. Nous nous excusons et après qu'il nous a fait visiter sa petite église où les fidèles accourent lui baiser la main ou le pan de la robe, nous remontons à cheval. Au sortir du village nous saluons une dernière fois les ruines de Balbeck, se détachant avec leur teinte dorée, sur un beau ciel bleu. Le pays que nous parcourons, est par contre d'une nudité complète. Nous escaladons pierres et rochers, et hormis un pâtre et son troupeau, nous ne rencontrons avant midi aucun être vivant. Les corbeaux qui crient dans les airs, viennent seulement animer un peu cette silencieuse nature. Notre guide marche en avant, et *Dervich* le moucre qui porte l'eau et notre déjeuner nous suit seul de près, car nous avons devancé le reste de notre caravane. Comme je cheminais à coté de mon compagnon, il faillit m'arriver un accident semblable à celui qui arriva à Horace Vernet et qu'il décrit dans la relation de son voyage en Orient. Nous étions sur un petit sentier longeant un précipice de 3 à 4000 pieds de profondeur. Mon cheval butta, et faillit tomber. Heureusement je pus le retenir et j'en fus quitte pour la peur. Nous arrivâmes bientôt dans la gorge des montagnes que nous avions à nos pieds. Un ruisseau qui y serpentait, semblait nous inviter à nous reposer et à abreuver nos chevaux. Le noyer qui s'y trouvait paraissait avoir été planté pour abriter les voyageurs contre les ardeurs du jour. Nous y trouvâmes un officier Turc avec un domestique nègre, et le tableau que nous for-

mions ensemble, eût été digne du pinceau de *Wouwermans* ou de *Berchem*. Après une demi-heure de repos, nous continuâmes notre chemin. Il nous restait quatre heures de route à faire. Le soleil dardait au point de nous brûler, et pourtant nous ne transpirions pas. En Syrie il y a de l'air. Plus nous avancions, plus l'aspect de la nature changeait et devenait pittoresque et moins aride.

Nous n'étions plus dans des déserts de rochers, car des femmes bédouines, des troupeaux, de la verdure, des villages se succédaient à nos yeux. Vers quatre heures nous arrivâmes à un Oasis, dont les allées ombragées de verdure, nous rappelaient l'Europe, et une demi-heure plus tard, nous étions à destination, contents de trouver nos tentes dressées. A peine étions nous arrivés, que la brune tomba et avec elle l'humidité, car autant les journées sont chaudes en Orient, autant les nuits y sont froides.

DAMAS.

Samedi 17 *Octobre.*

Ce matin nous nous sommes mis en route à sept heures. La nuit avait été très-froide et très-humide. Il faisait encore froid au moment de notre depart, et nous supportions très bien nos manteaux.

Nous avions une route magnifique à faire entre les montagnes. A chaque pas la nature variait, et son silence n'était interrompu que par le passage de quelque troupeau ou de quelques paysans en voyage. Nous rencontrâmes aussi

quelques petits hameaux, réunions de misérables huttes bâties en cailloux et en limon. Après avoir passé devant une cascade superbe, nous entrâmes vers midi dans une vallée charmante, que sillonnait une des trois branches du *Barada*, qui arrosent Damas. Elle semblait comme le ruisseau de la veille, nous inviter à abreuver nos chevaux, et à déjeuner à l'ombre de ses beaux arbres. Après nous y être reposés pendant une heure environ, nous continuâmes notre chemin à travers des rochers, qui semblaient avoir dû inspirer *Salvator Rosa*. Ils étaient d'une blancheur égalant celle de la craie. Il s'éleva bientôt un petit vent bienfaisant pour nous rafraîchir de l'ardeur brûlante du soleil et vers trois heures le temps se couvrit un peu. Tout-à-coup au débouché d'un ravin lugubre, nous aperçûmes comme par enchantement Damas avec ses jardins, Damas surnommé le paradis de l'Orient. Son panorama vu à vol d'oiseau, se déroulait au-dessous de nous, comme un Oasis immense, comme une fleur brillante au milieu du désert. Palmyre et le Liban se voyaient à l'horizon. Il nous restait une heure de route à faire avant d'y arriver. Bientôt le grand nombre de gens, et une couple de mosquées arabes en ruines que nous rencontrâmes, nous indiquèrent assez, que nous approchions de ses portes.

Damas ou Scham-Damaschk capitale de la Syrie, célèbre par ses belles armes et ses riches étoffes, est arrosé par trois branches du Barada, qui en fertilisent le sol, et entouré de beaux jardins, d'un mur avec des tours, et d'une citadelle de l'époque des Croisades. Son Pacha

conduit tous les ans la caravane au saint pélerinage de La Mecque, avec le titre *d'Emir-Hadji.* (Pelérin en chef.)

Comme nous faisions notre entrée en ville en passant par plusieurs rues et bazars des plus pittoresques, nous remarquâmes que presque tout y était peint en bandes horizontales, bleu, rouge et blanc. Nous ne tardâmes pas à arriver à *l'hôtel de Palmyre* tenu par Mr. Germanos. Cest une vraie bicoque à l'extérieur. Mais à peine y étions nous entrés, que nous pûmes nous assurer que, comme on nous l'avait dit, les maisons à Damas n'ont aucune apparence, mais sont de vrais palais à l'intérieur. En effet, la cour de l'hôtel bâtie en style arabe le plus pur, et ornée d'une fontaine, est digne d'un des palais enchantés qu'on décrit dans les mille et une nuits. Mais ô désillusion! l'hôte nous adresse la parole en français. Les premiers voyageurs auxquels nous parlons, sont des Français en chapeau et en mantille. Le garçon parle le Français; le dîner même est servi à la française! Paris dictera-t-il donc des lois partout? Au moment où nous sommes à table, arrive le commis de Mr. *Abdul-Codsi*, pour qui nous avions un message et qui avait été prévenu de notre arrivée. Celui-ci du moins ne sait pas le Français : aussi le patron nous sert-il d'interprête. Après plusieurs compliments échangés de part et d'autre, il se met à table avec nous, et nous fait dire avec toute la majesté que les Orientaux savent seuls donner à leurs phrases, combien son maître et lui sont heureux de notre arrivée. Ce dernier, dit-il, l'envoie pour nous baiser la main, et nous féliciter de ce

que Dieu ait permis dans sa suprême bonté et sa toute-puissance, que nous ayons pu arriver sains et saufs jusqu'à lui. Puis la conversation continue toujours à l'aide de l'interprête. Il nous fait demander ce que nous pensons du second soleil qui depuis quelque temps précède et suit l'autre à son lever et à son coucher, et si nous sommes d'avis comme les Arabes, que c'est un signe précurseur d'une guerre ou d'une calamité quelconque. Nous nous étions en effet aperçus d'une lueur rougeâtre, mais sans y attacher toutefois la même importance que les Orientaux. Nous lui faisons répondre pour combattre ses préjuges et pour dire quelque chose, que nous supposons plutôt que c'est un effet produit peut-être par les légers tremblements de terre, les orages et les tempêtes qu'on avait éprouvés depuis quelque temps, et dont nous nous étions nous-mêmes ressentis en mer devant Rhodes. Après avoir fumé et prix le café, le jeune homme se retire, et nous invite à vouloir bien venir le lendemain chez son maître, dont, dit-il, le plus grand bonheur ainsi que le sien, sera de nous retenir à Damas le plus longtemps possible.

Visite chez Mr. Abdul-Cod si.

DAMAS, *Dimanche* 19 *Octobre*,

De grand matin le commis de Mr Abdul-Codsi, vient s'informer à quelle heure son maître aura l'honneur de nous recevoir. Nous répondons que l'honneur sera pour nous et promettons de venir immédiatement après le déjeuner. Il court aussitôt le lui annoncer.

Nous quittons l'hôtel vers 10 1/2 heures, accompagnés d'un Drogman arabe, qui avait appris le français au couvent des Frères Lazaristes de Damas. Après avoir passé par plusieurs petites ruelles, nous arrivons à une maison de misérable apparence ; mais à peine avons-nous heurté au loquet de la porte, qu'elle s'ouvre, et nous nous trouvons dans une cour somptueuse ornée d'une belle fontaine. M.r Abdul-Codsi riche négociant, mais homme très-simple d'à-peu-près une cinquantaine d'années, s'avance amicalement vers nous et s'informe de notre santé. Il nous prend par la main , et nous dit avec toute la sincérité des Orientaux, que nous sommes chez nous. Puis il nous introduit dans un salon décoré splendidement en style arabe moderne. Nous prenons place sur les divans, et Mr. Abdul-Codsi qui est chrétien, c. a. d. de la religion Grecque schismatique, ne fait pas scrupule comme les Mahométans, de nous présenter sa dame et ses trois demoiselles, dont la plus belle, car toutes trois le sont, a aussi appris le français chez les Lazaristes. C'est une jeune fille de 18 ans ; selon la mode du pays, sa gorge n'est recouverte que d'une gaze légère. Elle veut parler le français. mais notre présence l'intimide. Madame Abdul-Codsi, a un voile noir criblé de paillettes d'or, recouvrant ses cheveux pendants sur le dos, et tressés en mille nattes. Les narghuillés sont apportés. On nous sert une limonade, et la demoiselle nous présente elle-même des confitures, auxquelles succède encore le café. Mr. Abdul-Codsi, me témoigne toute sa

reconnaissance pour la décoration de l'Ordre de Léopold, que j'avais été chargé de lui remettre et dont notre Roi avait bien voulu l'honorer pour ses services rendus, lors du séjour de son auguste fils à Damas. (*) Ensuite il nous réitère combien il est heureux, que Dieu nous ait laissé arriver en bonne santé et sans accidents jusqu'à lui, puisque sur la même route que nous venions de parcourir, on avait il y a quelques jours, et seulement à quatre lieues de la ville, dévalisé des voyageurs et blessé même l'un d'eux d'un coup de lance. Il nous parle ensuite de son fils âgé de 24 ans et qui se trouvait pour le moment à Constantinople. Puis du voyage qu'il voudrait faire en Europe avec sa dame et ses demoiselles au retour de ce dernier. Les dames qui se récrient contre les difficultés d'un pareil trajet, sont fort étonnées quand nous leur faisons expliquer, comment en Europe on voyage en chemin-de-fer et en bâteau-à-vapeur. La conversation roula ensuite sur notre voyage à Jérusalem. Comme à Balbeck on nous avait fait renoncer à visiter les cèdres du Liban : cette excursion offrant en ce moment trop de dangers, Mr. Abdul-Codsi nous déconseilla aussi d'aller à Palmyre pour des motifs analogues. Il eût fallu six jours pour y aller et revenir à Damas, et en outre s'adresser au chef des Arabes, (qui, à vrai dire, n'est qu'un chef

(*) Depuis mon retour, Sa Majesté vient encore d'honorer Mr. Abdul-Codsi d'une nouvelle marque de distinction. Par un arrêté en date du 20 Octobre 1857, il l'a nommé consul de Belgique à Damas.

de brigands,) et lui payer 25 livres sterl. Alors seulement on est assuré de ne pas perdre un cheveu de sa tête, car on reçoit pour escorte les compères. Par contre notre hôte nous promet de nous faire obtenir du Pacha de Damas, des lettres pour les chefs des différentes tribus arabes, en vertu desquelles en cas de besoin, on ne nous refusera jamais d'escorte. Nous l'en remercions sincèrement ainsi que de son bel acceuil, et nous nous retirons.

La mosquée de St-Jean de Damas.

Ancien temple chrétien, où aucun infidèle n'est plus admis, fut pourtant, grâce à une protection toute spéciale, visité par Mgr. le Duc de Brabant, lors de son séjour à Damas. Quant à nous, il ne nous fut donné que d'en voir l'extérieur. Sa décoration est mesquine et d'une nudité qui ne lui donne que l'aspect d'un vaste hangar. Son architecture du reste est très-remarquable. Sa grande cour est ornée de fontaines pour les ablutions des fidèles. Notre guide nous mena sur la terrasse d'une petite maison particulière, pour examiner de près l'arc-de-triomphe de cette mosquée, enclavé aujourd'hui entre les maisons. Il a un cachet grandiose. Les ornements en style arabe en sont de la plus grande richesse. Il fut délabré par un tremblement de terre, ainsi que trois dômes du Khan des marchands de tapis persans au bazar, dont nous avons eu l'occasion d'admirer la superbe entrée avec sa porte en fer, si riche d'ornements et d'arabesques.

La maison de Judas,

Où Ananias fit recouvrer la vue à St-Paul, n'est plus aujourd'hui qu'un souterrain, faisant partie d'une maison particulière. On y descend par quelques marches. Il est converti en chapelle, et le jour y entre par en haut.

Visite à l'Emir Abd-El-Kader.

L'illustre proscrit qui depuis huit mois habite Damas, aime beaucoup, nous avait-on dit, de recevoir la visite des étrangers. Son palais n'a comme presque toutes les riches habitations de Damas, aucune apparence à l'extérieur. On nous y introduisit dans une petite cour. Quelques Arabes y étaient couchés sur des divans. Un d'eux alla nous annoncer chez son maître. Quoique le gouvernement français donne 100,000 francs d'appointemens à celui-ci, et que son palais soit un cadeau du gouvernement turc, il nous reçut néanmoins dans un petit appartement, sale et peu confortable. Il le fait, dit-on, pour ne pas étaler son luxe, ce qui pourrait, croit-il, lui faire sur le rapport de quelque Français, diminuer ses revenus. Il nous reçut avec amabilité, nous prit par la main, et nous fit asseoir à ses côtés. C'est un homme à la tête belle et imposante, mais peu militaire. Les Turcs qui le respectent beaucoup, l'envisagent comme un second Prophête, puisqu'il s'est battu pour la religion de Mahomet. Il n'a que 43 à 45 ans. Comme introduction, nous lui fîmes dire par notre Drogman, que nous n'a-

vions pas voulu quitter Damas, sans avoir eu l'honneur de faire une visite à Son Excellence. Il nous remercia de notre courtoisie. Puis il nous demanda des nouvelles de la guerre et de l'Europe. Comme je savais qu'il aime beaucoup à apprendre qu'on s'y occupe encore de lui, je lui fis dire que j'avais lu avant mon départ, qu'il allait s'établir à Damas. Il sourit, et cela parut lui faire un véritable plaisir ; puis il nous exprima tout le regret qu'il avait de devoir rester étranger à ce qui se faisait dans le monde, et surtout là où il passait presque tout son temps à lire et à étudier, de ne pas savoir assez le français pour pouvoir lire les journaux. Il s'informa encore combien de temps nous voyagerions, d'où nous venions et où nous irions. Comme nous répondîmes que nous allions à Jérusalem, il nous exprima tout son regret de n'avoir pas reçu notre visite un mois plus tôt, vu qu'il en revenait, et qu'il aurait été heureux de faire ce voyage avec nous. Il nous confirma aussi, que depuis son retour, plusieurs tribus arabes étaient en guerre, et que parconséquent il pouvait y avoir quelque danger pour nous. Abd-El-Kader tel qu'il nous parlait de sa voix suave, était vêtu de blanc. Audessus de sa chemise et de son pantalon de toile, il avait une espèce de robe de chambre en cachemire où en mérinos. Il portait sur le fez un turban en cachemire blanc, plié d'une manière toute particulière. Ses jambes et ses pieds étaient nus. Des babouches en maroquin rouge, étaient placées sous son divan. Quant à l'appartement, petit et peu luxueux

comme je l'ai déjà dit, il avait des murs blanchis à la chaux. Les portes, les armoires et les fenêtres étaient peintes en bleu. Différents tapis couvraient le sol, et le divan où il s'était accroupi à côté de nous. A droite de ce divan était un sofa européen malpropre et usé, recouvert en damas de laine, à fleurs rouges sur fond blanc. Il était placé devant une niche, dans laquelle étaient placés deux énormes chandeliers en cuivre, comme on ne les voit chez nous que dans les églises.

Devant la seule fenêtre à coté de la porte d'entrée, se voyaient une chaise et une table, sur laquelle étaient posés un encrier, du papier et quelque livres. Pendant que je faisais cette espèce d'inventaire, entra un serviteur portant les tasses à café sur un plateau recouvert d'une pièce d'étoffe richement brodée. Comme à Constantinople, un second serviteur portant la cafetière, enleva cette espèce de serviette, la lui jeta sur l'épaule, versa le moka, et nous le présenta d'une main, tenant l'autre sur la poitrine. Puis nous prîmes congé de l'Emir, enchantés de sa personne et de son aimable accueil.

DAMAS, *Lundi*, 20 *Octobre*.

Mr. Abdul-Codsi vient nous rendre notre visite. Nous le recevons, mon compagnon et moi, dans le salon de l'hotel, et lui faisons offrir le narghuillé et le café. Après un léger entretien, toujours au moyen de notre interprête, il se retire sous prétexte d'aller s'informer pour nous, du plus ou moins de sureté qu'offre la route

de Jérusalem. Il nous promet de revenir nous prendre après le déjeuner, pour nous mener voir quelques maisons de riches Juifs, remarquables pour leur luxe.

Maisons des riches à Damas.

La première que nous visitons, et à laquelle on est encore occupé à travailler, doit coûter, dit-on, à son propriètaire, 25000 £ anglaises. On n'y voit que marbres, fontaines, mosaïques, nacres, glaces, dorures et riches peintures aux couleurs éclatantes.

Elle se compose d'une cour avec divans et fontaines, et de plusieurs salons, rivalisant de luxe, quoique dans le même genre. Tous donnent sur la cour, et ont aussi une fontaine au milieu. Dans l'un d'eux, nous trouvons le maître de la maison, dormant sur un divan et dans nn autre son fils, sommeillant. Sa dame que nous rencontrons dans la cour, nous reçoit avec une simplicité si patriarcale, qu'on l'eût traitée de bourgeoise en Europe. Vous êtes chez-vous, nous dit-elle, visitez le tout à votre aise.

La seconde maison où nous nous présentons offre le même luxe. La réception qu'on nous y fait est également amicale. Nous y trouvons le maître assis au milieu de ses serviteurs, sur le divan de la cour. Une négresse chamarrée de colliers d'or et portant un anneau à la narine gauche, puisait de l'eau à la fontaine. Je la crayonne sur mon calpin. Puis nous entrons dans un salon, où nous reçoit la dame de la maison. C'est une petite et

forte femme. Elle a les paupières et les cils peints. Ses cheveux sont tressés en fines nattes, remplies de pièces de monnaie d'or comme ceux de Madame Abdul-Codsi. Une chemise transparente à fleurs d'or, couvre son sein. Elle porte une robe en gaze blanche parsemée de bouquets de fleurs ; et une ceinture brodée, Au moment où nous entrons, elle se lève de son divan, et nous salue à l'orientale après nous avoir pris par la main.

La Citadelle de Damas.

Cette forteresse délabrée aujourd'hui, est d'une grande antiquité. Nous y avons vu des recrues persannes apprendre l'exercice à l'européenne. Ces pauvres gens faisaient de leur mieux. Ils étaient d'un âge où il est dûr d'apprendre encore le métier des armes.

Un dessin en pleine rue.

DAMAS, *Mardi* 21 *Octobre.*

De grand matin j'ai fait un dessin en pleine rue. Notre Drogman qui m'accompagnait, châtouillait les gamins importuns d'un bon coup de canne. Mais l'attroupement du monde fût bientôt si grand, que je dus cesser deux fois afin de le dissiper. Je n'y voyais d'ailleurs plus rien, car les curieux s'arrêtaient devant moi en masses compactes et masquaient mon modèle, qui, j'ai encore omis de le dire, était un vieux platane âgé de 1300 ans. Sept hommes pouvaient à peine embrasser à bras ouverts sa circonférence.

Les lames de Damas.

Au bazar nous vîmes un antiquaire qui nous invita à l'accompagner de son échoppe chez lui, où il nous montra quelques véritables lames de Damas antiques, dont le secret paraît être perdu aujourd'hui. Elles donnent au simple toucher un son argentin semblable à celui d'un verre de cristal battu par un couteau. Mais ses prix étant trop élevés, nous nous retirâmes après avoir vu son cabinet, sans avoir fait aucun achat. Mon compagnon lui fit néanmoins faire une offre pour une de ses plus belles lames, dont avant notre départ il devint acquéreur.

Le marché aux chevaux à Damas.

Mercredi 22 Octobre.

Ce matin dès 6 heures, je me suis rendu au marché aux chevaux. C'est une place carrée, entourée de cafés malpropres, ayant à l'extérieur des divans, sur lesquels se tiennent les amateurs fumant et prenant le moka, tandis que les vendeurs étalent leurs chevaux, et en crient le prix à tue tête. Il n'y en avait qu'en très petit nombre, qui fussent réellement beaux. C'est chose curieuse que de voir les Orientaux conclure un marché. Comme nos paysans, ils se parlent à l'oreille, se donnent la main et se la secouent, tandis qu'un troisième individu servant de témoin, la leur prend dans les siennes, pour sanctionner le contrat. Cela n'empêche pas que très-souvent le vendeur ne cherche encore chicane, si un nouvel amateur lui vient

offrir un prix plus avantageux, car les Arabes en général ne brillent pas par leur bonne foi.

Une rixe à Damas.

Comme je revenais du marché aux chevaux, je fus témoin d'un autre spectacle non moins curieux. Deux individus en vinrent aux mains à l'entrée d'un café. Pas une parole, pas un cri, pas une menace, ne sortit de leur bouche ni de celle des assistants. Leurs yeux disaient tout. L'arrivée d'un *Cavass,* (espèce de sergent de ville), qui non plus ne disait rien, vint mettre fin à cette scène muette, et les deux lutteurs reprirent avec flegme leurs narghuillés un moment abandonnés.

Adieux à Mr. Abdul-Codsi.

Lors de ma visite d'adieux à Mr. Abdul-Codsi, une scène assez plaisante s'y passa. Comme je lui faisais témoigner par le Drogman le désir de prendre un croquis du divan qu'il avait dans sa cour, celui-ci ayant dit chaise au lieu de divan, Mr. Abdul-Codsi me fit aussitôt porter à la cour une des chaises qu'il avait fait venir d'Europe. Par un zèle tout oriental, un serviteur et deux négresses m'en apportèrent aussitôt une demi douzaine. Cet incident nous amusa beaucoup, car c'étaient des chaises en osier très-peu pittoresques. Après que j'eus terminé mon croquis, nous nous séparâmes. Le digne homme nous donna les Firmans promis et nous offrit gratis une escorte de cinq cavaliers. Mais nous la refu-

sâmes, pour éviter des frais superflus de cadeaux. Ensuite nous crûmes pouvoir nous en passer, formant déjà avec nos moucres et notre Drogman, une petite caravane de huit hommes, bien armés et bien décidés. Nous lui laissâmes notre adresse, que notre interprête transcrivit en arabe, et une cordiale poignée de main fut le signal du départ.

Nous nous décidâmes donc à partir le lendemain, sans autre escorte que nos braves gens, vu que le plus souvent ces renforts faisant supposer aux Arabes de trop grands Seigneurs, deviennent inutiles quand ils attaquent en masse, et superflus quand ils sont peu nombreux. En effet à forces égales, dit-on, ils s'en prennent rarement aux Européens, qu'ils savent ne pas manquer de courage, et avoir d'excellents armes, et surtout d'excellents *Revolvers*.

Le costume à Damas.

Les femmes y portent au dessus du pantalon, un jupon à l'européenne, et les hommes la longue tunique à la turque, tandis qu'à Smyrne par exemple, ils ne portent que le pantalon à la grecque. Les femmes ne s'y couvrent pas la gorge, si ce n'est parfois d'une gaze légère. La taille de leur robe est échancrée par devant. Une jaquette ouverte et flottante la recouvre. Pour coiffure, elles portent un petit *fez* recouvert d'un mouchoir posé sur une résile à paillettes d'or, qui leur pend sur le dos. Une ou deux nattes de leur chevelure, sont relevées dans la tresse de cheveux, dont à l'instar des femmes grecques, elles s'entourent la tête.

DÉPART DE DAMAS.

Vendredi 24 Octobre,

A 7 1/2 heures du matin, nous partons avec nos moucres, qui d'abord s'étaient refusés à nous accompagner, car il y avait peu de temps, on avait pris à quelques lieues seulement de Damas, les mulets et les ânes de quelques-uns de leurs confrères. Peut-être aussi était-ce la crainte ou pour mieux dire le préjugé qui existe chez eux, que le vendredi de même que le mardi, sont des jours néfastes pour se mettre en voyage. Mais nous les persuadâmes, en leur montrant notre Firman, et en leur promettant qu'ils ne feraient route qu'escortés par nous. Dailleurs nous jugions notre Drogman qui avait le plus à perdre, trop fin pour se mettre en chemin s'il y avait réellement du danger. La prudence nous fait faire néanmoins un petit changement à notre itinéraire. Nous laisserons de coté *Hasbeyah*, pour nous rendre en droite ligne à *Banias.* Ce sont deux jours de voyage de profités. En outre notre chemin sera plus sûr : et Hasbeyah du reste, n'offre rien de bien intéressant à visiter. Il serait superflu de décrire la marche de sept heures que nous fîmes ce jour-là. Je me bornerai à dire, qu'il faisait un vent du sud assez violent, et que le temps était passablement couvert. Il était tombé la veille une bonne averse. Sur toute notre route à laquelle les broussailles qui en cachaient l'aridité, donnaient un aspect de terres cultivées,

nous ne rencontrâmes âme qui vive, ni habitations, si ce n'est un où deux misérables amas de cabanes, dont des masses noires formées par les chèvres et les moutons qui passaient dans leurs environs, nous annonçaient de loin l'approche.

Dans la matinée nous passâmes le *Djebel-Scheich*, grande montagne couverte de neige que nous laissâmes à notre droite, et vers le soir nous arrivâmes à un beau groupe d'arbres, sous lesquels nous dressâmes nos tentes, avant le coucher du soleil. Quelques cabanes de limon en étaient voisines. Leurs habitants inoffensifs nous apportèrent de l'eau. Notre cuisinier se mit à l'œuvre, et se montra digne comme toujours de sa réputation acquise. Après le dîner nous fumâmes nos chibouques, et nous ne nous mîmes au lit, qu'avec la précaution d'avoir armé nos pistolets.

En route vers Banias.

Samedi 25 *Octobre.*

Cette nuit les éclairs et le vent qui faisait trembler notre tente, nous ont réveillés. A la pointe du jour apparut un bel arc-en-ciel et la température se radoucit. Mais cet arc-en-ciel ne devait pas être pour nous un augure de beau temps.

Nous nous mîmes en route à 6 1/2 heures du matin. Comme la veille, le vent du sud souffla bientôt avec violence, et nous l'eûmes au devant de nous.

Rencontre de Druses pilleurs.

Un incident qui faillit nous inquiéter sérieusement, nous arriva en route. Nous rencontrâmes huit Druses armés et tous habillés de même, avec des manteaux à raies bleues et blanches. Ils vinrent droit sur nous en nous saluant. Nous leur rendîmes leur salut, et l'un d'eux demanda à notre Drogman qui nous étions. Celui-ci répondit avec beaucoup d'aplomb que nous étions des Anglais, nation dont ils paraîssent avoir peur. Ils s'éloignèrent. Mais cette manœuvre nous parut feinte, car un peu plus loin, ils vinrent de nouveau comme par hasard à notre rencontre, après s'être retournés à différentes reprises, soit pour nous compter, soit pour scruter de l'œil, l'importance de nos bagages. Mais nous étions en nombre égal, et se fussent-ils décidés à nous attaquer, ils eussent certainement rencontré bonne résistance. Ils continuerènt leur chemin en faisant *la fantasia.*

Une pluie d'orage en Syrie.

Comme les Druses nous avaient quitté, un autre évènement nous attendait. Un orage survint, et une pluie torrentielle qui devait durer toute la journée, nous trempa bientôt jusqu'aux os. Il ne s'agissait pas de s'arrêter quelque part pour déjeûner, car il n'y avait aucun abri à espérer avant notre arrivée à Banias. Nous avions marché quatre heures, et il nous en restait six à aller. Nous dûmes nous contenter de manger une tranche de pain

je ne dirai pas sec, car les torrents de pluie l'eurent bientôt arrosé. Vers le milieu du jour, les nuages suspendus sur les montagnes que nous traversions, avaient produit un brouillard tel, qu'on ne voyait plus à dix pas de soi. Un chacal vint passer à nos côtés, mais la brume était si forte, que nons ne pûmes pas même le coucher en joue. Nous étions déja déviés de beaucoup de notre route, car le Drogman s'était perdu. Nous avions erré pendant une heure à peu-près, et avions passé plus d'un gué transformé en torrent, lorsque nous aperçûmes un pauvre Arabe errant, qui promit de nous remettre dans le bon chemin pour six piastres. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'il refusa d'avancer, à moins qu'on ne le payât d'avance. Nos moucres le mirent bientôt à la raison, et le malheureux à pieds-nus, s'estima trop heureux de pouvoir nous conduire. Une heure et demie plus tard, nous arrivâmes à un petit village, ou nous congédiâmes notre Arabe après l'avoir largement payé. Comme la pluie avait à peu-près cessé, notre Drogman nous demanda si nous voulions faire encore trois lieues pour arriver ce jour-là à Banias, ou bien si nous voulions nous arrêter. Quoique nous fussions bien fatigués, nous nous décidâmes à continuer. Mais nos moucres s'y refusant, il fallut recourir d'abord aux prières, puis aux menaces, pour les décider. Ils prétendaient avoir fait assez de chemin. A peine en route la pluie recommença de plus belle. Vers 4 heures l'eau découlant de nos bottes, et mouillés jusqu'aux os, nous aperçumes enfin Banias.

BANIAS.

Samedi 25 Octobre.

Comme nous arrivions à cette réunion de huttes, les principaux du village étaient là pour nous voir. Notre Drogman qui avait pris le devant pour chercher un asile où descendre, car il n'y avait pas moyen de dresser les tentes, nous en avait trouvé une, que ses maîtres quittèrent directement pour nous. C'était une espèce d'écurie, dont ils occupaient une partie plus élevée de deux pieds que celle où logeaient leurs animaux. On y transporta immédiatement nos effets, et on alluma un grand feu de bois, dont la fumée faillit nous étouffer au commencement, vu que le toit veuf de cheminée, ne la laissait s'échapper que difficilement.

Nous sèchâmes nos habits et nos matelas, pendant que le cuisinier préparait notre dîner auquel nous nous proposions de faire honneur. Comme les propriétaires de notre grange avaient l'habitude d,y loger en compagnie de leurs animaux, nous fûmes dérangés par un âne et un bœuf, qui vinrent nous y surprendre ; les pauvres bêtes ne pouvaient sans doute pas comprendre le motif de leur expropriation forcée. Nous nous couchâmes tout humides malgré le feu. L'eau avait même pénétré dans nos malles, et nous songeâmes en riant *aux Diamans de la couronne* où sur une scène bien éclairée et bien chauffée, un ténor en bottes vernies, chante à s'égosiller, « *Malgré la pluie et les orages, ah ! qu'il est doux de voyager.* »

En route vers Tibériade.

Dimanche 26 Octobre.

Levés à 7 heures, après une nuit de délicieux repos, nous tenons conseil. Quoique le temps soit toujours douteux, et que ce soir nous devions camper dans la plaine, nous nous décidons à partir à tout hasard. Notre Drogman nous engage à prendre des gardes. Nous nous rendons pour en obtenir chez le *Scheick* du village dont l'habitation se distingue des autres, en ce que les pierres dont elle est bâtie sont taillées, et en ce qu'elle a une porte et deux fenêtres d'architecture régulière. Nous trouvons le *Scheick* accroupi sur une natte au milieu d'une dizaine des principaux habitans du village. Il nous fait prendre place, et nous lui présentons notre Firman. Comme il paraît ne pas bien savoir lire, et par conséquent déchiffrer le colossal papier, il le présente à un des autres notables, qu'à son turban blanc, nous supposons devoir être *l'Iman* ou prêtre de la localité. Pendant que celui-ci, en prend connaissance, le Scheick passe sa pipe à notre Drogman, pour lui faire honneur. Comme ce dernier ne fume jamais, il se borne à l'accepter par politesse, pour ne pas lui faire un affront, et la tient pendant le tems qu'il sèche au feu ses bottes encore humides. L'Iman après avoir jeté un coup-d'œil sur le Firman où il était dit que les gardes devaient nous être fournis gratis, nous fait répondre par le Scheick que nous pourrons fort bien nous en passer. Nous insistons néanmoins,

et promettons de leur donner un bon *Backscheesch*. Il s'engage alors à nous en procurer deux. En attendant il nous fait donner un cavalier, pour nous conduire selon notre désir à une source voisine du Jourdain, où nous voulons voir quelques vestiges antiques, et nous promet de nous y faire suivre par les deux autres. Nos moucres prennent le devant. Voyant, après avoir rejoint ces derniers, que les gardes n'arrivaient pas, et que pour toute escorte nous n'avions qu'un misérable cavalier, sans armes, mais monté sur un bon cheval, sans doute pour pouvoir fuir plus vite en cas de danger, nous renvoyons ce personnage inutile avec un léger pour-boire, ne voulant pas nous donner la peine de retourner au village réprimander le Scheick. A peine avons-nous fait une demi-heure de chemin, que le temps est tout-à-fait au beau. La route est excellente. Elle est peuplée de distance en distance par une réunion de 40 à 50 huttes.

Rencontre d'Arabes pilleurs.

Nous ne tardons pas à rencontrer deux Arabes à cheval, armés de grandes lances. Ils ont mauvaise allure. Notre Drogman, qui les reconnait pour être de la race des voleurs, saisit son fusil qu'il portait en bandouillère. En passant à côté de nous, ils jettent un regard sur nos armes, et continuent leur chemin, dépités sans doute, de ne pas avoir rencontré nos moucres seuls. *Dervich*, le chef de ces derniers, pâlit à leur approche. Cela nous amusa beaucoup. Un bon quart-d'heure après

passa un troisième Arabe portant aussi une lance, et accompagné d'un autre Bédouin à pied, Puis à l'intervalle d'une demi-heure , nous en vîmes un quatrième armé d'un fusil. Nous en rencontrâmes encore deux autres pendant le reste de notre route. Notre Drogman nous dit que ces gens qui faisaient partie d'une petite bande de sept ou huit brigands , ne passaient jamais ensemble , par les endroits plus ou moins habités. Après cette rencontre, assez émouvante pour une première fois , nous essayâmes nos armes , afin de voir si nous pouvions compter sur elles en cas d'attaque. Toutes allaient à merveille. Vers 1 heure nous nous reposâmes pour déjeûner, et à 4 heures nous arrivâmes à un lac magnifique dans un site agreste. On y dressa nos tentes à côté d'un misérable moulin arabe , construit en morceaux de roc et de cailloux. Quelques paisibles Arabes nomades s'y trouvaient. A peine y avions nous mis pied à terre, qu'un deux s'approcha de nous. La première chose qui frappa son attention, et dont il demanda explication à notre Drogman, ce furent les lunettes en or que portait mon compagnon. Il nous demanda une pipe de tabac, et quelque peu de pain blanc. Nous le satisfîmes dans ses humbles fantaisies, et le malheureux se retira content. Nous jouîmes d'un coucher de soleil magnifique, spectacle toujours nouveau et imposant et nous mîmes ensuite au lit, les armes sous l'oreiller.

En route vers Tibériade.

Lundi 27 Octobre.

A notre lever, le Bédouin de la veille est là, sous prétexte de nous saluer. Mais il vient plutôt pour nous voir déjeûner et solliciter de nouveau un morceau de pain blanc. Nous satisfaisons encore à ses désirs. En voyant notre théière en argent anglais, il s'informe à nos moucres de son contenu. On lui répond que c'est du vin, et lui demande s'il en veut goûter. Il refuse énergiquement, quoiqu'il soit peut-être jaloux d'en profiter. Mais le brave homme n'aurait certes pas péché contre les prescriptions de son Prophète. Bientôt quelques autres misérables Bédouins, enhardis par son exemple, s'approchèrent pour être témoins de notre départ.

La journée est magnifique. La route que nous allons faire est la meilleure que nous ayons encore eue. Nous nous en réjouissons par un temps de galop et par quelques coups de feu, qui mettent en émoi quantité de gazelles, que nous voyons fuir au loin. Après avoir laissé à notre droite le mont *Tabor*, illustré par les batailles de l'armée française, nous ne tardons pas à nous approcher du lac de *Tibériade*, appelé aussi lac de *Génésareth* ou mer de *Galilée*, où se passèrent les premiers miracles de la prédication du Christ. Il est long de quatre lieues, et large de deux. Nous y arrivâmes vers le milieu du jour, et fîmes halte au célèbre puits où Joseph fut vendu par ses frères. Il se trouve à coté d'un grand

Khan abandonné, quoique assez bien conservé. Les souvenirs de la Bible et la majestueuse nature que nous avons devant nous, sont notre seule mais digne compagnie. Nous n'avions rencontré jusqu'ici qu'une famille d'Arabes de l'Algérie allant s'établir à la colonie que leur a donnée le gouvernement turc, lors de la domination française, et non loin de laquelle nous avons campé cette nuit. Le *Khan* qui ressemble à un manoir du moyen-âge avec de vastes écuries, n'est peuplé que de squelettes de chameaux et de chevaux, rongés par les chacals et les oiseaux de proie.

Nous continnâmes notre route en serpentant le long du beau lac que nous devions cotoyer jusqu'à Tibériade en cheminant sur des rochers glissans, où nous avions peine à maintenir nos chevaux. Notre guide y tira un perdreau, qu'il disait être le premier qu'il voyait dans ces parages. Peu après la route se montra superbe. Il faisait une chaleur brûlante, ce qui fit du bien à nos grandes bottes, encore humides de l'orage que nous avions essuyé. Nos chevaux ravis de se trouver enfin sur un terrain plane, semblaient solliciter une course en carrière. Nous satisfîmes à leur ardeur, en les laissant aller à franc-étrier. Nos moucres nous avaient devancé d'une heure, vu le peu de danger qu'offrait le chemin en cet endroit. Quelques Juifs que nous ne tardâmes pas à rencontrer, furent pour nous l'indice que nous approchions de Tibériade. En effet une heure avant le coucher du soleil, et après huit heures de marche, nous y arrivâmes.

TIBÉRIADE.

Impossible de décrire la situation ravissante de cette petite ville avec son vieux château en ruines, que nous avions vu de loin dominant les palmiers. Elle a une imposante apparence. Anciennement c'était l'une des principales villes de la Galilée. Elle fût bâtie par Hérode-le-Grand, et reçut son nom de l'Empereur Tibère, dont elle était la cité favorite. A notre arrivée nous trouvâmes nos tentes dressées déjà devant ses murs, car elle n'a ni hôtels, ni couvents. Quelques Juifs, car la plupart de ses habitans le sont, vinrent nous tenir l'étrier pour descendre de cheval. Quelques-uns originaires d'Europe, parlaient l'allemand, et le français. Un d'entre eux nous accompagna pour faire un tour par la ville. Elle a une église catholiqne romaine, une église grecque, deux synagogues, et une mosquée avec un minaret, mais très petites. En outre elle possède un misérable bazar, et une école juive. Je fus frappé des beaux types que j'y rencontrai. Rembrandt me parut avoir dû y être venu puiser ses modèles. Les hommes portaient le chapeau européen sur le costume oriental; deux longues boucles de cheveux leur encâdraient le visage. Cela nous parut d'autant plus original, que depuis bien longtemps nous n'avions vu que des turbans et des *fez*. La coiffure des femmes avait un cachet des plus originaux. Elles portaient une espèce de coëffe ornée sur le devant d'un ruban descendant jusqu'au milieu du front. Un mouchoir était posé sur leur tête

au-dessus de cette coiffure, et relié par deux bouts sous le menton, à l'instar de celui des botteresses de Liège. Elles avaient en outre des collerettes plissées de forme ronde. Les petites filles portent un *fez* surmonté d'une grande plaque en métal blanc, travaillé au repoussé. De petites pièces de monnaie y sont suspendues, de même qu'une grande houppe en soie bleue, ornée de glands en perles. Nous retournâmes vers nos tentes, et le superbe coup-d'œil qu'offraient du plateau où nous campions, la ville et le lac éclairés par les derniers rayons du soleil de cette brillante journée, nous émerveilla et nous ravit.

Départ de Tibériade pour Nazareth.

Mardi 28 Octobre.

Il a fait cette nuit un vent assez violent. Au moment où Giacomo notre Drogman, ouvre la tente pour venir nous éveiller, nous voyons de notre lit, le spectacle majestueux des eaux du lac, agitées par le vent qui pourtant est bien moins fort que cette nuit, Cela n'empêche pas que le délicieux *macaroni* que nous avait préparé *Mansour* notre habile cuisinier, n'ait été mêlé quelque peu de poussière. Les Juifs de la veille sont encore là. Ils viennent nous offrir en vente quelques vieilles pierres gravées, et quelques vieilles monnaies, déterrées, disent-ils, dans les ruines des environs. Mais nous préférons leur acheter quelques maigres poulets et quelques bouteilles d'un vin peu généreux, mais dont il faut se contenter, nos provisions tirant à leur fin.

Giacomo donne le signal du départ. On lève le camp, et nous voilà bientôt en selle. Nos moucres prennent le devant, pendant que nous faisons un petit détour, pour aller visiter le lieu célèbre, où eut lieu la Transfiguration de Notre Seigneur. Il n'est pas loin du mont Tabor. La solitude et la majesté de ce lieu nous parlent à l'âme, et nous plongent dans une rêverie dont le Drogman nous tire, en faisant feu sur une perdrix, qui descend du ciel au même endroit peut-être, où eut lieu la Transfiguration.

Méprise.

Nous reprenons notre marche. La route est excellente. Après une heure environ, nous apercevons au loin un groupe de six ou huit cavaliers, armés de longues lances. Nous nous demandons si ce sont des Bédouins ou non. Le fusil de Giacomo chargé à petit plomb, l'est immédiatement à balle. De notre coté nous mettons des capsules à nos pistolets, et de l'émotion causée par le saint lieu que nous venons de visiter, nous passons subitement à celle que produit l'idée du danger. Nous avons rejoint notre caravane, mais nos craintes se dissipent bientôt : ce sont comme nous de paisibles voyageurs, accompagnés de deux gardes d'escorte, dont au loin nous avons distingué les longues lances. Nous nous saluons poliment. Un Monsieur, une dame et un moine, sont les principaux personnages de la troupe. Après les avoir dépassés, *Mahmoud* le domestique qui nous suivait toujours, nous dit que c'était le Consul de Prusse à Jérusalem. Comme nous

avions des lettres pour ce fonctionnaire, nous retournons au galop ; mais nous ne le rejoignons que pour apprendre que c'était le médecin du *Couvent de Terre-Sainte* à Jérusalem. Peu après cette rencontre, nous apercevons le mont Carmel, dont la ligne bleue et majestueuse fait horizon au site agreste que nous traversons, et vers midi et demi nous faisons halte à *Cana*. situé sur le penchant de la montagne à l'est de *Nazra*.

CANA.

Ce bourg est célèbre par les noces auxquelles Jésus-Christ assista, et où il transforma l'eau en vin. Ce miracle se fit sur une pierre qu'on y montre encore dans la petite église catholique. Nous nous arrêtons à une fontaine pour abreuver nos chevaux, et de jeunes Cananéennes, dont la beauté s'est perpétuée jusqu'à nos jours, y viennent comme le fit Rebecca au serviteur d'Abraham, nous offrir à boire dans ces urnes en pierre dont parle l'Evangile, et dont la forme et l'usage se sont conservés jusqu'à aujourd'hui. En prenant notre déjeûner sous un arbre, nous remarquons la coiffure de ces jeunes filles. Elle se compose d'une espèce de cercle bourré et couvert de petites plaques de métal. Elle leur encadre coquettement la tête surmontée d'un voile. Puis nous continuons notre route, et après une heure et demie de marche, nous descendons dans la plaine *d'Esdrélon*, où *Nazareth* (*Nazra*) nous apparaît dans une position des plus romantiques.

NAZARETH.

Nous plantons notre tente dans la vallée qu'elle domine, et qu'une végétation sauvage de figuiers d'Inde, couvre d'une verdure perpétuelle. Un silence éternel règne dans ce lieu, où le Christ se plaisait à venir méditer dans un saint recueillement. Comme nous n'avons fait aujourd'hui qu'une marche de six heures, nous sommes arrivés à trois heures et demie, et il nous reste le temps voulu, pour aller visiter les particularités de Nazareth. Un jeune Chrétien nous sert de Cicerone, car ce ne sont plus les Juifs qui sont en majorité ici comme à Tibériade. Il parle l'Italien, qu'il a appris au couvent des Franciscains. Il nous mène visiter l'église bâtie sur l'emplacement de la maison de Joseph et de Marie, et où le Christ passa son enfance. On y descend à la lueur d'un cierge une quinzaine de marches menant aux restes d'une chapelle bâtie par l'Impératrice Hélène. Là, on montre une petite grotte où venait prier la Vierge, et qui était attenante à sa demeure. Cette grotte a une espèce de fenêtre par laquelle entra l'Ange Gabriël, pour annoncer à Marie sa divine maternité. La voûte était soutenue par une colonne dont il ne reste plus que la partie supérieure qui y est suspendue. On lui attribue des vertus particulières. Nous nous rendîmes ensuite au bâtiment construit sur le lieu où était l'atelier de St.-Joseph, aujourd'hui transformé en petite chapelle, et delà à une autre chapelle où l'on nous montra l'énorme bloc de pierre, sur lequel la légende dit, que

le Christ soupa avec ses disciples avant et après la Transfiguration. Voilà à-peu-près tout ce que Nazareth renferme de curieux, à part la synagogue où Notre-Seigneur venait avec les enfants de son âge faire éclater sa divine sagesse, et le Saint-Précipice dans lequel les Juifs essayèrent en vain de le jeter. Nazareth a un couvent de Sœurs françaises de Charité, qui quoique très peu nombreuses, y donnent l'instruction aux enfants, soignent les malades et font beaucoup de bien.

DE NAZARETH A ZENIN.

Mercredi 29 *Octobre.*

Cette nuit nous avons eu une alerte assez piquante. Notre Drogman n'avait pas voulu céder aux exigences outrées des gardes de nuit que réclamait la sécurité de nos tentes, dans un lieu où les voleurs ne font pas défaut; il s'était décidé à veiller lui-même pour économiser les dix francs qu'on lui demandait. M'étant éveillé la nuit, je sortis de notre tente pour respirer l'air frais. Comme j'y rentrais je vis reluire un canon de fusil, dirigé contre moi. Je portai de suite la main, à l'un des petits pistolets de poche que j'avais sur moi, et donnai le cri d'alarme ; mais ô surprise! nous nous reconnûmes aussitôt ; c'était le bon Drogman qui veillait sur nous pendant notre sommeil. Il m'avait pris pour un voleur, cherchant à entrer dans la tente, dont il ne m'avait pas vu sortir.

Vers huit heures du matin je me rendis avec mon compagnon et notre interprête, chez l'agent consulaire de Jérusalem, qui ne parlait que l'Arabe, pour lui demander en vertu de notre Firman, les deux *Abess* ou guides d'escorte que réclamait le danger de la route jusqu'à Zenin. Il nous les accorda immédiatement, sous la condition de leur payer à chacun cinq francs. C'étaient deux jeunes gens à la figure déterminée, bien armés, et montés sur de magnifiques juments arabes. Nous quittâmes ces lieux jadis si paisibles, où le Christ méditait, et où aujourd'hui le pasteur qui mène son troupeau n'ose passer qu'armé. En effet nulle part, chose curieuse, on n'a plus à redouter les brigands, que dans les lieux qui furent le théâtre de la prédication de l'Evangile. Nous arrivâmes bientôt dans l'immense et déserte vallée qui devait nous mener à Zenin. Nos gardes nous donnèrent un spectacle admirable du tir au fusil en plein galop. Le mont Tabor, éloigné de deux ou trois heures de marche, ne nous paraissait distant que d'une portée de canon. Nous cheminions pas à pas, à coté de nos moucres qu'il n'était pas prudent de laisser seuls. L'ardeur du soleil était tropicale. Sur le sol ne se voyaient pour toute végétation que quelques herbes sèches et quelques pailles brûlées qui donnaient à la vallée l'aspect d'un désert.

Pendant notre route quatre paisibles voyageurs du pays, dont deux à cheval et deux à pied, se joignirent à nous. Nous étions donc en bonne caravane. Aucun incident ne

vint mettre obstacle à notre route, et là où nous aurions pu rencontrer des détrousseurs, nous ne rencontrâmes qu'une vipère, que *Dervich*, le chef de nos moucres, tua à coups de bâton.

Enfin après six heures de chemin, et sans avoir mis pied à terre, nous arrivâmes vers trois heures à Zenin.

ZENIN.

Mercredi 29 *Octobre*.

Zenin est une ville pittoresquement située dans une vallée déserte, sur les limites de la Galilée et de la Judée. On suppose qu'elle est la Jesraël de l'Ecriture, où les rois d'Israël avaient un palais, où Naboth fut assassiné, et Jésabel précipitée d'une fenêtre et dévorée par les chiens. Elle contient des ruines ; mais aucune d'une date fort ancienne. Nous admirâmes les beaux groupes de palmiers, qui de loin lui donnent l'aspect d'un véritable Oasis. L'eau y est excellente. Presque toutes les maisons de Zenin ont au rez-de-chaussée une niche servant de boutique à ses habitants, qui paraissent assez commerçants. La plupart des marchandises que nous y vîmes venaient d'Europe.

Nous remarquâmes que les hommes portaient le *fez* à la grecque, mais en l'entourant d'un mouchoir. Notre Drogman nous fit observer qu'à Naplouse ils se coiffaient de même. Les femmes portaient comme celles de Nazareth un bourrelet à paillettes de métal encadrant le visage.

Un grand voile qui le recouvrait leur pendait sur le dos.

Au retour à nos tentes Giacomo loua deux gardes de nuit plus nécessaires encore ici qu'à Nazareth, et nous nous endormîmes après dîner comme toujours, les armes au chevet.

En route vers Naplouse.

Jeudi 30 *Octobre.*

Nous coucherons aujourd'hui pour la dernière fois sous la tente, car nous voilà campés à Naplouse ou *Nablous* nom alteré de Néapolis, la Sichem de l'ancien et la Sychar du Nouveau-Testament. C'est l'une des plus antiques villes de la Palestine. Elle est située dans une étroite vallée, entre le mont Ebal qui est au Nord et le mont Gerezim qui est au midi. Elle s'appuie sur la montagne bénie ; Josué y mit les Commandements de Dieu en pratique. Mais venons en au resumé de notre journée.

Ce matin nos gardes de nuit ont pris congé de nous. Comme nous étions occupés à examiner leurs curieuses poudrières de cuir, sans ressort, et dont ils se bornent à prendre une dose de poudre dans la main quand ils chargent leurs armes, une vieille femme vint nous demander si nous n'avions pas de remède pour ses yeux, car tout Européen passe dans ces pays pour médecin. Or si tous l'étaient, ils ne seraient pas suffisants pour guérir les maladiesd'yeux, si communes en Syrie. Nous déclinâmes notre science, et la pauvre femme s'en alla comme

elle était venue. Seulement nous lui avions recommandé de se couvrir les yeux, de ne pas les frotter de la main et de les baigner avec de l'eau fraîche, ce qui nous semblait ne pouvoir jamais nuire. Puis nous nous rendîmes chez le Scheick de Zenin, pour réclamer des gardes, en vertu de notre Firman. Après avoir passé une ignoble basse-cour, nous montons sur la terrasse de sa sale habitation : les courtisans du Scheick y étaient accroupis sous un bouge garni de misérables divans, et dont l'entrée était inaccessible, par les babouches déposées à la porte. Le Scheick était absent. Nous déployons notre énorme pancarte. Aucun des courtisans ne sait la lire; mais l'explication de notre Drogman et le cachet du Gouvernement sont assez éloquents. Malgré nos bottes boueuses, nos culottes déchirées et usées par les armes et la selle, nous sommes encore aussi considérés que si en Europe nous nous étions présentés en uniforme ou en habit de cour, chez un Gouverneur de Province. On nous fait observer qu'un seul garde nous suffira ; que du reste, on aurait de la peine à nous en donner davantage, vu qu'ils sont allés escorter des bestiaux pour l'armée à Damas, mais qu'on nous donnera un homme de confiance. Nous acceptons, et montons en selle en compagnie d'un brave arabe.

Rapacité des soldats Turcs.

A peine sommes nous en route, que nous rencontrons un officier turc avec son ordonnance allant dans la même direction que nous. Ils avaient comme la plupart des

soldats turcs des habits en haillons, mais de bons chevaux, de bonnes lances et deux pistolets à l'arçon. Ils se suivaient de près. Nous crûmes trouver en eux un renfort à notre escorte, mais nous nous abusions. En effet l'ordonnance s'approcha de moi, comme je devançais un peu le reste de notre caravane. Il me demanda, je ne sais quoi, mais je compris à ses signes qu'il voulait du tabac. Je lui offris la blague qui le contenait, ainsi que du papier à cigarettes, voyant qu'il n'avait pas de pipe. Mais le mauvais drôle au lieu de s'en servir et convoitant sans doute la belle bourse qui m'avait été donnée en souvenir, me demanda par signes s'il pouvait la garder. Comme il la tournait et retournait en tous sens dans ses mains, et ne prenait pas de tabac, je m'impatientai, car cela durait trop longtemps à mon goût. Je prononçai un *Yok* (non) bien sinificatif, et voyant le moment où il allait piquer des deux pour fuir avec son butin, je la lui arrachai d'une main, en portant vivement l'autre à l'un de mes pistolets, dont à tort peut-être j'aurais infailliblement fait usage, s'il avait fui, tant m'était cher ce souvenir et tant j'étais indigné d'une conduite aussi brutale. Mes compagnons arrivèrent aussitôt, et Giacamo me félicita de l'énergie que j'avais montrée, disant que ces gens sont insupportables dès qu'on fait mine de les craindre. en leur accordant ce qu'ils demandent. Aussi continua-t-il humblement son chemin.

Le soleil était toujours ardent. Je ne m'étais plus hasardé à rester sans gants, ayant eu la veille les mains

tellement brûlées, que je m'en ressentais encore. Vers 10 heures nous aperçumes avec plaisir le beau spectacle de la Méditerranée s'étendant à notre droite; depuis Beyrouth nous ne l'avions plus rencontrée. Nous vîmes plusieurs petits villages, mais les uns se confondaient à distance avec les rochers, et les autres, vu les montées et les descentes, ne nous apparaissaient que comme une voile en mer. Nous en traversâmes cependant un, nommé *Sanoun*, d'où au dire de notre Drogman, sortait maint brigand. Puis nous arrivâmes à *Zeba*, et enfin à *Sebasté*, situé sur une hauteur au pied de laquelle nous déjeunâmes vers 1 heure, à l'ombre d'un vieil olivier. Pendant notre collation nous vîmes passer une cavalcade d'habitants de Nazareth avec leurs longues lances. Tous montaient d'excellents chevaux, et revenaient de Jérusalem. De loin ils auraient pu nous inspirer quelque crainte; mais une colline nous avait masqué leur arrivée, et un respectueux salut de *El selam aleik* auquel nous répondimes *Aleik oun el selam*, nous rassura. Puis nous montâmes à Sebasté (nom grec qui a remplacé celui *d'Augusta.*) Suivant le 15e livre des antiquité juives de Josèphe, c'est le nom qu'Hérode donna à l'ancienne cité de Samarie, lorsqu'il la rebâtit et la fortifia. Le village actuel est misérable. Cependant c'est là que fut un jour l'ancienne capitale du Royaume d'Israël.

Fanatisme des habitants de Sébasté.

En nous arrêtant à Sebasté, nous avions pour but d'y

visiter les ruines assez importantes d'une mosquée, à l'emplacement de laquelle fut décapité St.-Jean-Baptiste. Nous y mîmes pied à terre. Aussitôt nous fûmes entourés de gamins et de quelques individus qui sans mot dire, nous suivirent dans la cour, où nous vîmes à notre grand étonnement un vieux fanatique accourir haletant, et gravir, son fusil à la main, les murs dominant la mosquée. Il nous coucha en joue, nous sommant de nous retirer. Nous ne comprenions pas quels étaient ses motifs. Les voici : Nous nous trouvions bottés et éperonnés dans la cour de leur mosquée, car une partie intacte des ruines leur en tenait lieu. Giacomo, homme énergique prit la parole et nous persuada, que si nous nous retirions, ces gens nous mépriseraient, nous hueraient, et nous jetteraient des pierres. Il faut tenir tête nous dit-il. Son sang-froid se réfléta sur nous. Le courage est comme un fluide électrique. Il se communique. N'ayant d'ailleurs pas envie de nous déchausser dans une cour encombrée de débris, notre Drogman lui cria ainsi que notre garde, que nous étions des Emirs Francs (Princes européens) qu'à Constantinople nous ne nous étions déchaussés dans aucune mosquée, pas même à celle de Ste-Sophie, que notre personne était inviolable en vertu de notre Firman, et que s'il ne baissait pas bien vite le canon de son arme, nous l'aurions garotté et mené pieds et poings liés chez les autorités de Naplouse. Notre contenance produisit l'effet voulu. Le pauvre fanatique se cacha. les autres se bornèrent à nous offrir en vente quelques vieilles monnaies, et nous deman-

dèrent humblement le pour-boire. Un coup de cravache et un regard de mépris fut notre seule reponse et nous remontâmes à cheval. Nous piquâmes des deux, et un bon temps de galop, auquel nous nous livrâmes par prudence, amena un incident assez piquant. Un troupeau était là au-devant de nous. Une chèvre qui prit la panique vint se jeter entre les jambes de mon cheval. Je ne pus le soutenir, car lancé en pleine carrière, il tomba. La chèvre qui était sous lui parvint à s'échapper. Elle fuyait avec la rapidité d'une gazelle. Le cheval et moi nous étions l'un et l'autre intacts. Peu après nous nous arrêtâmes à une fontaine pour abreuver nos montures. Nous y dérangeâmes un bon Musulman qui était monté sur la plate-forme, le visage tourné vers La Mecque pour faire sa prière au grand Allah, tandis que son âne se désalterait. Il enjamba son bidet à notre approche, et partit à l'amble. Après une route de huit heures nous arrivâmes enfin vers quatre heures et demie à Naplouse, où nous campâmes à quelques pas de la ville.

NAPLOUSE.

Jeudi 30 *Octobre.*

Naplouse n'a que deux longues rues, se prolongeant à travers le centre de la vallée et interceptées par plusieurs autres plus petites. Son bazar est passablement grand. Toutes les portes et les boutiques ont des niches à ogive. Comme nous parcourions la ville, nous rencontrâmes un

beau jeune homme, qui parlait l'Anglais. C'était un Samaritain, nommé Jacob, car c'est à Naplouse, que sont les derniers descendans de cette race, décimiée aujourd'hui au petit nombre de 60 ou 70 à ce qu'il nous rapporta. Ils ont une mosquée à part et il voulut nous y mener. Nous y fûmes reçus par leur prêtre, homme à la tête belle et vénérable. Nous nous déchaussâmes. La mosquée quoique petite et insignifiante, avait le sol recouvert de tapis. On nous y fit voir les prétendus Livres-Saints du Prophète Eliézer datant d'il y a 3460 ans. Ils étaient d'une si belle écriture, qu'on eut dit de l'imprimé. Comme les Livres-Saints de Moïse que dans un autre voyage j'avais eu l'occasion de voir à Prague dans la plus ancienne des synagogues, ils étaient renfermés dans une armoire portative de la plus grande simplicité.

Après avoir donné un *backscheeseh* à notre Cicerone, nous passâmes par le bazar. Nous y achetâmes des pommes de grenade, une pastèque et un fruit de cèdre, n'ayant pu nous en procurer depuis huit jours, et toute notre escorte s'en régala avec nous.

Puis nous nous couchâmes assez tôt, devant partir le lendemain à cinq heures, afin de pouvoir arriver avant le coucher du soleil à Jérusalem, la ville sainte dont nous sommes éloignés encore de 12 à 13 heures de marche.

VEILLE DE LA TOUSSAINT

et de notre arrivée à Jérusalem.

Vendredi 31 *Octobre.*

Avant cinq heures nous sommes en marche. *Machmoud*, notre domestique nous précède, une lanterne à la main. car il fait encore sombre, et nous n'avons pas comme les Trois-Mages, une étoile pour nous guider. La température assez douce, nous promet une belle journée. Nous arrivons bientôt à l'une des portes de Naplouse, car il nous faut traverser la ville. Elle est encore fermée.

Néanmoins le bruit des enclumes nous annonce que déjà on y travaille. On nous ouvre, et nous passons toute la longue rue du bazar, dont la profonde obscurité n'est relevée, çà et là que par une petite veilleuse de la forme des *Crésiu* ou lampes des anciens Romains. Nous voyons apparaître, comme des spectres, quelques femmes enveloppées dans leurs voiles blancs. Elles se rendent à la mosquée voisine. Nous passons un de ces temples. La porte en est ouverte, et la voix des fidèles qui interpellent *Allah*, parvient jusqu'à nous. Nous apercevons aussi à la lueur de notre lanterne, le beau portique d'un édifice en ruines. Cette ville d'Orient, vue ainsi de nuit me transportait avec un peu d'illusion, aux époques réculées du moyen-âge. Nous sortons bientôt à l'autre extremité de la ville, pour être témoins du beau lever du jour. Nous éteignons notre fanal et allons visiter le tombeau de Joseph.

Le tombeau de Joseph

Conservé avec respect par les Turcs, est entouré d'un mur. Une toute petite cour précède l'enclos où il se trouve. On y a construit une espèce de divan en pierre. Deux autels à sacrifice ornent les extrémités du tombeau. Comme celui-ci ils sont en pierre. Une niche est construite dans un des murs. Au-dessus de celle-ci sont placées deux pierres antiques ayant une inscription. Le tombeau est très-simple et semble n'être construit que d'hier. Aussi vient-il d'être peint à la chaux. A une petite distance de ce monument Giacomo nous mena visiter l'entrée d'une grotte inaccessible aujourd'hui, où l'on dit que Joseph se retira pendant quarante jours. Nous continuâmes bientôt notre chemin, car nous avions déjà perdu une heure et demie et il nous en restait douze à marcher.

La route, d'abord peu fréquentée, prit, après que nous eûmes dépassé un village désert, l'aspect le plus lugubre qu'on puisse s'imagin.er. Le soleil si radieux jusqu'ici, se couvrit tout-à-fait. Tout portait à la mélancolie et semblait parler à l'âme de la majesté des lieux que nous allions visiter. Tous nous étions silencieux. De temps en temps seulement le bruissement d'un corbeau ou de tout autre oiseau de proie, venait nous tirer de notre rêverie.

Coucher du soleil devant Jérusalem.

Vers l'après-midi, nous commençâmes à perdre l'espoir d'arriver à Jérusalem avant le coucher du soleil. En

effet à cinq heures nous y assistâmes, sans avoir le plaisir de voir ses derniers rayons reluire sur la Ville-Sainte. Mais la beauté et la splendeur nous en consolèrent un peu. C'était le plus merveilleux coucher du soleil que j'eusse jamais vu ; comme sur l'Etna j'avais eu son plus merveilleux lever. Il me sembla que rien au monde ne pouvait être plus poétique. Le ciel encore bleu allait s'effaçant à l'horizon vers la nuance rose, la plus tendre qu'on puisse imaginer. Celle-ci allait se fondre dans une masse embrasée d'un brillant dont l'éclat de l'or et du diamant ne saurait donner une idée. Sous ce voile d'or se voyaient des nuages d'un violet vigoureux et d'une forme si bizarre, qu'on eût cru voir en eux des maisons, des palmiers et des animaux couchés, peuplant un monde inconnu, qui se montrait à nos yeux, comme si l'on avait enlevé le voile, qui jusque-là, nous l'avait caché. Les montagnes se détachaient brunes et sombres sur ce fond resplendissant. Mais bientôt ce voile levé un instant, devait retomber sur cette scène radieuse. Une demi-lune fine et élégante, et l'étoile dite du berger, se dessinèrent sur le beau bleu du ciel, comme un croissant et une perle fine. Derrière nous un nuage gris et nébuleux nous rappelait notre froide patrie. C'était le nord couvert de vapeurs.

En vue de Jérusalem.

La nuit tomba tout-à-coup. Mais au loin se voyaient des lumières qui quoique brillantes nous parurent bien faibles

après le sublime spectacle dont nous venions de jouir. Elles nous indiquaient pourtant le lieu où reposait celui qui jeta la lumière dans le monde. Nous n'en étions pas très-éloignés.

J'arrêtai un instant mon cheval, remerciai le Tout-Puissant de nous avoir menés sains et saufs à travers tant de dangers, et les coups de feu que j'avais été assez heureux de pouvoir conserver, saluèrent successivement Jérusalem. Mon compagnon et Giacomo m'imitèrent, et ce moment fut vraiment solennel. Après avoir cheminé encore à-peu-près une heure à travers une mer de cailloux où nos chevaux se soutenaient à peine, nous aperçûmes à notre gauche le Mont des Oliviers. Une demi heure après, nous nous trouvâmes tout-à-coup devant les imposantes murailles de la Ville-Sainte, cachée dans une profondeur et nous débouchâmes par la porte de Damas. Comme on ne l'ouvre pas la nuit, nous cheminâmes le long des murs crenelés de la cité bénie. Elle nous semblait être abandonnée, tant le silence était grand. Pas une sentinelle, pas un hurlement de chien, ne vint troubler notre marche, et il me semble que, si l'on eût pu nous voir en ce moment, on nous eût pris pour des espions cherchant à entrer dans la ville par surprise. Nous ne tardâmes pas à arriver à la porte d'Hebron, ou des pélerins, dite aussi de Jaffa.

Entrée à Jérusalem.

Au cri de *qui vive*, nous répondimes *Hadjis* (pélerins).

La porte s'ouvrit silencieusement avec une confianee, qui faisait un bien grand contraste avec le défi que semblaient nous porter les créneaux. Pour toute garde il y avait là un portier. Pour tout passeport on nous demanda un *Backscheesch*. Comme ce matin à Naplouse, les fers de nos chevaux rétentissant sur le pavé de ces rues silencieuses, en rompaient seuls le silence. Nous passâmes à coté du Château de David, appelé la Tour des Pisans, lourde mais imposante masse. Les maisons élevées bâties en pierres, et percées çà-et-là d'une fenêtre, offraient dans l'obscurité, quelque analogie avec celles de la Rue des Chevaliers à Rhodes. Toutes étaient fermées, seulement de temps en temps un sale café ou débit de liqueurs rempli de monde, nous indiquait que nous étions dans une des grandes villes de l'Orient. Une mosquée ouverte encore et située à côté d'un de ces cafés, nous annonçait par contre que nous étions dans le quartier Turc. Un seul homme y priait tandis qu'au café voisin, étaient accroupis une trentaine d'individus, N'en est-il pas de même partout? Enfin Giacomo s'arrêta. Nous voici à l'hôtel, nous dit-il. Il était à peu-près 7 heures. Nous descendîmes de cheval après quatorze heures de route, et l'on conçoit si nous étions charmés d'être arrivés.

JÉRUSALEM.

Fête de la Toussaint.

Samedi 1 *Novembre.*

A cause de la solennité du jour, le drapeau du Con-

sul d'Espagne, logé à l'hôtel, est arboré. Le temps est magnifique. Vers midi nous sortons pour aller rendre visite à nos Consuls respectifs. M. le Docteur Rosen, Consul de Prusse pour lequel mon compagnon avait une recommandation, et moi une lettre de son beau-frère Mr Mosschelès, nous reçût de la manière la plus cordiale. Puis nous nous rendîmes chez le Comte de Pizzamano Consul d'Autriche et de Belgique, pour lequel j'avais aussi une recommandation. Mais il était absent, et ne devait revenir que dans une couple de jours. Allons-donc visiter la ville! Jérusalem nommée par les Mahométans, *El Gouk*, (cité bénie) a des rues étroites et des maisons dont les masses carrées n'ont pour toute toiture que des terrasses ou des dômes. Elle a une lieue et demie de circonférence, et embrasse le mont Sion, aux pieds duquel est le torrent de Cédron. A l'Orient est *la vallée de Josaphat*, avec les tombeaux d'Absalon et de Zacharie. Au midi s'étend la *vallée d'Hannon*, et à l'occident la montagne *Acra* avec les tours carrées du château de David. A Jérusalem, dit un voyageur, les Chrétiens et les Juifs portent de préférence le turban bleu, les Turcs le turban blanc ou rayé: les Emirs et les *Hadjis* (pélerins) de La Mecque ont seuls le droit, ajoute-t-il, de porter le turban vert. Quant aux Maures, ils portent le turban jaune sur le petit bonnet de coton blanc nommé *Takie*. Je cherchai en vain à découvrir cette différence.

Après avoir parcouru la ville qui se ressentait de la sainteté du jour, nous passâmes la *via dolorosa* aujour-

d'hui rue *Harat-El-Allam*, qui commence à la porte de la Vierge, passe le Prætorium de Pilate, et se termine au Calvaire. Comme l'église du S^t.-Sépulcre que nous brûlions de voir, ne s'ouvrait qu'à trois heures, nous nous rendîmes d'abord à celle du Couvent Latin des Franciscains, *San Salvator*. Nous y vîmes six bons tableaux, qui me semblèrent dans la manière du Poussin. L'église était très-belle, très-propre, et les parois de ses murs étaient jusqu'à hauteur d'homme recouverts en porcelaine. Le parquet était en mosaïque de marbre. Ce couvent reçoit dans son grand enclos les voyageurs et leurs équipages. Nous visitâmes ensuite l'Eglise du Monastère Arménien le plus considérable de Jérusalem et bâti sur une partie du Mont-Sion. Elle est décorée et entretenue avec une véritable splendeur, et le cachet en est assez oriental. On nous y montra une chapelle dans laquelle se conserve la pierre sur laquelle fut décapité S^t.-Jacques-le-Mineur. Le service divin auquel nous assistâmes, s'y faisait avec beaucoup de pompe. La musique argentine des timbales, la fumée des encensoirs avec lesquels deux laïques en tunique de soie blanche firent le tour de l'église, le recueillement des fidèles, le chant des moines, tout cela avait un caractère bien imposant. Les femmes étaient en haut dans une galerie, où comme dans les Synagogues elles étaient invisibles. Le service me parut avoir beaucoup d'analogie avec celui des Catholiques latins. Comme ces derniers les Arméniens reconnaissent la Vierge, et font le signe de la croix. Ils prient cependant à la manière des Turcs.

Rendons-nous maintenant à l'église du St.-Sépulcre. L'heure de son ouverture est arrivée, et nous allons enfin subir l'impression que tout Chrétien doit éprouver en y entrant une première fois. Nous y allons avec recueillement.

l'Eglise du Saint Sépulcre.

Elle fut bâtie par l'Impératrice Hélène, mère de Constantin. Ce qui reste de son portail laisse juger de l'antique splendeur de ce temple. On y voit un bas-relief représentant l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem. A gauche est une haute tour, c'est l'ancien beffroi. A peine a-t-on franchi le seuil de la porte, qu'on trouve à sa gauche une niche, où sont accroupis des Turcs fumant et prenant le café. Ce sont les gardiens des Saints Lieux qui leur échurent par la guerre, et qu'ils conservent avec respect. Ils y ôtent leurs babouches et prient partout excepté au tombeau du Christ. Mr René Spitaels en donne une singulière raison. Les Turcs, dit-il, croient que le Christ n'est pas mort, mais qu'il donna ses traits à Judas, qui mourut pour lui. Ils pensent que le saint tombeau, ne renferme que la dépouille de ce dernier.

Toutes les sectes chrétiennes ont leurs chapelles représentatives dans l'église du St.-Sépulcre, mais la suprême direction en appartient à l'église latine. Cela n'empêche pas, dit-on, que les moines Grecs, puissamment protégés par l'Empereur de Russie, n'y aient le pas sur les moines

de l'église latine. Ils possèdent en outre, une partie du tombeau de Godefroid de Bouillon. Le mélange des divers cultes qui s'exercent dans l'église du Saint Sépulcre produit les contrastes les plus singuliers. On y entend l'orgue du religieux Latin, les cymbales du prêtre Abyssinien, la voix du Caloyer Grec, la prière du solitaire Arménien et l'espèce de plainte du moine Cophte. (*) Disons en peu de mots, avant de parler du St.-Sépulcre ; ce que renferme de religieux souvenirs, le temple le plus cher aux Chrétiens. En entrant, une dalle de marbre blanc surmontée de lanternes et de lampes et entourée de gigantesques candelabres, consacre la place où fut oint le corps de N. S. par Joseph d'Arimathie avant d'être déposé dans la tombe. Deux autres pierres dans un petit couloir à droite de l'entrée, indiquent le lieu de repos de Godefroid de Bouillon et de son frère Baudouin. Un autel est à l'endroit de la Flagellation. On y conserve un fragment de la colonne où le Christ fut attaché. Un autre autel a été élevé sur le lieu même où les soldats tirèrent au sort les vêtements de Notre Seigneur. Sous la chapelle souterraine de Ste.-Helène, est un caveau taillé dans le roc. On y voit trois morceaux de la vraie croix, trouvés par la sainte. Dans la chapelle nommée *l'Impropere*, on montre le bloc de marbre sur lequel N. S. fut souffleté par les soldats. Des escaliers

Châteaubriand.

étroits et obscurs conduisent au roc du calvaire, appelé *Golghota*. Les Catholiques romains y ont un de leurs autels, et l'on y montre sous une pierre qu'on lève pour les pélerins, le trou où fut plantée la vraie croix. Une autre chapelle encore consacre l'emplacement, où Jesus-Christ apparut à Marie Madeleine après sa résurrection.

Le Saint Sépulcre.

Entrons dans la nef circulaire. Elle est entourée de seize colonnes, supportant une galerie recouverte par un vaste dôme. Au centre du pourtour de cette galerie sous ce dôme se voit une petite chapelle construite avec une pierre venant de la mer Rouge et ressemblant à du marbre. L'entrée est à-peu-près à hauteur d'homme. C'est dans ce cet étroit sanctuaire qu'est le tombeau de notre divin sauveur. Je n'osais y croire, en entendant dans le pourtour les prêtres et les pélerins de toutes sectes causer ensemble et presque à haute voix, en y voyant des enfants manger, et un peu plus loin, les gardiens des différentes chapelles prenant leur café et fumant. Cela n'ota rien d'ailleurs ni à mon émotion, ni à l'espèce de crainte que j'avais de mettre les pieds dans ce lieu vénérable. Je voyais du dehors la lumière mystérieuse des 40 lampes en argent qui brûlent sans cesse au dessus du tombeau. Je n'y entrai pas seul comme M[r]. De Lamartine, mais je n'y entrai peut-être pas moins ému ni moins tremblant. Je me trouvai d'abord dans une petite rotonde en marbre blanc, au milieu de laquelle était un bloc aussi de marbre blanc, conservé sur un

piédestal. C'était la pierre sur laquelle les saintes femmes trouvèrent assis l'ange lorsqu'il leur annonça la Résurrection. Mon compagnon m'avait suivi. Nous rentrâmes tous deux en nous baissant sous le petit couloir qui, de cette rotonde, conduit au Saint Sépulcre. L'architecte semble avoir compris, qu'il fallait que l'homme entrât en se courbant dans le lieu le plus saint du monde. Quatre ou cinq personnes peuvent se placer tout au plus devant la pierre de marbre blanc, qui recouvre le divin tombeau. Elle est sans cesse humectée par les larmes et les baisers des pélerins. Au moment où nous y entrâmes, deux femmes y sanglotaient et un prêtre y priait avec ferveur. Je songeai à Godefroid de Bouillon qui l'arracha aux mains des infidèles. Mon compagnon et moi, nous avions tous deux l'œil humide. Nous priâmes, pour tous ceux qui nous étaient, ou qui nous avaient été chers en ce monde et remerçiâmes Dieu, de nous avoir donné le bonheur de visiter la sainte terre où il souffrit tant pour les péchés du genre humain.

Un incident pendant l'office des trépassés.

JÉRUSALEM, *Dimanche 2 Novembre.*

Le temps un peu couvert, est bien en harmonie avec la triste solennité du jour. Je me rends à la messe des morts, qu'on lit à la chapelle latine de l'église du St.-Sépulcre dans l'intention d'y prier pour mes parents et amis défunts. On pourrait difficilement s'imaginer combien

les fidèles sont souvent dérangés, par l'irrévérence qu'apportent dans ce temple universel des gens de toutes sectes ou dogmes différents. Aucune police ne vient y mettre ordre. En effet, pendant que j'assistais à ce service, deux gamins grecs qui jouaient dans le pourtour vinrent tomber presque au pied de l'autel. Celui qui servait la messe déposa sa sonnette, se leva, en prit un au collet, lui mit la botte quelque part, et revint ensuite flegmatiquement reprendre l'instrument un instant abandonné. Presque en même temps, passait un Arménien la cigarette en bouche. Voilà ce qui malheureusement se voit dans ce lieu vénérable.

Une tournée dans Jérusalem.

Après avoir visité les tristes débris qui sont autant de muets témoins de la grandeur et des majestueux souvenirs, dont Jérusalem fut le théâtre, je renonce à les décrire, laissant cette tâche aux hommes de science. Je dirai seulement qu'on nous montra différentes stations du chemin de la Croix. La première fut celle où était le palais de Pilate, dont l'escalier ou la *Scala Santa*, fut transporté à Rome. Puis on nous indiqua la place où eut lieu la flagellation. Notre guide nous conduisit à la maison de Simon le Pharisien, aujourd'hui une poterie. On y conserve une pierre portant l'empreinte du pied du Christ.

Puis nous visitâmes la porte de St.-Etienne, la tour Antonine, et autres ruines de ce genre n'offrant pour

tout intérêt que les souvenirs qui s'y rattachent. Jérusalem conserve néanmoins pour l'artiste et les savants quelques beaux restes de l'époque des illustres Chevaliers de St.-Jean. Ils ont beaucoup d'analogie, avec ceux qu'on voit à Rhodes, et offrent de riches débris d'ornementation sarrasine. Tels sont l'hopital fondé par Ste.-Hélène. On nous y montra différentes grandes cuves en bronze dans lesquelles aujourd'hui encore, on prépare la nourriture des pauvres. L'église hospitalière de St.-Jean et les ruines de la Commanderie de l'ordre reçurent aussi notre visite. Nous les vîmes avec intérêt.

Mosquée du Calife Omar.

Nous serions certes allés la visiter, mais nous dûmes nous contenter de la voir extérieurement. Les Chrétiens n'y sont admis que pour une livre sterling par tête et on nous déconseilla cette dépense. Les Turcs la nomment *El Sakhara.* Elle est bâtie sur la pente méridionale du Mont Moriah et sur l'emplacement du temple de Salomon. C'est la *St.-Pierre* ou la *Ste.-Sophie* de Jérusalem. L'architecture sarrasine s'y étale dans toute sa pompe. Son dôme est une construction majestueuse. Au devant de la mosquée est une grande cour nommée *Haram Scheriff* (grand recueillement de la dévotion.)

Les autres monuments que nous visitâmes encore, sont des chapelles élevées par l'un ou l'autre culte, sur les prin-

cipaux théâtres de la religion. Tels sont la maison de Caïphe, le lieu où fut emprisonné le Christ; la place où pleura St.-Pierre pendant trois jours ; la maison du grand prêtre Anne, où chanta le coq ; la maison de St.-Marc appartenant aux Syriens, et enfin celle de Sainte Anne, de Sainte Véronique, etc.

Presque partout on nous versa de l'eau de rose sur les mains pour obtenir un pour-boire. Comme nous venions de terminer notre saint itinéraire nous assistâmes avec beaucoup d'intérêt au spectacle que nous offrait un chameau qu'on faisait entrer à reculons par une porte basse dans son écurie, et un âne s'impatientant d'attendre son maître à l'entrée d'une petite mosquée, où celui-ci était allé prier, l'y aller trouver après être parvenu à se détacher. Il y fût aussi bien reçu que les chiens dans les églises d'Italie, et mieux, tolère, nous parut-il, que ne l'y aurait été un infidèle ou *chien de chrétien.*

Pour cloturer notre journée, nous allâmes visiter encore le couvent des Abyssiniens. Religieux et religieuses y vivent en commun. Au milieu de la cour de ce monastère, on voit le dôme de la chapelle souterraine de St. Hélène au St. Sépulcre. Cette cour renferme aussi plusieurs vieux débris d'architecture. Elle est bâtie presque au sommet du calvaire, à la place ou fut crucifié Notre Seigneur. La chapelle de ce clos, communique avec le St. Sépulcre. Les moines montrent dans leur jardin un

arbre, qu'ils prétendent être celui où Abraham trouva le bélier pris par les cornes, quand l'ange lui arrêta le bras. Du jardin on va visiter la *Piscine Probatique*, où Jésus-Christ guérit les paralytiques. On peut y descendre plusieurs marches à la lueur de torches, avant d'arriver au niveau de l'eau. Il y règne un écho remarquable, qui impose fortement dans un lieu à si grands souvenirs. Comme nous en sortions nous nous rendîmes au Couvent Latin. Je voulais y prendre une permission, pour pouvoir peindre l'entrée de la Sainte Chapelle, le lendemain aux heures où l'église du St. Sépulcre est fermée. On me l'accorda.

Une journée de travail au Saint Sépulcre.

JÉRUSALEM, *Lundi*, 3 *Novembre*.

Dès le matin huit heures, je me rends à l'égise pour peindre mon étude. On me laisse en repos, les portes ne devant s'ouvrir que vers trois heures de l'après diner. Les petits oiseaux qui entraient par les ouvertures du dôme lequel tombe en ruines, semblaient pour moi en ce moment chanter les louanges du Seigneur. Vers midi un père de la succursale du Couvent Latin attenante à l'église vint m'inviter à prendre le déjeuner chez eux. J'acceptai.

Vers 2 heures on alluma toutes les lampes et les cierges. Les cymbales et les cloches mirent en émoi mes petits oiseaux. Un prêtre de chaque religion vint tour-a-tour encenser le St. Sépulcre. A 3 heures précises les portes

s'ouvrent. Puis entrent quantité de ces femmes qui, après avoir pleuré au divin tombeau, viennent avec la même facilité rire et commérer dans le pourtour de la Sainte Chapelle, dont elles semblent avoir fait leur lieu de rendez-vous. Quelques pélerins des deux sexes leur succèdent portant leurs matelas. Ce sont de nouveaux arrivés des pays lointains, qui, pour mériter le titre de *Hadji*, viennent passer leur première nuit dans les dortoirs de l'église du St.-Sépulcre. Un personnage marquant dont les paroles ne pourraient être suspectées, me raconta que le faux zèle de ces gens va parfois si loin, qu'ils croient que les enfants conçus ou nés dans les Saints Lieux sont des espèces de Saints. Voilà, me disait-il, où peut mener le fanatisme. Il m'en donna un autre exemple. Quand les prêtres arméniens, me dit-il, font le Samedi Saint d'après leur rite, la bénédiction du feu sacré, ils assurent à leurs fidèles qu'il tombe du ciel : ce qui est cause que ces pauvres gens se querellent, voir parfois à coups de couteau, pour pouvoir obtenir une parcelle de ses cendres, et l'emporter dans leur lointain pays. La Semaine Sainte, ils livrent souvent, aussi de véritables combats aux Grecs qu'ils détestent, ce qui fait, (chose édifiante), que le sang de plus d'un de ces malheureux, coule près du tombeau du Christ qui l'a eu en horreur.

Mon travail était terminé à temps, car la foule augmentait, et je rentrai à l'hôtel avec mon précieux souvenir. Le soir, j'allai avec mon compagnon passer la soirée chez le Consul de Prusse Mr. le Docteur Rosen. Il nous reçut très

amicalement. Cet homme érudit, qui depuis plusieurs années habite l'Orient, nous raconta différentes histoires, qui en caractérisent parfaitement les mœurs. En voici quelques-unes.

Histoire du projet de mariage d'un Cavass.

Un beau jour ce Cavass (espèce de suisse des agents consulaires et autres dignitaires en Orient) et qui était d'un certain âge déjà, vint demander à son maitre la permisson de sortir pour aller chercher une femme. Il rentra peu après, disant qu'il avait acheté de ses économies une belle esclave Abyssinienne. Mais avant de l'épouser, il voulait, disait-il, aller consuler *le Muphti* espèce de prêtre.

Celui-ci consulta de son coté la destinée du brave homme. Il déclara y voir qu'il aurait été malheureux avec cette femme, et qu'elle n'aurait pas eu d'enfants, chose terrible aux yeux d'un Oriental.

Par conséquent la crainte le prit. Il renonça à son projet, annula le marché, et revint chez son maître où je le rencontrai encore célibataire.

Histoire de l'armée des Bachi-Bouzoucks en Syrie.

Cette histoire explique fort bien, comment il y a tant de brigandages en Syrie, et comment ils restent presque toujours impunis.

Le Gouvernement Turc alloue une somme aux Pachas,

pour l'entretien d'un certain nombre de *Bachi-Bouzoucks* (gardes irréguliers). Les Pachas pour encaisser une partie de cette somme, en donnent les restans, à un compère qui est sensé les organiser pour eux, et qui leur donne par écrit un acte, constatant qu'il s'en charge; ainsi la responsabilité du Pacha est à couvert.

Le compère, au lieu d'équiper mille gardes en équipe par exemple cinquante. Alors le nombre réel des hommes n'existe, que sur le papier, comme en Russie une certaine caserne dont jamais n'avait été posée la première pierre, fut portée sur le budjet. Si par hasard notre homme est attrapé dans sa fraude par le Gouvernement, il a de quoi se sauver en le renvoyant à des Scheicks de village, que de son côté il a chargé d'équiper un certain nombre de ces gardes. Or comme tous volent à qui mieux et se retranchent les uns derrière les autres, il est rare que le Sultan puisse y mettre ordre, et les voleurs ont beau jeu.

Histoire du Tchoubouck cause de la décadence de l'Empire d'Orient, et comment en réalité les Tchoubouckdjis (*) le gouvernent.

Voici comment un Pacha à l'esprit avancé, expliqua cette décadence à Mr. Rosen. Le *Tchoubouck*, disait-il, en est la cause première. En effet il est d'abord le motif de la paresse du peuple. Puis chaque Pacha ou autre

(*) Domestique dont l'unique emploi, est de soigner et de bourrer les pipes *(Tchoubouckś)* de leurs maîtres.

dignitaire du Gouvernement, doit selon l'importance de son grade tenir un certain nombre de ces *Tchoubouckdjis* Or ces dignitaires sont trop faiblement rétribués par le Gouvernement, pour maintenir cette troupe de fainéants. Ils sont donc forcés de le voler de leur mieux ; puis les *Tchoubouckdjis* les volent de leur coté, de concert avec les *Phaëtondjis* ou conducteurs d'*Arabas* (voitures de femmes.) Le plus souvent ces derniers ne se bornent pas seulement à conduire les femmes. Celle-ci de concert avec les *Tchoubouckdjis* et le *Phaëtondjis*, volent leur maître, et le malheureux doit malgré lui voler son Gouvernement, dont la caisse ne peut suffire à tant d'attaques. Un Général Turc récemment promu à cette dignité, disait qu'il le regrettait énormèment, parce qu'étant Colonel il n'avait pas assez volé, et que sa nouvelle position lui en donnait moins l'occasion.

Conseil d'un père à son fils pour apprendre l'Arabe.

Un Pacha qui voyait souvent Mr Rosen, lui raconta avec le plus grand flegme, que son fils ayant désiré apprendre la langue Arabe, il lui avait conseillé d'acheter une esclave Arabe. Je suis sûr, avait-il dit, le plus sérieusement, du monde, que Monsieur le Consul trouvera comme moi, que c'est le moyen le plus expéditif.

La femme répudiée.

En général les Turcs ne font aucun cas de leurs enfants

du sexe féminin. Quelques-uns même, lorsqu'on leur demande combien ils ont d'enfants, répondront en menr tionnant seulement le nombre d'enfants mâles. D'autres vont jusqu'à répudier leur femme, si elle ne leur donne pas de garçons. Il y en a enfin qui n'ont jamais voulu voir leurs filles. A Athènes, dit un voyageur, je me promenais avec un Turc. Une belle enfant s'approcha de lui à la demande de sa bonne et lui dit, « bonjou papa.» Cela le rendit de très-mauvaise humeur.

A Constantinople, j'ai connu un Pacha qui avait eu deux enfants : un fils et une fille. Le premier était mort. Il se considérait donc comme n'ayant plus d'enfants, et voulait rarement voir sa fille, dont la vue, disait-il, lui déchirait le cœur en lui rappelant son fils. Quel contraste dans les mœurs! Un père Européen y eût trouvé toute sa consolation.

Les environs de Jérusalem.

Mardi, 4 *Novembre.*

Montés sur d'excellents chevaux, et accompagnés d'un bon guide et d'un petit nègre destiné à tenir nos montures quand nous en descendrons, nous parcourons dans l'après-midi les environs de Jérusalem.

Nous visitons d'abord une partie des murs de la ville, construits par le grand Soliman II, puis *Le tombeau des Rois*, avec des restes d'un superbe frontispice, *les tombeaux des Juges* taillés dans le roc, *la grotte de Jérémie* qui est très vaste, et dans laquelle est une petite mos-

quée gardée par un Derviche, et enfin le lieu où fut lapidé St. Etienne, près de la porte qui conserve son nom.

Delà, passant à sec le torrent de Cédron dont l'hiver les eaux vont se jeter jusqu'à la Mer Morte, nous arrivons au tombeau de la Vierge. Il est conservé dans une église grecque, bâtie dans une grotte ou caveau, qui passe pour le plus grand des environs de Jérusalem. On y descend par un escalier de 50 marches en marbre, construit par l'Impératrice Hélène. A gauche de cet escalier est une chapelle contenant le tombeau de Joseph, et à sa droite s'en voit une autre où sont ceux d'Anne et de Joachim. La grotte est éclairée par des lampes. On y montre à droite encore une autre petite chapelle, qui offre beaucoup d'analogie avec celle du St.-Sépulcre. Elle renferme le tombeau de la Ste.-Vierge, que pourtant certains auteurs prétendent avoir été enterrée à Ephèse.

A côté de cette église, nous visitâmes *la grotte de l'Agonie*, où le Christ sua du sang, puis *le jardin de Getsemané*, conservé par des moines catholiques, et où le Sauveur but le calice d'amertume. On y voit encore huit oliviers si vieux, que Mr. De Lamartine a cru pouvoir prétendre qu'ils étaient de l'époque de Notre Seigneur.

Nous passâmes aussi à l'endroit des murs de Jérusalem où était jadis la Porte-d'or, murée aujourd'hui. Nous vîmes le lieu où Judas embrassa son divin maître, et celui où le Christ trouva les Apôtres endormis. Nous arrivâmes ensuite à une place où se voient une petite mosquée turque, et une petite chapelle catholique. Sur

la terrasse de la première, nous admirons, d'un côté, le panorama de la ville, dominée par la coupole du Saint Sépulcre et par celle de la mosquée d'Omar, recouverte en porcelaine. De l'autre côté, nous apercevons la Mer Morte distante de six lieues, et qui ne nous parait éloignée que d'une portée de fusil, tant l'air est vif et clair en Orient. Puis nous descendons dans la chapelle catholique. C'est une rotonde. On nous y fait voir encore une pierre portant l'empreinte du pied de N. S. Cette pierre est placée à l'endroit même de la divine Ascension. En remontant à cheval, on nous montre le lieu où les Apôtres composèrent *le Credo.* Ensuite nous arrivons aux *tombeaux des Prophètes.* Nous remarquons le tombeau d'Absalon, décoré d'un petit fronton supporté par quatre colonnes et surmonté d'un petit dôme en forme d'éteignoir. Enfin notre guide nous montre l'endroit où J.-C. tomba en se rendant de chez Caïphe au jardin de Getsemané. Il y laissa aussi l'empreinte de son pied. Au moment où nous arrivions à la vallée de Josaphat, où les Juifs ont leur cimetière, nous vîmes porter un mort qu'on allait y enterrer. Il était couché sur une litière formé par des lanières en cuir, attachées à deux branquards, et suivi par quelques malheureux de sa communauté. La vallée de Josaphat, nommée aussi la vallée de Tophet, est un ravin merveilleux recouvert çà et là d'un peu de terre. Elle s'étend depuis le petit village de Silo, entre le Cédron et le mont des Oliviers et n'a qu'un quart de lieue de large. Il faut donc supposer que, comme on l'a si souvent dit, on y sera bien

gêné le jour du jugement dernier. La route du mont des Oliviers, de Béthanie, de Jéricho, de la Mer Morte, et du Jourdain, traverse cette vallée pleine d'anciens tombeaux taillés dans le roc. On nous y montra ceux de Jacob et de Zacharie. Celui de Jacob constitue une grotte dont l'entrée est soutenue par quatre colonnes. Celui de Zacharie est de forme pyramidale, et aussi supporté par quatre colonnes. L'un et l'autre sont d'une conservation extraordinaire. Nous repassons encore le torrent de Cédron pour arriver à la *Fontaine de la Ste.-Vierge*. C'est aussi une espèce de grotte, ou l'on descend par plusieurs marches. Les porteurs d'eau qui viennent y remplir leurs grandes outres en peau de chèvre, pour aller la vendre à Jérusalem, y ont construit à l'aide de quelque pierres, une petite niche tournée vers La Mecque et devant laquelle ils font leurs prières. Nous continuâmes notre itinéraire vers la *Piscine de Siloé*, qui humecte la *Fontaine de la Vierge*. Jésus-Christ y guérissait les aveugles. Puis nous gravissons la montagne du *Scandale* au pied de la quelle étaient jadis les jardins de Salomon, et quf portait les habitations de ses femmes. Nous allons aussi visiter le puits de Job ou de Jérémie espèce de petite chapelle, assez bien conservée. Arrivés enfin à l'endroit où l'on dit que Judas jeta les 30 pièces d'argent, nous nous demandons en riant, si peut-être les jeunes filles que nous voyons avec des pièces d'argent, suspendues au cou selon la mode du pays, d'étaler ainsi leur dot, ne les avaient peut-être pas trouvées-là. Enfin nous retournâmes

à Jérusalem, laissant à notre gauche la Piscine de Salomon où le riche juif de Londres, *Montefiore*, vient d'acheter un terrain pour sa communauté. Nous laissâmes à notre droite le cimetière chrétien du mont Sion, et après une tournée de trois heures et demie, nous rentrâmes dans Jérusalem, par la plus ancienne de ses portes.

Excursion à Jéricho, St.-Saba, le Jourdain, la Mer Morte, Bethléem, etc.

JÉRUSALEM, *Mercredi* 5 *Novembre*.

Ce matin de bonne heure, le *Cavass* du Consul de Prusse, nous apporte une lettre de recommandation, que son maître nous a fait obtenir, pour nous faire recevoir au couvent grec de St.-Saba. Il nous annonce que les cinq cavaliers d'escorte que nous avions demandés pour la sécurité du voyage, nous attendent. Giacomo, notre Drogman qui doit nous accompagner en vertu d'un nouvel accord, vient nous annoncer vers 8 heures, que trois de nos gardes sont prêts, et que les deux autres ont pris déjà les devants avec les moucres et les deux mulets, portant notre tente. Nous partons donc vers 10 heures, bien armés tous les six et suivis de *Machmoud*, l'inséparable domestique porteur de nos provisions. Nous sortons par la porte St.-Etienne, traversons la vallée de Josaphat parcourue en tous sens la veille, et en une demi-heure, nous arrivons au petit village d'Azaria

(Béthanie) où Lazare fut ressuscité par le Sauveur. (*) On y montre la grotte où il fut enseveli, ainsi que la maison de Simon le lépreux, celle de Marie Madeleine, et celle de Marthe. Le figuier maudit est encore une des particularités de cette localité.

De là nous descendons dans une étroite vallée. Nous nous y arrêtons à une source alimentant une fontaine en ruines qui porte une inscription arabe. On la nomme *la fontaine des apôtres.* Nous y désalterons nos montures, et remplissons nos gourdes, devant continuer notre route à travers un pays aride, inculte et sans eau, qui doit nous mener dans un désert de montagnes, dont l'une est nommée *de la quarantaine,* parceque Notre Seigneur s'y retira quarante jours, et y fut tenté par le malin esprit. Au bas de ce lieu sanctifié coule une onde limpide. Elle se nomme *la Fontaine d'Eliézer.* Plus faibles que notre Sauveur, nous cédâmes à la tentation de nous désaltérer, et de nous restaurer à cette place où pourtant il jeûna. Nous y avions une vue superbe sur les montagnes de l'Arabie, sur la Mer Morte, et sur les plaines de Jéricho. Nos gardes y essayèrent leurs armes, et nous remontâmes à cheval. Il y avait déjà six heures que nous parcourions ces lieux offrant le plus de souvenirs bibliques de tous ceux de la Palestine. Ils virent aussi la scène de la parabole du bon Samaritain. Enfin vers cinq heures nous arrivons à Jéricho.

(*) *Or, Béthanie était environ à quinze stades de Jérusalem.*
(St.-Jean Ch. XI V' XVIII.)

JÉRICHO.

Mardi 4 *Novembre.*

L'emplacement de cette ancienne cité, est occupé aujourd'hui par un misérable village arabe, que ses habitants ont pour la plupart abandonné. Ce n'est plus qu'un pauvre amas de cabanes et de tentes. Un beau ruisseau qui coule non loin de là, va se jeter dans le Jourdain, dont il n'est éloigné que d'un quart de lieue. On y voit aussi la maison supposée de Zacharie. Notre tente étant dressée à proximité du village, nous allâmes le visiter. Dès que nous eûmes franchi l'enceinte en limon de cette espèce de camp arabe, le Scheick appelé ou réveillé par les aboiements des chiens, arriva sur nous un pistolet à la main. Mais dès qu'il eut vu que nous étions de paisibles étrangers, il nous engagea poliment à entrer. Il nous salua du nom de *Hadjis* (pélerins), et nous fit immédiatement étendre un tapis sous sa tente. Mais nous déclinâmes l'honneur de nous y asseoir, lui faisant répondre par notre interprête, qu'il se faisait trop tard et que nous ne désirions que faire le tour du village.

Hommes, enfants, animaux y étaient couchés pêle-mêle sous des tentes en poil de chameau. De nombreux troupeaux y étaient gardés et de beaux chevaux s'y voyaient enchaînés par les pieds.

En sortant de là nous montâmes sur la terrasse d'une vieille tour enclavée aujourd'hui dans une espèce de Khan,

et servant de corps-de-garde turc. Puis nous nous en retournâmes. La soirée était magnifique, la température douce, et l'air parfumé. Les cigales rivalisaient par leurs chants, avec ceux des Arabes que nous entendions de loin, et avec les hurlements des chiens de Jéricho, qui répondaient aux cris percans des chacals affamés. Quoique rassurés par la présence de nos cinq gardes couchés dans leurs manteaux, et par nos pistolets chargés placés sous notre oreiller, nous ne nous couchâmes pas sans quelque crainte, car l'Arabe nomade qui respecterait son plus grand ennemi comme un ami ou un étranger, lorsque sa tente l'abriterait, ne se ferait pas plus qu'un chacal, scrupule d'aller l'attaquer, lorsqu'il n'est plus son hôte.

Le couvent grec de St.-Saba.

Jeudi 6 Novembre.

Ayant paisiblemt passé la nuit, nous avons eu l'occasion à notre réveil d'admirer la majesté, le port, et la grandeur antique qui caractérisent les femmes de Jéricho. Il en est passé une près de notre tente. C'était une jeune fille aux yeux noirs, portant sur la tête, recouverte d'un voile bleu, une urne de forme ancienne. Cette femme nous rappela celles que nous avions vues à Cana. Vers 8 h. du matin notre camp est levé, et nous nous dirigeons vers le Jourdain. La première partie de notre route ne se compose que de plaines arides, jonchées de verdure et d'arbisseaux desséchés. Nous y donnons vai-

nement la chasse à un porc sauvage, le seul être un peu féroce que nous ayons aperçu à l'endroit où Mr De Lamartine dit pourtant que les Arabes de sa suite craignaient les lions, les panthères et les chats-tigres. Il faut en conclure qu'ils voulurent peut-être effrayer le grand poète, qui se sera arrêté trop longtemps à leur goût, absorbé par ses rêveries. Vers 9 1/2 heures du matin nous arrivons aux eaux saintes.

Le Jourdain.

Nous nous arrêtons à l'endroit où St.-Jean le Précurseur, mon patron, baptisa Jésus-Christ. Il est remarquable par le fort courant de ses eaux, et par la belle végétation de ses rives. Giacomo nous raconta, que tous les ans vers Pâques les pélerins grecs, parfois au nombre d'un millier ou deux, viennent se baigner en cet endroit, et que le courant ne manque jamais de faire parmi eux quelques victimes. Mon compagnon et moi nous nous contentons de remplir chacun une fiole de cette eau sacrée, et nous continuons notre route vers la Mer Morte, par le pays désert de *Zeph*, où nous ne rencontrons ni êtres vivants ni la moindre goutte d'eau. Vers midi enfin nous arrivons au Lac Asphaltite ou Mer Morte. Il est au-dessous du niveau de la mer, et placé à 3000 pieds plus bas que Jérusalem. Vu la grande quantité de sel qu'il contient, les corps y surnagent naturellement. Mon compagnon ayant eu la fantaisie de s'y baigner, en sortit couvert d'une pelure de sel, comme la femme de Loth. Il fut

forcé de se débarbouiller à notre grand mécontentement avec l'eau douce dont nous avions si grand besoin pour le voyage. En continuant notre route par ce désert silencieux où nous n'apercevions rien que la fumée des huttes des Bédouins qui habitent l'autre rive, nous nous dirigeâmes vers le monastère grec de Saint Saba. Nous y arrivâmes vers six heures du soir, après une route affreuse, à travers des gorges de montagnes arides, couvertes de sable et de cailloux. Ce célèbre monastère n'est éloigné que de 3 lieues de Jérusalem. Il ressemble beaucoup, à ce que l'on dit, à celui du mont Sinaï. Comme ce dernier il s'élève au milieu de précipices sur le bord d'un rocher majestueux presque à pic. Le Cédron coule à ses pieds. Nous chevauchions toujours ayant les montagnes d'Arabie au Levant, et celles de la Judée au Couchant, lorsque tout-à-coup le couvent nous apparut avec ses murs imposants au milieu de cette nature sauvage. La brune tomba comme nous y arrivions. Un homme, que l'obscurité ne nous permit déja plus de reconnaître, se montra à une lucarne assez élevée, et nous interrogea sur ce que nous voulions. Nous répondîmes que nous étions des pélerins demandant l'hospitalité et que nous tenions une lettre d'introduction du Consul de Prusse à Jérusalem, Il nous la demanda, et fit descendre à l'aide d'une corde, un panier pour l'y déposer. Nous nous étonnâmes de ce qu'on nous traîtât comme on avait traîté Mr. De Lamartine en tems de peste au couvent latin à Jérusalem, car aucune maladie contagieuse ne régnait. On voulait seulement s'assurer, si nous étions

d'honnêtes gens; aussi vint-on bientôt nous ouvrir. Nous fûmes bien reçus, et après avoir descendu plusieurs marches, car le couvent se trouve dans une profondeur, nous fûmes introduits dans la salle des étrangers. Elle était garnie de divans arabes remplaçant des lits. On vint nous presenter du *Rakie*, des figues, du café, et enfin un bon repas quoique sans viande. On nous offrit encore une seconde fois le café et l'on nous permit de fumer nos *Tchoubouchs*.

Au couvent Grec de Saint Saba.

Vendredi 7 Novembre.

Si cette nuit nous n'avions pas été empêchés de dormir par les moustiques, nous l'aurions en tous cas été par les cloches du monastère, qui sonnèrent à trois et à cinq heures du matin. A six heures nous étions sur pied. La température avait cette douceur qu'en Europe, on n'éprouve qu'aux matinées d'été. Le ciel un peu couvert donnait aux rochers qui entourent de tous cotés le couvent, une teinte mélancolique qui certes eût eu une grande influence sur nos esprits, si nous n'eussions été ravis, en visitant le *jardinetto* des pères. Il était rempli de fleurs et de limoniers, et animé par le chant de quelques petits oiseaux, ainsi que par les cris d'une espèce de grives noires que les moines avaient apprivoisées, et qui venaient manger dans leurs mains. Nous visitâmes ensuite le monastère. On nous y montra une

petite chapelle isolée et recouverte d'un dôme, où se conserve le corps de Saint Saba. L'église richement décorée, brille surtout par sa profusion de peintures, d'ornements et de dorures. Nous y visitâmes une petite chapelle, offrant quelques bonnes peintures byzantines, dans laquelle se conservent les crânes de 40,000 religieux, que les Turcs massacrèrent autrefois.

Dans une autre chapelle se conserve le corps de St.-Jean de Damas. Enfin montant et descendant d'escalier en escalier, car ce couvent est de la construction la plus bizarre qu'on puisse s'imaginer, nous vîmes les cloches, l'horloge, la terrasse où déjeunent les pères, le palmier qu'on dit avoir 1350 ans d'antiquité, en un mot, toutes les curiosités du cloître. On nous mena encore dans une cellule taillée dans le roc, et placée dans un endroit tout opposé au reste des bâtiments, dont la sépare le petit local destiné aux voyageurs. C'est dans cette cellule que Se.-Saba habita seul pendant huit ans.

Après avoir payé notre écot, nous remontâmes en selle pour nous rendre au couvent catholique de Bethléem, dont nous n'étions éloignés que de cinq lieues. En sortant de *St.-Saba*, un habitant de Bethléem qui était au dehors, nous proposa de le prendre comme guide, pour éviter les pilleurs Bédouins, qui parcouraient, disait-il, les environs. Nous refusâmes, croyant que cet homme n'avait pour but que d'obtenir quelque argent, ou bien qu'il était peut-être un compère cherchant à nous mener dans l'une ou l'autre embuscade. Après une

route plus déserte encore que celle de la veille, et dont l'aspect était d'une aridité effrayante, Giacomo nous indiqua à l'horizon, les ruines du tombeau de Rachel. Nous n'étions plus qu'à une heure de marche de Bethléem ou *Beil-el-ham* (maison de pain) surnommée encore *Ephrata* (la fructueuse) où se retira Saint Jérôme, où se passa l'histoire de Ruth et de Booz et où notre divin Sauveur naquit dans la crêche d'une étable.

BETHLÉEM.

Vendredi 7 Novembre.

Placé au haut d'une montagne couverte d'oliviers, Bethléem se montre en amphithéâtre au voyageur qui débouche de la plaine. Comme pour la plupart des villages de l'Orient, on confond de loin ses maisons grises et ses toits, avec les pierres et les rochers au milieu desquels elles s'élèvent.

Vers midi nous mîmes pied à terre au vaste et beau couvent latin. On nous y fit un excellent accueil. Un des pères dont grand nombre sont Italiens, nous conduisit visiter l'église. Elle est partagée en catholique, en grecque et en catholique arménienne. On y admire de belles colonnes, et quelques restes d'anciennes mosaïques. L'étable où naquit Notre Seigneur est aujourd'hui une chapelle souterraine. Elle appartient aux moines catholiques en particulier. Comme le Saint Sépulcre à Jérusalem, elle est éclairée nuit et jour par un grand

nombre de lampes. L'autel indique la place de la naissance. Deux autres autels possèdent chacun un tableau de maîtres inconnus pour moi. L'Espagne les envoya en présent. L'un d'eux représente *la naissance de Notre Seigneur*, l'autre *l'adoration des Mages*. Les figures en sont dans des proportions académiques.

Après avoir visité différentes autres chapelles renfermant les tombeaux de St.-Jérôme, celui de Ste.-Pauline, celui de sa mère et d'autres encore, nous fîmes le tour du couvent. On nous y fit remarquer les suites du tremblement de terre, dont je pense avoir parlé plus haut, et qui s'était fait ressentir quand nous étions en mer du 10 au 12 Octobre, pour nous rendre à Beyrouth. Nous visitâmes les appartements où logea avec son auguste épouse, S. A. R. Mgr. le Duc de Brabant pendant les cinq jours qu'il passa à Bethléem, où comme partout il à laissé un profond souvenir. Enfin après avoir jeté un coup-d'œil sur l'école du couvent, nous retournâmes à Jérusalem où aprés deux heures de route, nous arrivâmes sains et saufs vers quatre heures de l'après-midi. Nous avons rencontré en chemin un fiancé arabe, qui avec sa famille allait chercher sa future. Ces braves gens tiraient maint coup de fusil. Pour prendre part à leur allégresse, nous en fîmes autant, tandis que nos gardes exécutaient une *fantasia*, qui nous fit admirer leur agilité, et la bonne race de leurs chevaux admirablement dressés.

JÉRUSALEM, *Samedi 8 Novembre.*

Je suis allé rendre visite à Mr le Comte de Pizzamano,

Consul Général d'Autriche et de Belgique, pour lequel j'avais une lettre de recommandation, et qui était absent le premier jour de mon arrivée à Jérusalem. Il me reçut fort bien ainsi que ses dames, et m'exprima combien il regrettait que je ne fisse pas un plus long séjour dans la ville sainte, Il m'entretint beaucoup au sujet de Mgr. le Duc de Brabant, qui lui avait fait l'honneur de séjourner chez lui, et me montra deux chiens que le prince avait pris en affection. M[me] la Comtesse eut l'obligeance de m'expliquer, comment les femmes de Bethléem mettent le voile qu'elles portent sur la tête. Une de celles à son service posa, pour cette demonstration; elle était mariée, car une jeune fille ne s'y serait certes pas prêtée. L'usage du pays, leur défend du reste d'entrer en service. En sortant de cette visite, j'allai rejoindre mon compagnon, pour nous rendre ensemble à l'église du Saint Sépulcre, que nous voulions revoir en détail. Joseph, notre domestique de place, nous fit observer que la pierre de l'Onction posée à l'entrée, et simulant l'endroit où fut lavé après sa mort le corps de Notre Seigneur, appartient à toutes les religions en commun. Chacune d'elles entretient une des huit lanternes en cuivre, ou en fer-blanc coloré qui l'éclairent, ainsi que les énormes cierges posés sur des candelabres magnifiques aux quatre angles de cette dalle de marbre.

Comme notre départ était décidé pour le lendemain, nous allâmes faire emplette de chapelets pour les rapporter en souvenir à nos plus pieux amis. Nous visi-

tâmes encore la chapelle élevée à l'endroit de la Flagellation et située en face de l'emplacement de l'escalier du palais de Pilate, transporté aujourd'hui à Rome. Delà nous nous rendîmes à l'église Ste.-Anne, qui depuis 600 ans sert de mosquée aux Turcs, et que le Sultan vient de rendre aux Catholiques sur la demande de l'Empereur des Français. Sa consécration a eu lieu aujourd'hui. En pleine voie de restauration, elle sera bientôt livrée au culte. C'est un beau monument, d'une architecture sarrasine simple et sévère. Nous terminâmes notre journée par une dernière visite au bazar, et passâmes la soirée chez le Consul de Prusse Mr. le Docteur Rosen.-Mosschelès. C'est un homme érudit et affable, dont le contact instruit et amuse. Il nous montra son jardin suspendu, à l'instar de ceux de Babylone, ainsi qu'une terrasse immense, construite au-dessus des voûtes du grand bazar, et où couraient ses gazelles. Voici d'après-lui la cause de la bizarrerie qu'offrent les constructions et l'aspect général de Jérusalem. Le propriétaire d'une maison l'est en même tems de l'air qui en surmonte l'étendue. Cela fait que si quelqu'un a du goût pour construire une maison ou un appartement sur la terrasse de son voisin, il vient lui offrir d'en acheter l'air. Comme rarement on se refuse à des offres lucratives, il en résulte les plus bizarres assemblages de constructions.

Vers 10 heures nous nous séparâmes du savant docteur. Il m'offrit une paire de ciseaux persans, que j'avais admirés, et que j'acceptai, comme un souvenir précieux.

JÉRUSALEM, *Dimanche* 9 *Novembre.*

Nous faisons nos adieux à l'église du St.-Sépulcre, au tombeau de Jésus-Christ, ainsi qu'à celui de Saint-Jacques-le-Mineur à l'église des Arméniens. Puis nous rendons visite à nos Consuls respectifs, qui nous remettent nos passeports. Nos malles prêtes, nous faisons accord avec un moucre qui doit nous conduire à Jaffa, et nous procurer deux chevaux et un mulet pour nos bagages, car nous quittons içi Giacomo et les gens qui nous avaient conduits à Jérusalem. Notre contrat avec eux étant expiré, ils vont s'enquérir de nouveaux voyageurs pour retourner à Beyrouth.

Départ de Jérusalem pour Jaffa.

Lundi 10 *Novembre.*

Plus heureux que la génération à venir qui fera peut-être bientôt ce voyage en chemin de fer, pour autant que les Anglais réalisent leur prosaïque projet d'ôter toute illusion aux pélérinages poétiques de Terre Sainte, nous quittons l'hôtel à sept heures un quart du matin. Nous sommes accompagnés de notre nouveau guide, et munis des provisions nécessaires pour notre collation du midi, ne devant arriver que le soir au couvent de Ramla, où nous passerons la nuit. Notre bon Drogman Giacomo nous donne encore une poignée de main. Une larme roule le long de sa joue. Les *Cavass* de nos Consuls nous accompagnent jusqu'aux portes de la ville, pour que nous soyons exempts de la visite de la douane. Arrivés à la porte de Jaffa, nous saluons les murs de la ville sainte avec

plus d'émotion encore que nous n'en avions éprouvé en y arrivant.

Le temps est magnifique. Après avoir chevauché toute la matinée, par une route assez mauvaise, et avoir passé le village *d'Abou-Gosh* où nous nous arrêtons pour visiter une Basilique romane assez bien conservée, mais abandonnée aujourd'hui, nous faisons halte, pour déjeûner à l'ombre d'un arbre isolé dans la plaine par où nous avons débouché et qui, par un chemin magnifique, doit nous mener au

Couvent de Ramla,

Après neuf heures de marche, nous y arrivons vers quatre heures et demie de l'après-midi. Les moines nous reçoivent bien comme toujours. Seulement ils ont la précaution de nous demander si nous sommes catholiques, car quelques protestants anglais qu'ils avaient logés, ayant parait-il, tenté d'y faire des prosélytes, on est devenu très-difficile à les admettre. Après qu'on nous eut présenté un verre de vin, on nous invita à monter sur la terrasse, pour jouir d'un point de vue magnifique, qu'embellissait surtout un ravissant coucher du soleil. A peine y étions-nous, que nous vîmes au loin deux cavaliers. Ils ne tardèrent pas à arriver sous les murs du couvent. C'étaient un voyageur américain et son guide, auxquels nous avions déjà parlé en route. Le bon *yankée* s'était plaint en nous rencontrant, de ne pouvoir nous suivre, sa monture étant trop mauvaise. Dès qu'il nous aperçut il cria: *Gentlemen, my white*

horse is dead, Messieurs mon cheval blanc est mort. En effet nous nous aperçûmes alors qu'il en montait un brun, que par bonheur il avait pu se procurer, après que l'autre, exténué de vieillesse et de fatigue, fut mort sous lui. Les moines voyant cet étranger causer avec nous, crurent que c'était un ami, catholique comme nous, et le laissèrent entrer sans obstacle. Mais son moucre le trahit. Néanmoins il était trop tard, et on n'osa plus le renvoyer.

Quoique presque à la mi-Novembre, nous dinâmes en plein air. Le clair de lune qui était magnifique illuminait le *Cortile* et le jardin que nous avions devant nous. Il y avait là quelque chose de fantastique et de mystérieux. Après le dîner nous fimes plus amplement connaîssance avec notre nouveau compagnon ; le hasard voulut qu'il avait à suivre le même itinéraire que nous, et il fut décidé que le lendemain nous partirions ensemble de grand matin pour Jaffa.

DE RAMLA A JAFFA.

Mardi 11 *Novembre.*

Comme la nuit les moustiques nous avaient empêchés de dormir, nous n'eûmes pas de peine à nous lever et nous quittâmes le couvent à l'aube du jour. Notre américain qui se nomme Mr. Carver, (avocat à Philadelphie,) est déjà devenu pour nous un véritable ami. Nous voilà donc cheminant à trois le long de la route belle et bonne quoique un peu sablonneuse, qui en trois heures de temps doit nous mener à Jaffa.

Ramla dont nous nous éloignons, est l'ancienne *Arimathie*

où résidait Joseph qui descendit le corps de N. S. de la croix, et le déposa dans le tombeau. Cette localité n'offre de particulier, qu'une tour assez insignifiante dite des quarante martyrs, et une citerne creusée par l'Impératrice Hélène mère de Constantin. Mais sa distance de la ville est trop grande, et elle est, dit-on, trop peu importante pour que nous nous y rendions.

Arrivés à mi-chemin de Jaffa, nous rencontrâmes un puits et un bois d'oliviers, que la tradition dit avoir été planté du temps de Godefroid de Bouillon. Enfin après avoir parcouru, en chantant de joyeux refrains, un pays accidenté, en partie cultivé mais peu habité, nous arrivâmes vers 9 heures à la dernière étape de notre route. Nous y rencontrâmes plus de 400 pélerins venant de Jaffa. La plupart étaient des Arméniens se rendant à Jérusalem. Cela n'était guère étonnant, vu qu'à cause de la guerre d'Orient, ils n'avaient pu faire le pélérinage de la ville sainte, depuis bientôt trois ans. Enfin, traversant des jardins bordés de haies, de cactus, d'indicus, de palmiers, d'orangers, de citronniers, de dattiers et de fleurs, nous arrivâmes bientôt à Jaffa. Nous étions dans la plaine de *Sharon*, citée dans l'Ecriture, pour la fertileté et les belles fleurs qui y croissent spontanément.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sharon,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lys de vos vallons.

LAMARTINE.

JAFFA.

Le bateau-à-vapeur pour Alexandrie n'étant pas encore arrivé, nous descendons à l'hôtel. M.r Carver va faire une visite à son consul. M.r Doms et moi nous allons de notre côté féliciter, dans sa nouvelle résidence, le consul de Grèce, avec qui nous avions fait la route de Smyrne à Beyrouth. Il est on ne peut plus charmé de notre visite.

Le bateau arrivé, nous prîmes nos places. Le départ était annoncé pour le soir à 5 heures. Puis nous fîmes le tour de la ville. Elle est bâtie sur une éminence qui domine la mer, et est flanquée du côté intérieur de hautes murailles garnies de tours. La plupart de ses rues ont des degrés, à cause de l'inégalité du terrain. C'est à Jaffa qu'était le fameux hôpital pour les pestiférés de l'armée française, lorsque Bonaparte faisait le siége de Saint-Jean d'Acre. Cette ville passe pour une des plus anciennes du monde. (*) Sa rade fort périlleuse est très-redoutée par les navigateurs, qui s'y tiennent toujours sur leurs gardes. Quant aux mœurs de ses habitants, je dirai que j'y vis, aussi que partout en Orient, la femme voilée; non comme à Beyrouth, à Damas ou à Jérusalem, mais avec un chiffon orné de perles et de pièces de monnaie, qui lui cache toute la partie inférieure du visage.

On ne voile, on n'enferme, et l'on ne condamne donc la femme à la captivité, que pour la faire gémir sous

(*) Est l'ancienne Joppé dont parle l'Ecriture.

la loi de l'homme, dans le pays même qui fut son berceau, ou Dieu la lui donna comme compagne, et où, le Christ mourut pour nous racheter de l'esclavage.

O civilisation, quand parviendrez-vous donc à émanciper en Orient ce que Milton appelle le plus bel être de la création. et dont un autre poète a osé dire, « *Quand Dieu créa la femme, il se surpassa :* » quand permettrez-vous que la plus digne et plus belle moitié du genre humain puisse enfin animer la plus riche nature que Dieu ait mise sous le soleil !

Vers 4 heures de l'après-midi, nous nous embarquons. On nous transporte dans la chaloupe qui, malgré le plus beau temps ne peut arriver jusqu'à la plage dans ce port difficile, et après avoir été rudement balancés, nous montons à bord du vapeur *la Tamise.* A 7 heures on lève l'ancre, et par un vent favorable, nous cinglons vers Alexandrie.

Arrivée à Alexandrie.

Jeudi 13 *Novembre.*

Le vent favorable nous a si bien poussés depuis notre départ, que cette nuit on a dû s'arrêter pour éviter les rochers cachés aux abords d'Alexandrie. A la pointe du jour on se remet en route, et vers 7 heures nous arrive un pilote, qui nous mène bientôt en rade de la capitale de la Basse-Egypte. A 10 heures nous y étions déjà installés à l'hôtel d'Orient.

ALEXANDRIE.

Nous fûmes étonnés de l'aspect tout européen de cette belle ville, de ses larges rues, de ses beaux cafés, du grand nombre d'équipages, qu'on y voit et dont depuis notre séjour en Orient nous avions presque perdu le souvenir, mais surtout des belles Maltaises, Italiennes et Européennes qui l'animent, et qui par bonheur ne se couvrent pas le visage. En un mot, c'est une ville mixte réunissant les charmes de l'Orient, aux agréments et au confort européens. A la Grand'place et dans la rue Franque, l'Abyssinienne au long voile blanc, la Syrienne à la figure couverte aussi d'un voile, la Maltaise avec sa coiffure ou *Faldetta* de soie noire et l'Egyptienne ne cachant que la partie inférieure de sa figure, coudoient l'Européenne, étalant franchement ses traits. Le turban s'y rencontre avec le chapeau européen; le fringant cheval arabe y caracole au devant du lent chameau, et l'âne y va sautillant à côté du fiacre. auquel il fait une rude concurrence. En un mot, l'élément du bien-être européen a certes fait à Alexandrie un plus grand pas qu'à Constantinople, dont Péra et Gallata, les seuls quartiers européens sont turbulents, sales et insupportables.

Disons en passant ce que nous nous rappelons et ce qu'on nous a dit d'Alexandrie. Cette ville que les Egyptiens nomment aussi *Schanderich* est l'ancienne *Naucratis*, rebâtie par Alexandre-le-Grand.

Autrefois rivale de Memphis et de Thèbes, elle est située entre le lac Mohadie et le lac Mariotis ou Mariout, et entourée de deux ports, qu'on nomme l'un d'Afrique, l'autre d'Asie. Ce dernier est l'ancien. Il est réservé aux Chrétiens de toutes nations, tandis que le nouveau port l'est exclusivement aux Turcs. Le canal *Rhamanyeh* ou *Mahmoudyeh*, relie encore Alexandrie au Caire par une des branches du Nil, au-dessous de Rosette. Deux citadelles protègent l'entrée du nouveau port. On les nomme le grand et le petit Pharillion. Elles remplacèrent, dit-on, la fameuse bibliothèque aux 700,000 volumes, ainsi que le phare de Ptolémée, qui passait pour une des sept merveilles du monde. Le docteur Pocoke prétend, qu'en 1737 on voyait encore au fond de l'eau quand le temps était bien calme, quelques colonnes, restes de ce phare célèbre. Les historiens arabes racontent qu'à l'époque où Alexandrie fut prise par les Sarrasins, elle renfermait 4,000 palais, 4,000 bains, 400 places spacieuses, et que 40,000 Juifs, y payaient tribut. On dit en outre que sous le règne du Calife Omar, sa population, évaluée à 60,000 âmes, se composait de 20,000 Arabes, 6,000 Turcs, 10,000 Juifs et 5,000 Européens, sans compter la population flottante.

Aujourd'hui Alexandrie compte encore 30 mosquées, un palais, des hôpitaux, des casernes, une imprimerie, une douane, un lazaret et un télégraphe jusqu'au Caire. C'est Soliman-Pacha ou le Général De Selves, français d'origine, qui seconda Ibrahim-Pacha dans ses efforts, pour

introduire en Egypte, la civilisation européenne, qui y a pris un si grand développement.

ALEXANDRIE, *Vendredi* 14 *Novembre.*

Accompagnés d'un guide, et montés sur des ânes, mes deux compagnons et moi, nous sortons de bon matin, pour aller visiter les particularités de la ville. A peine étions nous en course, que nous fûmes témoins de spectacles tout-à-fait nouveaux pour nous. Nous rencontrâmes d'abord une troupe de femmes arabes, dansant et chantant. Elles se rendaient selon l'usage du pays, à la maison d'une amie fiancée, pour aller la féliciter. Pour contraste nous vîmes un enterrement accompagné de pleureuses, et enfin deux enfants qu'on venait de circoncire, et qu'on ramenait à cheval et en cortège.

Cortège de deux circoncis.

Deux soldats ouvraient la marche. Ils exécutaient assez adroitement et selon l'art européen, des passes d'armes de toutes espèces avec le bâton à deux mains. Ils cadençaient leurs coups simulés sur une musique barbare exécutée par deux joueurs de timbales et par deux flûtistes qui les suivaient. Immédiatement derrière les musiciens, venaient à cheval les deux enfants circoncis. Ils étaient gentiment vêtus. Leurs chevaux richement caparaçonnés, étaient conduits à la main par des eunuques. Une quantité de femmes chantant de leur mieux quoique d'un ton nasillard, fermaient la marche.

En suivant ce cortège nous étions arrivés au canal

de Rahmanyeh, ou Mahmoudyeh, qui par le Nil, fait communiquer Alexandrie avec Le Caire, et va déboncher dans la mer. Ce canal qu'on doit à Mehémet-Ali, a été consacré sous son nom (Mahmoud) (*) et mis ainsi sous la protection directe du chef de la religion et de l'empire. Passant ensuite par les fortifications, par les baraques où sont logés les soldats arabes et par les hangars de la cavalerie, nous allâmes visiter

Les Catacombes et les Bains de Cléopâtre.

Les catacombes commencent à l'extrémité de l'ancienne cité, et s'étendent sur un certain espace, le long de la côte. Elles forment la *Nécropolis*, ou ville des morts, et consistent en petites grottes sépulcrales, taillées dans le roc. On y voit l'entrée d'un souterrain, que les Arabes prétendent mener jusqu'au Caire. Notre guide, qui n'y croit pas, dit pourtant s'y être avancé il y a 18 ans à plus d'un mille. Aujourd'hui on ne pourrait guère s'y aventurer pendant plus d'un quart d'heure. A un pas et presqu'en face de cette entrée sont les bains de Cléopâtre.

Ces bains de même que les catacombes, sont placés au bord de la mer. Ce sont des espèces de chambres carrées, taillées dans le roc. Suivant la tradition, Cléopâtre avait l'habitude de s'y venir baigner chaque jour. Plus loin et toujours au bord de la mer,

(*) Synonime de Méhemet.

on montre encore des ruines insignifiantes, qu'on prétend être celles du palais de cette reine.

Comme nous retournions à l'hôtel, nous vîmes passer un bataillon de militaires arabes. Ils portaient la veste et le pantalon blancs, une écharpe en couleur aux reins, le *fez* sur la tête, et de bons souliers aux pieds. Si comme on l'a prétendu, le soldat arabe est peu guerrier, au moins il est propre et agile, et n'a pas comme le soldat turc, l'air lourd et mendiant. Nous vîmes aussi beaucoup de ces beaux chevaux Egyptiens, Persans et Arabes dont Alexandrie regorge, et enfin passant par les moulins de l'Etat, et par le bazar arabe, nous rentrâmes vers midi pour laisser jusqu'à deux heures se reposer nos alertes montures. En effet les ânes du Caire feraient honte à ceux du bois de Boulogne et à ceux de Montmorency : ces derniers doivent être battus pour courir, tandis que le cri perçant du gamin qui suit ceux d'Alexandrie, suffit pour les mettre au galop.

L'après-midi nous visitâmes la colonne de Pompée.

La Colonne de Pompée.

Elle est ainsi nommée, parce qu'elle fut érigée par Pompée Gouverneur de la Basse-Egypte, en honneur de l'Empéreur Dioclétien. Elle est en granit rouge, et fut rapportée de la Haute-Egypte par Alexandre-le-Grand. De sa base, on a une vue magnifique, depuis le littoral de la Méditerranée, jusqu'au lac Mariotis, qui formait

l'ancienne limite de la cité. A son sommet, dit-on, un déjeuner aurait été servi à Napoléon lors de son expédition en Egypte.

Un vaste cimetière arabe, descendant jusqu'au pied de la colline, est voisin de cette célèbre colonne. Prés de quelques-unes des tombes, se voit un petit aloës qu'une coutume touchante prescrit aux parents d'entretenir au moyen d'arrosements nécessaires, sous ce ciel brûlant. Cela fait que l'on y rencontre souvent des femmes occupées à verser l'eau salutaire qui conserve la vie à ces plantes, ombrageant ceux que la mort est venue leur arracher.

Au canal Mahmoudyeh, nous visitâmes quelques *Dahabieh* (barques du Nil.) Il y en a de douze rameurs. Leur patron se nomme *Reiss*. Les familles anglaises affrètent ces barques très-confortablement meublées, pour remonter le fleuve, car il n'y a plus de bâteaux-à-vapeur qui prennent des voyageurs. Après avoir vu en détail quelques-unes de ces élégantes embarcations, nous défilâmes devant une infinité de ravissantes maisons de campagne, situées aux rives du Nil, bordées de fleurs de toutes espèces] et d'une végétation merveilleuse, de dattiers, de bananiers de cannes à sucre, etc. Nous entrâmes dans un de ces jardins. C'était celui qui servait de promenade publique et de lieu de rendez-vous au beau monde d'Alexandrie. Il appartient, dit-on, à Saïd-Pacha, oncle du Vice-Roi actuel, et est aussi ravissant que vaste. Le jardinier

nous y donna de si belles roses, que nous avions peine à croire que nous fussions à la mi-Novembre. Continuant notre promenade au sortir de cet Eden, nous arrivâmes bientôt à un petit village. Nous y prîmes le café dans un des deux établissements italiens qui s'y trouvent. Une société de jeunes gens et de certaines dames, dont les calèches attendaient à la porte, s'y rafraîchissaient à l'ombre d'un berceau compact de fleurs et de verdure. Nous n'y entendions plus rien, car, sauf le climat, nous nous serions crus transportés à Paris, au jardin Mabille, ou au bois de Boulogne. Quand nous fûmes reposés nous allâmes visiter

Les aiguilles de Cleopâtre.

Ces deux obélisques, dont un seul est debout, furent rapportés de Memphis, pour servir d'ornement au palais des Ptolémées; celui qui est renversé sur le sol, est preque entièrement enseveli sous le sable. Il attend toujours que les Anglais auxquels le céda le Gouvernement Égyptien, l'emportent dans leur pays. Son compagnon encore debout est d'un seul morceau de granit rouge. Des hiérogliphes le couvrent de tous côtés.

En revenant, nous vimes les chaumières en terre qui servent d'habitations à la classe des *Fellahs*, qui parait-il ne veulent pas admettre celles que depuis si longtems leur propose en vain la civilisation. Ces chaumières font un bien grand contraste avec les beaux quartiers de cette ville semi-européenne. Nous jetâmes aussi un coup-d'œil sur la mosquée d'Ibrahim-Pacha, la principale d'Alexandrie,

dont le haut minaret tranche par sa blancheur de porcelaine, et par sa gracieuse silhouette, sur ce ciel d'Egypte d'un bleu *d'outre mer*. La porte nord de cette mosquée offre un beau spécimen de l'architecture arabe.

Les cris des *says* où piqueurs de chevaux, le chant des *Muezzinn* et le tintement d'une petite cloche d'église, car les cultes sont libres à Alexandrie, nous annoncèrent bientôt le coucher du soleil.

Rentrés à l'hôtel, nous fîmes demander des places pour le théâtre italien où l'on donnait *Lucrèce Borgia*, mais en vain, car tout était loué. Une sérénade donneé par des musiciens ambulans, vint nous en consoler.

Le tremblement de terre que nous avions ressenti en mer du 10 au 12 Octobre en nous rendant à Beyrouth, s'est aussi fait sentir ici, comme à Bethléem, à Alexandrette, à Mersina etc. S'il avait, dit-on, duré quelques secondes de plus, il aurait occasionné bien des désastres dans Alexandrie, bâtie sur le sable, et dont souvent les maisons s'écroulent d'elles mêmes. En effet les premiers fondements du palais de notre Consul, le Comte Zizinia, ne purent être achevés qu'à grand'peine, et à force de frais. Il est bâti sur pilotis.

Départ d'Alexandrie pour Le Caire.

Samedi 15 *Novembre*.

A 8 1/2 heures du matin, nous nous rendons à la station du chemin-de-fer, car les Anglais en ont établ

ici un magnifique et une demi-heure plus tard, le convoi nous entraîne vers Le Caire. Nous dépassons successivement le lac Mariote, le Canal Mahmoudyeh et traversons bientôt des marais qui rappellent la Hollande, avec cette différence toutefois, qu'un soleil radieux s'y mire, et que les pittoresques agglomérations des huttes de boue sechée des fellahs, ou bien quelques groupes de tentes arabes, y remplacent les fermes si propres du Nord.

Le palmier, le dattier et le bananier se dressent majestueusement dans ces vastes et fertiles campagnes auxquelles les buffles, les chameaux, les dromadaires et les aigles, viennent donner de l'aminatiou. Çà et là dans le lointain quelque élégant minaret, quelque petit dôme de mosquée ou de tombeau, vient se détacher par sa brillante couleur d'un blanc argenté ou d'un jaune doré, sur le beau ciel bleu.

Le temps et la température surpassent une imagination européenne, et l'air vif rend la chaleur agréable. Vers 10 heures nous arrivons à la première station. C'est celle de *Damanhour*. De jeunes filles voilées à l'égyptienne, viennent y vendre des oranges, des figues, des galettes et de l'eau. Elles la présentent dans de petits vases en terre cuite qu'elles portent gracieusement sur la paume de la main, et remplacent les importuns crieurs de journaux de nos pays. Vers midi, le Nil vient nous barrer le passage, vu que le pont en fer qu'on y construit, n'est qu'à moitié achevé, Nous descendons donc de voiture, pour monter en bateau-à-vapeur, et prendre un nouveau

convoi à l'autre rive. Les wagons de marchandises sont traînés par des buffles, jusqu'à une espèce de tour, placée de niveau avec les rails, et portée sur une flotille pour être transportés ainsi jusqu'à la rive opposée. Une demi-heure après nous continuons vers le village de *Tantua*, puis nous arrivons à *Bendah* et enfin à *Benhair*, où le convoi passe encore le Nil sur un pont magnifique. Il est trois heures, et nous ne tardons pas à apercevoir dans le lointain les impérissables pyramides à notre droite et *Meshr* ou Le Caire à notre gauche. Vers quatre heures nous arrivons au débarcadère de la capitale de l'Egypte, où nous prenons l'omnibus de l'hôtel d'Orient, car ces véhicules y ont comme les chemins-de-fer été introduits par les Anglais.

LE CAIRE.

Dimanche 16 Novembre.

Ce matin accompagnés d'un guide et montés encore sur ces excellents ânes de race égyptienne, nous commençons nos excursions. Nous visitons d'adord la place de *l'Eskiéber* près du *square* de ce nom. Le général Kléber y fut assassiné par un marchand de dattes qu'on exécuta non loin delà. Sur la dénonciation d'une femme qui lui avait vu commettre le crime, on le retira, dit-on, d'un acquéduc où il s'était refugié.

La Mosquée de Méhemet-Ali.

Elle est presque aussi majestueuse que celle de Ste.-Sophie

à Constantinople, et tout-à-fait construite en albâtre d'Egypte. A l'intérieur elle a la forme d'une rotonde, surmontée de dômes richement décorés. On est admis à y entrer sans se déchausser, car on y donne des pantoufles, qu'on passe au-dessus des bottes.

Au moment de notre visite on y achevait une chapelle, où sera bientôt placé le monument de Méhémet-Ali qui est terminé, et que nous pumes admirer à son emplacement provisoire dans un des angles de la mosquée. C'est un immense tombeau en marbre blanc, simulant trois sarcophages superposés, dont celui de dessus est le plus petit. L'ensemble de ce monument paraît lourd. Il est pourtant enrichi d'ornements sculptés, qui donnent une idée assez favorable de l'art moderne arabe.

La cour de la mosquée est comme celle-ci tout en albâtre. Elle est magnifique. Une fort belle fontaine en décore le milieu.

Au sortir du temple, notre guide nous conduisit sur la terrasse, qui le relie au palais de Méhemet-Ali, pour admirer la vue superbe qu'on y a sur les Pyramides, sur la ville et sur ses environs, inondés pour le moment par la crue des eaux du Nil. A nos pieds était une immense esplanade que notre *Cicérone* nous dit être celle, où se réunit la caravane qui du Caire part tous les ans pour La Mecque. Il nous fit observer qu'il y avait tout au plus quinze jours, qu'elle en était revenue, et qu'on avait célébré la cérémonie, perpétuée jusquà aujour-

d'hui, du *Scheick*, passant à cheval sur le corps de quelques fanatiques qui se couchent par terre à cet effet. Elle avait, disait-il, été marquée d'un incident, qui témoigne que le fanatisme religieux est bien loin encore d'être éteint en Orient. Un de ces exaltés, avait en se relevant couru droit à un européen, qui par hasard était anglais. et lui avait assené un violent coup de boxe dans les reins. Heureusement l'anglais ne riposta pas, car sans cela la populace l'eût probablement tué.

Un autre usage prouve encore combien est grande la superstition du vulgaire. Pendant une année entière les femmes brodent toutes quelques points à un tapis. Après je ne sais quelle cérémonie, il est distribué au peuple, qui s'en dispute les parcelles auxquelles on attribue la vertu de préserver des maladies.

Pour en revenir à notre terrasse, elle fut, dit-on, le théâtre d'un massacre qui aussi mérite d'être rapporté.

Un massacre de Jannissaires.

Méhemet-Ali voulant détruire les *Mamelucks* qui avaient juré sa mort, les convia tous à un banquet qui devait se donner sur cette terrasse. Seulement il avait prié l'un d'eux qu'il affectionnait beaucoup, de ne pas s'y rendre. Le banquet fatal, vit massacrer tous ses convives, hormis un seul homme qui se précipita à cheval, sur la place que nous avions à nos pieds. Il fut sauvé, mais son cheval resta mort sur le coup. Méhemet-Ali, curieux de savoir, si le Mameluck qu'il affectionnait, avait suivi le

conseil qu'il lui avait donné de ne pas venir à la fête, le fit chercher parmi les morts. On ne le trouva pas, car peu de temps après il se présenta chez le Vice-Roi, disant qu'il avait assisté au massacre en habits de femme et avait eu ainsi la vie sauve. Méhemet stupéfait, ne put croire que son ami eût réellement assisté au banquet et la chose en resta là. Longtemps après il reçut la visite d'une femme. Elle venait lui demander justice d'un mari qui la maltraitait. Le Vice-Roi donna immédiatement ordre qu'on allât bâtonner cet homme, lorsque la femme s'écria c'est inutile, et laissa tomber son déguisement. C'était le Mameluck qui avait voulu persuader Méhemet-Ali.

Le Palais de Méhemet-Ali.

Ce palais rarement habité par le Vice-Roi actuel, est précédé d'un petit jardin orné d'une jolie fontaine. Il est mal décoré, dans un mauvais style plus ou moins japonais, et n'a pour toute luxe, que de beaux divans, de riches tapis et un beau lustre moderne. Ses vastes appartements sont mal distribués. Le cabinet de bains néanmoins est tout en albâtre. Il fut construit pour Méhemet-Ali.

Le puits de Joseph

Où l'on descend par des marches creusées dans le roc et à la lueur de torches, est d'une haute antiquité. Il a une profondeur de 270 pieds (90 mètres). De niveau avec le Nil, il a une fontaine qui en tire ses eaux saumâtres. Elles remontent jusqu'à une certaine hauteur

à l'aide d'une roue et de ce second niveau on les monte par une chaîne à laquelle, selon la mode égyptienne, sont attachés en guise de chapelet une infinité de vases en terre. La salle dite de Joseph attenante à ce puits tombe en ruines et la voûte qui s'ecroule est soutenue par d'énormes colonnes en granit rouge d'un seul bloc chacune.

La Citadelle,

Est bâtie sur un contrefort du mont *Mokettan*. Elle a une lieue de circonférence. On y apercoit les ruines de l'ancien Caire, les faubourgs de Boulac et de Djizah, Memphis, les grandes pyramides, l'obélisque d'Héliopolis, et les ruines de Maleka; enfin les pyramides de Sahara et le Nil. Le guide nous y indiqua l'endroit par ou entrèrent les Français.

Après avoir visité le grand bazar, le plus important peut-être de l'Orient après celui de Constantinople, vu que Le Caire est l'entrepôt du commerce de l'Afrique orientale, nous entrâmes dans quelques beaux Caravansérails. Puis en passant un grand cimetière, nous nous rendons à la mosquée de *Said-Bey*, où l'on nous montre la tombe de ce Sultan. Le parquet ainsi que les parois des murs sont jusqu'à hauteur d'homme en mosaïques de marbres polychrômes, dont les dessins offrent beaucoup d'analogie avec ceux des églises de Florence. Les murs, peints en blanc, ont des bandes horizontales noires et rouges, à-peu-près dans le genre décoratif de Damas. *Le Mehrab* espèce de niche tenant lieu d'autel et faisant toujours face

à La Mecque, est peint ainsi que la chaire et les portes en diverses couleurs et dans le style arabe.

La Mosquée Barbauk,

Peu distante de la ville, a une façade à moitié en ruines, mais d'une belle architecture arabe. Elle est surmontée de deux minarets, et se compose d'une cour entourée de galeries. Sa chaire est remarquable. A droite et à gauche de ce temple, on voit tomber en morceaux les superbes tombeaux des Califes.

TRIPLE CORTÉGE D'UN CIRCONCIS, D'UNE MARIÉE ET DE SA DOT.

LE CAIRE, *Dimanche* 16 *Novembre.*

Comme aujourd'hui c'est Dimanche, jour qui fait le mardi des Mahométans, et qu'ils consacrent surtout aux mariages et à la circoncision, nous rencontrons différents cortéges. Ils sont généralement composés de trois parties ou au moins de deux, puisqu'on attend toujours pour circoncire un jeune garçon, qu'il puisse en même temps se faire un mariage dans sa famille. Alors les deux cortéges se réunissent. La dot de la mariée constitue parfois le troisième. Disons d'abord, avant de les expliquer, comment on nous raconta que se pratiquent les mariages.

Un jeune homme désireux de prendre femme, commence par en faire part à quelques parentes. Celles-ci

se chargent de lui en chercher une, dont-elles viennent lui faire le portrait verbalement, car la daguerréotypie ou la photographie ne peuvent être appelées en aide dans un pays dont la loi de Mahomet leur défend l'accès. Si l'inconnue donc lui plait sur leur peinture, il lui envoie un anneau, par l'intermédiaire de ces mêmes parentes. La jeune fille l'acceptant, le jeune homme se rend en personne chez son père pour convenir des bijoux à donner et du prix qu'il devra lui payer d'après la convention et selon son rang. (*) Puis le prêtre marie le jeune homme avec la fiancée, représentée par son père. Alors toujours en présence du prêtre, la somme convenue se paie par le fiancé, qui achète ainsi une épouse, comme il achèterait un champ ou un troupeau ; aussi la femme qui dès lors est unie à lui, n'est-elle rien de plus qu'une esclave. La dot qu'apporte au contraire l'épouse chez les peuples européens, est la marque du grand progrès chez eux dans sa condition. C'est son émancipation et sa liberté. Pour en revenir au couple qui nous occupe, il est donc marié dès que la dot est payée par le jeune homme. Celui-ci peut faire prendre sa future au jour et à l'heure qu'il voudra indiquer et elle lui sera amenée, voilée et escortée par ses amies, qui sous un dais lui feront pourtant faire préalablement une promenade triomphale, par les principaux quartiers de la ville.

(*) Cette espèce d'achat de la femme qui est, dit-on, l'origine du mariage, se retrouve dans l'antiquité. Il se pratiquait chez les Hébreux, au tems des Patriarches, et son usage fut consacré par Moïse. Le prix, appelé *Mohar* et que la loi fixait en certaines circonstances, étant une fois acquitté, le couple était uni.

Au moment où la jeune fille quitte le toit paternel, son père se met à genoux devant elle, lui chausse ses souliers, et lui ceint la ceinture, comme emblême de son renvoi du toit conjugal. Alors, comme je viens de le dire, elle est conduite à la maison de son mari escortée de danseurs et de musiciens. A son arrivée sous le toit conjugal, elle est reçue par quelques membres de sa famille qui la conduisent cérémonieusement, et sans ôter son voile dans la chambre à coucher où l'attend son futur, qui jusqu'ici n'a pas encore vu son visage, quoique toutes les formalités qui précèdent et consacrent le mariage aient été remplies. Au centre de cette salle, richement décorée, selon le rang de fortune des jeunes gens, se trouve immédiatement sur le plancher, une couche somptueuse, recouverte de magnifiques tapis ; c'est le lit nuptial. Le père et la mère, ou les personnes qui en tiennent lieu placent le couple debout au milieu de cette couche, et c'est alors que le fiancé ému sans doute malgré son impassibilité et son calme apparents, s'avance gravement pour soulever enfin le voile de celle qui va devenir son épouse. Les Musulmans en général, maîtrisent à tel point leurs émotions, ou en éprouvent si peu, qu'il est rare qu'on puisse lire sur leurs traits, des signes de satisfaction ou de désappointement, selon que leur fiancée se rencontre belle ou laide. Au moment de l'enlèvement du voile il n'y a dans la salle d'autres hommes que les frères et le père de la jeune fille. Si la jeune femme n'est pas belle le mari peut, il-est-vrai, en pren-

dre une de plus, (sauf à courir le même risque s'il a mauvaise chance) ou à penser à un divorce prochain ; mais grâce au voile!, la femme a été épousée, et du moins l'orientale a cet avantage sur l'européenne, qu'elle est sûre que si elle est laide, elle ne courra pas de ce fait le triste risque de devenir vieille fille.

Ce récit véridique qu'en partie j'ai puisé ailleurs, est en tous points d'accord avec ce qu'on m'a raconté. Toutefois le jeune secrétaire du Docteur Clod-bey, le célèbre voyageur français, m'assura que la fiancée, à son arrivée à la maison conjugale, était, après avoir été reçue par ses parens, attendue par le fiancé au bas des escaliers que ses compagnes jonchaient de myrte ; qu'alors, il l'emportait dans ses bras, dans sa chambre à coucher, (en admettant toutefois, qu'il en eût la force), et y recueillait certaines preuves, sur un précieux mouchoir richement brodé, que la fiancée apporte à cet effet, et que l'on fait remettre ensuite aux *Awals* ou danseurs attendant à la porte pour l'exhiber aux passans aux sons de la musique.

Si le mari avait un motif légitime pour répudier sa femme, il pourrait réclamer la somme d'argent qu'il a donnée au père, ainsi que les bijoux, dont il a doté sa future ; mais si le divorce était postérieur au jour du mariage, rien ne pourrait plus être réclamé. Au contraire il devrait lui faire une espèce de rente viagère. Si la rupture vient du coté de la femme, elle est tenue de rendre à son prétendu, tout ce qu'elle a recu de lui.

PREMIÈRE PARTIE DU CORTÉGE.

Le Circoncis.

La marche était ouverte par deux *Awals*, comme à Alexandrie, elle l'était aussi par deux militaires jouant du bâton. Ces *Awals* sont des danseurs assez lascifs qu'on voit parfois dans les cafés. Ils ont remplacé les *Aoualems*, où *Walmés* (almées) qui ne sont plus tolérées au Caire. Après eux venaient de jeunes garçons portant des trophées : quelques-uns tenaient en main des vases en argent et des flacons d'eau de rose. Ils étaient suivis d'une espèce de jongleur, très-adroit, qui faisait pirouetter tour-à-tour sur ses dents ou sur ses genoux et avec une grâce infinïe, une baguette au haut de laquelle étaient fixés un grand nombre de mouchoirs brodés, et autres accessoires, caractérisant la cérémonie. Puis venait un jeune eunuque noir à cheval. Il précédait l'enfant à circoncire monté aussi sur un cheval richement caparaçonné. Quantité de femmes coiffées de voiles noirs, tenant des fleurs à la main et poussant des cris inqualifiables fermaient la marche.

SECONDE PARTIE DU CORTÉGE.

La Fiancée.

Une vingtaine de pas derrière le premier cortége, marchait celui de la fiancée, parente du circoncis. Voici comment il se composait : comme toujours des joueurs de flûte et de tambourin allaient en avant. Puis venaient

des petites filles coiffées de voiles rouges. Des femmes toujours voilées de rouge et tenant des fleurs à la main leur succédaient en faisant retentir l'air de leurs cris étranges, et en se livrant à de joyeux ébats. Enfin sous un dais porté par quatre jeunes vierges marchait la fiancée, le visage aussi sous un grand voile rouge, retenu sur sa tête par une couronne ornée de bijoux. Elle était guidée par deux femmes habillées de noir qui la tenaient par la main.

TROISIÈME PARTIE DU CORTÉGE.

La dot.

Des musiciens précédaient le cortége. Ils étaient suivis de jeunes filles, portant des instruments de ménage, des cassettes, etc. Venaient ensuite trois chameaux chargés de coffres, (*) de coussins, de divans, de tables etc. Une masse de femmes chantant et dansant terminaient cette longue cavalcade.

Après que tout eut défilé, nous nous rendîmes à la promenade qui longe le Nil. C'est une avenue des plus belles que l'on puisse imaginer, et l'on y jouit de tous cotés des plus ravissants points de vue. Un grand nombre de cavaliers montant de fringants chevaux, quantité de voitures superbes précédées de leurs coureurs et contenant

(*) Ces coffres, le plus souvent vides, si la famille n'est pas riche, s'empruntent pour donner plus d'éclat à la cérémonie.

des dames élégantes venaient animer cette promenade. Nous y vîmes aussi les riches équipages du Pacha.

Rentrés à l'hôtel, vers la brune, je surpris un nègre n'ayant pour tout vêtement qu'une simple blouse blanche ressemblant à une chemise. Il faisait à ma chambre l'office de chambrière, rempli par un vieux juif à l'hôtel de Damas. Il m'apporta ma lumière. A peine étais-je installé, qu'un cortége de noces passa encore sous mes fenêtres à la lueur de la résine qu'on brûlait, comme cela se pratiquait au moyen-âge, sur des espèces de grils portés au bout de perches. Le bruit de la musique sauvage de ces gens, faisait hurler tous les chiens, et crier tous les baudets du quartier, au grand étonnement de mon compagnon américain Mr. Carver, qui disait ne jamais avoir entendu encore le cri de ce noble animal, qu'on ne voit guère parait-il, dans son pays. Il m'avait semblé que tout le monde devait se marieren ce moment; j'avais vu tant de cortéges, tant de plaisir, que j'eusse aussi voulu prendre femme ce jour-là.

LE CAIRE, *Lundi* 17 *Novembre.*

Ce matin de bonne heure, j'ai parcouru les petites rues du Caire. Elles sont on ne peut plus pittoresques. Quelques unes sont si étroites, qu'à dos de chameau on s'y cognerait contre les *Elkauf :* (espèce d'alcôves en saillie sur les façades des maisons) et d'ou les habitants, comme je pense l'avoir dit déjà, peuvent se donner la main d'un côté de la rue à l'autre.

Les portes des habitations sont peintes de différentes couleurs, et ornées de légendes, ou sentences du Coran.

Les cafetiers et les barbiers ont au Caire, comme du reste presque tous en Orient, un goût fort prononcé pour faire couvrir les murs de leurs établissements de représentations grossières de fleurs et surtout de vaisseaux. Celles des êtres vivants sont, on le sait, défendues par le Coran. Je remarquai la boutique d'un *Figaro*, pour les navires qui y étaient peints. Ils avaient la forme de galères antiques, ou de jonques chinoises. Quantité de chalands affluaient chez le *factotum*. Ils venaient se faire raser la barbe et la tête, sauf toutefois la mèche sacramentelle, qui, selon la croyance des Mahométans, devra les faire reconnaître au Jugement Dernier.

Dans la matinée je suis comme la veille monté sur un baudet ainsi que mes deux compagnons et notre guide. Nous sommes allés visiter

Les jardins de Shoobra.

Ils appartiennent à Alim-Pacha, un des deux frères du Vice-Roi actuel. Les orangers et les rosiers en fleurs leur donnaient un aspect ravissant. En passant d'abord une assez jolie fontaine, puis un pavillon magnifique avec des fenêtres en verre colorié, nous arrivâmes au bâtiment principal. Il se composait d'un immense carré. A l'intérieur il avait quatre galeries. Au centre se voyait un grand bassin, au milieu duquel était une espèce de terrasse décorée de fontaines. Le tout était

en marbre. On pouvait s'y rendre au moyen d'un léger caïque qui s'y balançait sur l'eau. Dans chaque angle de cette cour carrée était un salon richement meublé. Celui du billard, et la salle à manger, étaient les plus importants. Dans le premier se voyait un portrait, assez médiocre du reste de Méhémet-Ali, et deux beaux paysages signés Barbot. Dans le second orné d'un superbe buffet, de belles glaces, de riches vases, etc., le parquet les murs et le plafond, étaient incrustés de différents bois précieux.

On nous montra encore la petite ménagerie du château où nous vîmes un éléphant tout jeune, un petit tigre, un cerf, quelques daims etc. Puis nous nous retirâmes, et l'on nous offrit des oranges et de fort beaux bouquets, que nous payâmes d'un bon pour-boire.

De retour à l'hôtel, j'y fis la connaissance de Mr. Barbot artiste français de beaucoup de talent, attaché à la personne d'Alim-Pacha, et dont je venais de voir deux tableaux à Shoobra. Il habite Le Caire depuis plusieurs années, et est auteur de belles planches sur l'Egypte. (*) La réception qu'il me fit fut des plus amicales. Il me laissa voir ses ouvrages et son atelier.

Notre après-midi fut consacrée à la visite de la plus ancienne des mosquées du Vieux-Caire, celle d'Amrou.

(*) Souvenirs d'Egypte par Alex. Bida et Em. Barbot.

La mosquée d'Amrou,

Dite aux 500 colonnes quoiqu'elle n'en compte qu'un peu plus de 300, tombe malheureusement en ruines. Son emplacement occupe un carré immense. Elle est entourée d'une galerie couverte, dont chaque face est composée de cinq allées formées par six rangées de colonnes. La rangée extérieure est double. Quelques unes de ces colonnes sont égyptiennes ; les autres sont grecques anciennes.

Au **Vieux-Caire**, nous entrâmes au fond d'une rue des plus étroites dans une petite église Cophte. Son souterrain servit, dit-on, de refuge à la Sainte-Famille, lors de sa fuite en Egypte. Nous y descendîmes avec de la lumiére, mais il nous fut impossible d'y circuler, car il y avait un pied d'eau, à cause des inondations du Nil. Cette-salle souterraine était soutenue par deux rangées de petites colonnes supportant des ogives. Elles avaient un cachet tellement roman ou arabe, qu'on ne pourrait admettre la légende.

Comme nous sortions, nous remarquâmes dans la sombre ruelle où nous attendaient nos ânes, une porte basse toute vermoulue. Elle était richement sculptée et nous parut être de la plus belle époque de l'art arabe.

Après être remontés sur nos baudets, nous passâmes l'emplacement où l'on prétend qu'étaient autrois les greniers d'abondance construits par Joseph. Non loin de là on nous montra les ruines et la porte d'entrée du Vieux-Caire.

Puis nous traversâmes le Nil en chaloupe pour nous rendre à l'île de Rhoda.

L'île de Rhoda.

Le Pacha y possède plusieurs beaux jardins, que l'on considère comme les plus magnifiques de l'Egypte. Cette île est célèbre comme étant, à ce que l'on dit, le lieu où la fille de Pharaon recueillit l'enfant Moïse. Cela me paraît erroné.

Nous y visitâmes le palais d'Assan-Pacha. Comme celui de Méhémet-Ali, il est décoré avec fort peu de goût. Toutes les peintures ornementales, (et il n'y en a pas d'autres, en vertu du Coran) sont de la plus grossière et de la plus mauvaise exécution. L'ameublement presque tout européen, consiste en divans, fauteuils et lustres. Il est plus précieux que beau. Mais ce qui y excita notre interêt au plus-haut degré, ce fût le *Nilomètre*. C'est un bassin que le Pacha a fait construire pour mesurer la hauteur des eaux du Nil audessus duquel son palais s'élève sur pilotis. Les eaux du fleuve qui vont en décroissance depuis le mois de Septembre, continuent à descendre jusqu'au mois de Mai, époque où recommence ordinairement leur crue. Après que nous eûmes reçu un bouquet, payé comme toujours par un pour-boire, nous retournâmes au Caire. Des bandes entières d'Ibis (l'oiseau sacré des anciens Egyptiens) volèrent audessus de notre tête comme nous retraversions le Nil. Rentrés en ville nous remarquâmes dans certaines rues où nous passions, des crocodiles

empaillés appendus au-dessus des portes de quelques habitations. Notre guide ne put nous en donner d'autre motif que la fantaisie de leurs propriétaires.

LE CAIRE, *Mardi* 18 *Novembre.*

J'ai peint ce matin d'après nature un ânier du Caire. Comme mon ouvrage était terminé, le bonhomme se voyant ainsi transporté sur toile, regretta sans doute d'avoir péché contre le Coran. Il me fit demander s'il n'en résulterait aucun maléfice pour lui. Je lui répondis qu'au contraire cela lui porterait bonheur, ce qui n'empêcha pas, qu'il n'acceptât qu'en tremblant le salaire du péché qu'il pensait avoir commis.

La forêt pétrifiée.

Cette après-midi nous avons visité la Forêt Pétrifiée dite aussi Forêt d'Agathe. Sortis par la Porte de la Citadelle, nous passâmes le grand cimetière des Mamelucks, la mosquée Bargauck. et les tombeaux des Califes. Puis nous débouchâmes dans la vaste plaine de sable, qui s'étend jusqu'à la Mer Rouge. Çà et là nous y vîmes des traces de gazelles, qui y avaient laissé l'empreinte de leurs pas légers. Enfin après une route assez divertissante pendant laquelle nous fumes presque tous une fois lancés au-dessus de la tête de nos baudets, à la grande hilarité de M.r Carver, qui comme je l'ai dit plus haut, prétendait ne connaître cet animal, son cri et ses mauvais tours que depuis qu'il voyageait en Orient, nous arri-

vâmes à l'entrée de la porte de la vallée qui se trouve dans le voisinage et sur la limite de celle de *l'Egarement*, qu'on nomme la Forêt Pétrifiée. Elle est couverte d'arbres renversés, et de fragments de bois pétrifié dur comme le fer, et produisant au contact un son argentin. Nous y trouvâmes des morceaux si curieux, que pour la première fois de tous mes voyages, je cédai à la tentation d'en emporter un, quoique je ne m'occupe pas le moins du monde de géologie. Mes compagnons en firent autant. Or, comme nous partions avec ce butin assez lourd dans nos poches, je me rappelai, à propos de pierres une histoire dont je leur fis part. Pendant que je la racontais, nous vîmes arriver trois autres Messieurs revenant du même endroit que nous et ayant aussi les poches bien remplies. L'un d'eux était un membre du Conseil d'Etat de Paris, avec lequel nous nous étions déjà trouvés en bâteau-à-vapeur. Je dus recommencer ma narration que je vais aussi rapporter à mes lecteurs.

« *Un jeune Hollandais, futur négociant, encore naïf en raison de son âge, voyageait il y a deux ans à-peu-près en Italie, avec mon spirituel ami et confrère M.... que son père avait prié de lui faire un peu courir et voir le monde. A Rome ils trouvèrent comme moi, un artiste sculpteur assez drôle de son naturel, Mr. V. W. notre compatriote, avec lequel Mr. M. et moi avions fait nos études à l'Académie d'Anvers. Il voulut bien leur servir de Cicérone, pour visiter les environs de la Sainte Cité. Or, voulant jouer un tour au jeune homme en question, qu'il savait avoir la manie des collec-*

tions, il s'empressa de ramasser une petite pierre qu'il mit en poche en s'écriant : bonne trouvaille, c'est une lapis-lazzulite ! En vain le novice la sollicita-t-il, il ne voulut pas s'en défaire. Mais à quelques pas plus loin il s'avisa de ramasser une pierre monstre et jetant les hauts cris, il s'écria : Ah ! cette fois-ci, j'ai mis la main sur une malachite d'où sortira plus d'un bijou. Après bien des convoitise de la part du jeune homme, l'ami fit le généreux et affectant un ton calin comme un des renards dépeints par Lafontaine ou peints par Verlat, il lui dit : vous la voudriez bien, n'est-ce pas ?... Oh oui, répondit le jeune homme, n'avez vous déjà pas une lapis-lazzulite pour vous? Quand il l'eut obtenue, et qu'il se trouva chargé de son importun fardeau, qu'il l'eut porté pendant à-peu-près deux heures, et qu'on arriva aux portes de Rome, notre artiste lui dit : si vous voulez maintenant selon vos projets en faire monter une épingle pour vous ou pour M.r votre père, une broche et des pendants d'oreille pour Mlle votre sœur ou pour Mme votre mère, et en tenir encore un assez grand morceau pour avoir vous-même de quoi faire confectionner un presse-papier, portez-la chez le joailler en face de votre hôtel. Rien que pour quelques scudis, il vous la polira et vous l'arrangera si bien, mais si bien, que sans aucun doute vous lui direz : .... Ah ! faites moi le plaisir de m'en débarrasser en la gardant pour vous, je vous en saurai grand gré !

C'était un simple fragment de travertin. » Alors seulement le jeune Hollandais comprit qu'il avait été joué et il se défia désormais du farceur dont il avait été la dupe.

En terminant ce récit, nous arrivâmes par le crépus-

cule aux portes de la ville. Là nous nous séparâmes en deux bandes, vu que nos compagnons de rencontre logeaient à *l'Hôtel du Nil*. On fixa le rendez-vous pour le lendemain à six heures du matin, afin de faire ensemble l'excursion aux Pyramides.

Rentré à l'hotel Mr Barbot m'annonça qu'il avait parlé chez le Pacha où elle logait, à Melle Rachel, la célèbre tragédienne, qui habitait momentanément Le Caire pour sa santé. Il me dit que l'entrevue que j'avais sollicitée d'elle pour des raisons que j'expliquerai plus loin, avait été accordée avec empressement, et que Melle Rachel avait témoigné un vif désir de faire ma connaissance. Je me fais une véritable fête de cette prochaine visite.

LE SOUVENIR DU PAYS.

Comme Mr Barbot venait de m'apprendre cette agréable nouvelle, quelques musiciens ambulants allemands, vinrent sous les fenêtres de la salle à manger, exécuter d'une manière assez satisfaisante quelques airs d'opéras, quelques danses et quelque chants nationaux qui nous rappelèrent la patrie, les amis.

O musiciens! quelque médiocres que soient vos talents, si vous saviez ce qu'on éprouve à entendre si loin de la patrie, jouer des airs qui la rappellent, vous y viendriez plus souvent! Les faibles dons que vous y recevriez de quelques voyageurs à l'âme reconnaissante, vous seraient moins lucratifs peut-être, que ceux que vous recevez si durement dans nos froids climats

du Nord. Mais du moins, pour peu que vous fussiez artistes comme les anciens Troubadours, vous pourriez être fiers de venir par vos accords nationaux rappeler la patrie à des compatriotes, comme les missionnaires et les Sœurs de la Charité peuvent être fiers de venir semer la Religion Chrétienne dans les pays soumis à la loi de Mahomet. Si j'ai dit que vous viendriez rappeler la patrie à vos compatriotes, faut-il en conclure, qu'ils l'auraient oubliée? Non! La patrie ne s'oublie jamais, pas même dans le malheur, car Scipion l'Africain y songea lorsqu'il disait : *Ingrata patria, ossa mea quidem non habebis!*

Mais je crois qu'il est un temps où le voyageur sans l'avoir oubliée n'y pense plus. Voici sans vouloir parler de moi-même, ce que j'éprouvai à ce sujet. Au début de mon voyage, je ne songeais qu'à voir et à m'amuser. Mais aux premières lettres que je reçus de la Belgique et qui me rappelaient mes parents, mes amis, ce chez moi, enfin, que les Anglais définissent si bien par *the home*, et les Français trop bien par leur *chez nous*, un chagrin profond s'empara de mon esprit. Je songeai qu'il m'en faudrait rester privé encore pendant plusieurs mois. A ce sentiment succéda presque celui de l'indifférence. Je m'étais fait à cette vie errante, car voyager devient une habitude, une passion, une seconde nature. On est entré, pour ainsi dire, dans une nouvelle existence. Elle fait insensiblement oublier la première à laquelle on ne pense plus que lorsqu'à de rares intervalles, une lettre vient en faire sentir un espèce de

remords. Alors on la lit, on la relit, on voudrait l'embrasser, on la conserve précieusement, et bientôt on est de nouveau livré a une foule de distractions, et à une confusion d'idées, qui fait qu'on ne connait plus ni dates, ni jours ni quoique ce soit. Comme le navire est entraîné sur les flots de l'Océan, on marche où le courant entraîne, où le vent pousse. Ce n'est que lorsqu'on est réellement au retour, et que l'on remet le pied dans des lieux déjà connus, que l'imagination aussi se rapproche de la patrie, et que revient le sentiment du bien-être et du repos, dont on va enfin jouir chez soi, au milieu de sa famille, de ses amis, et de tout ce qu'on affectionne.

Excursion aux Pyramides.

LE CAIRE, *Mercredi* 19 *Novembre.*

Dès le matin à sept heures, nous nous mettons en route. Au Vieux-Caire, nous passons le bel aquéduc de l'ancienne Babylone égyptienne ; puis nous traversons le Nil dans une barque. où nous entrons avec nos ânes, pour nous rendre à Gisek située sur la rive occidentale du Nil. *Gisek*, à l'emplacement, dit-on, de l'ancienne Memphis n'offre plus rien au visiteur, qu'une école de cavalerie, de la terrasse de laquelle on peut voir *Embaheh*, non loin des Pyramides, et celèbre par les armes de Napoléon. De *Gisek* nous nous rendîmes au village de *Djeesa*, qui prête son nom à une des pyramides. On y voit des fours pour faire éclore artificiellement les

poulets. A peine fûmes nous arrivés, que notre guide dut s'enquérir du plus court chemin à suivre à cause des inondations. A part les palmiers que nous apercevions de tous côtés dans le lointain, je me serais presque cru dans les marais de la Hollande. Pendant que nous continuions notre route sur les terrains que l'eau n'avait pas atteints, et qui faisaient l'effet de digues, nous remarquâmes divers paysans enfoncés jusqu'à mi-corps dans le limon pour ensemencer ce fertile terrain. Tout-à-coup les infatigables petits conducteurs, qui couraient après nos ânes en ranimant leur ardeur, quand ils n'allaient pas bon train, poussèrent des cris perçants. Ils annonçaient ainsi notre approche à quelques arabes qui venaient à notre rencontre, pour nous porter à bras à travers différents gués que nous devions traverser avant d'arriver aux Pyramides, dont au nombre d'une trentaine environ, ils font les honneurs aux étrangers. Ce sont de beaux hommes, de vrais hercules, hâlés par le soleil, et n'ayant pour tout vêtement qu'une espèce de chemise blanche ou de draperie noire, que quelques-uns se jettent sur les épaules à la manière des anciens. Leurs formes athlétiques sont dignes des plus belles statues grecques. Je fus porté par un seul d'entre eux à travers une immense nappe d'eau; ce gigantesque individu me rappela, malgré moi, l'Atlas et l'Hercule antiques. Les braves gens nous amusèrent en route par leurs danses sauvages; elles étaient conduites par leur chef, qui faisait des gestes et des mouvements assez ascifs comme les *awals* (danseurs du Caire). Il s'accom-

pagnait dans ses pas solo d'un double flageolet, que je lui achetai en souvenir. Le reste de la troupe suivait ses mouvements en se frappant les mains en cadence. Après avoir terminé la dernière partie de notre route, à travers une mer de sable, nous arrivâmes au pied de la grande pyramide de Chéops.

Nous nous trouvions donc enfin devant un de ces monuments du haut desquels quarante siècles contemplaient les compagnons de Bonaparte. Nous nous reposâmes. Notre drogman comme Giacomo en Syrie nous servit le déjeûner sur son manteau. Les arabes accouraient avec de l'eau et des antiquités égyptiennes telles que vases, statuettes et fragments de momie. Nous leur en achetâmes quelques-unes à des prix modiques, afin de les emporter et de les conserver en souvenir d'une si belle excursion. Quand nous fûmes remis et restaurés, nous fîmes accord avec les mêmes arabes pour l'ascension. Le prix officiel était de quatre shellings par tête. Mais aussi faut-il trois hommes à chaque touriste ; deux qui le tirent, et un qui le pousse dans le dos, comme cela se pratique aussi au Vésuve. Malheureusement comme ce sont les Anglais qui voyagent en plus grand nombre, on fait partout le prix en shellings. Ces généreux touristes ont un peu gâté le métier, et les arabes vous tirent sur les pyramides au cri Anglo-Arabo-Italien de *gentleman buono backschcesch* (*) *buono*. Avec nos compagnons de la veille

(*) Pour-boire.

nous étions là de toutes nations. L'ascension commença. Il y avait 461 pieds (130 mètres) à gravir, ou 24 pieds (8 mètres) de plus que pour monter à la coupole de l'église St.-Pierre à Rome. Encore cette dernière se monte par une pente douce et agréable, tandis que la grande pyramide de Chéops à 206 rangées de marches en pierre, dont la hauteur moyenne est de deux à trois pieds. Il fallut par conséquent s'armer de courage, et les mains dans celles de mes guides, je parvins au sommet, ne m'étant arrêté pour prendre haleine que quatre ou cinq fois. J'avais mis neuf minutes à l'ascension et j'arrivai le premier sur la plate-forme. Mais mes genoux ployaient sous moi, et je me laissai tomber, comme une nouvelle pierre qu'on aurait hissée sur ce monument séculaire tout criblé de signatures éphémères. Après m'être reposé j'eus la faiblesse de me laisser aller à la vanité d'inscrire aussi mon nom dans cette pierre molle et vénérable, rongée par le temps et où plus d'un mortel avant moi avait fait disparaitre le nom d'un prédecesseur aussi vain que lui. C'était l'histoire d'*ôte toi de là que je m'y mette*. Quand nous fûmes tous réunis, nous jouîmes ensemble du spectacle mélancolique et solennel que nous avions devant nous. D'un coté l'emblème du calme du tombeau, le vaste et terrible désert, s'étendait à nos pieds avec ses collines et ses stériles rochers de sable, dont le silence n'est jamais troublé que par le passage d'une lente caravane. De l'autre côté, et comme pour faire contraste à cette affreuse stérilité, nous voyions serpenter le Nil

aux sources jusqu'ici inconnues, et qui dans son cours à travers l'Egypte répand la fertilité parmi les champs de blé et les paturages. De distance en distance on apercevait des villages, entourés de palmiers, de sycomores, d'orangers et de citronniers. Dans la même direction on distinguait Le Caire avec les dômes de ses mosquées et ses jardins. La chaîne du *Mokaltan* se dessinait à l'horizon. Au sud on voyait les pyramides de *Sakhara.* A nos pieds se dressait la gigantesque statue du Sphynx, entourée de *tumuli* et de ruines. Avant que nous ne descendions pour examiner l'intérieur de la pyramide et aller rendre visite au Sphynx, un des arabes nous proposa de descendre et de courir jusqu'a la pyramide voisine, celle de *Cephren* , qu'il monterait , le tout dans le court espace de dix minutes montre en main. Il demanda trois shellings. Nous consentîmes généreusement, (en touristes anglais), et l'habile mais pauvre arabe, accomplit son défi sans y mettre une seconde de plus. Nous mimes pour le moins autant de temps a effectuer uotre descente plus difficile et plus effrayante d'ailleurs que la montée, attendu que l'abîme, vu d'en haut, donne le vertige. Revenus à la base, nous franchîmes les décombres, qui obstruent l'entrée jusqu'à la 46me marche. Puis nous gagnâmes un passage étroit d'environ trois pieds et demi carré. Le granit dont il est construit est tellement poli par le temps, qu'on y glisse plutôt qu'on n'y descend, jusqu'à une assez grande profondeur. Là les arabes allumèrent des torches ; nous tournâmes à droite, et arrivâmes au pied d'une montée rapide presque perpendiculaire.

Nos guides venant en aide, nous nous trouvâmes bientôt dans un passage naturel, d'environ cinq pieds de hauteur et cent mètres de longueur. Là nous débouchâmes à une espèce de palier conduisant à la chambre dite *de la Reine*. Au dessus de celle-ci est la chambre dite *du Roi* qui y est reliée, par un plan incliné de 120 pieds de longueur Nous nous bornâmes à voir la chambre de la Reine. Nous y tirâmes un coup de pistolet qui produisit un écho terrible. Puis nous sortîmes de ce monument que ses fondateurs avaient, dit-on, destiné à contenir leur tombeaux et qui ne reçut néanmoins jamais leur dépouille mortelle.

En effet, la légende du pays rapporte que ces vaniteux souverains y renoncèrent. Ils furent, parait-il, effrayés parce que le peuple qu'ils avaient tourmenté tant de siècles pour se construire cette dernière demeure, avait juré de tailler leurs cadavres en morceaux, si on les y déposait. En revoyant le jour et en respirant de nouveau le bel air d'Egypte, nous allâmes voir le Sphynx. La tête seule en est visible, le reste de cette étonnante statue étant enseveli sous le sable. Ce colosse taillé dans le roc solide, communique. à ce que l'on dit, par un passage souterrain, avec la pyramide de *Céphren*. Il paraît qu'à l'intérieur il est creusé en forme de temple. Tout usée qu'en est la figure, on y distingue néanmoins très-bien encore un caractère de douceur et de bonhomie. La bouche surtout a une expression agréable. Voilà tout ce que je dirai du Sphynx et des Pyramides, car tout le monde

en connait l'histoire. Nous nous sommes bornés à visiter la pyramide de Chéops parce qu'elle est la plus grande et la seule qu'on puisse parcourir intérieurement. Quant aux autres, leur examen réclamant une excursion de trois jours, nous nous contentons de les voir à distance. Nous retournâmes donc comme nous étions venus, c'est-à-dire portés quatre ou cinq fois par les arabes à travers des gués où nos ânes entraient jusqu'au poitrail.

Vers le coucher du soleil, nous rentrâmes au Caire par la belle porte *Bab-el-Nashr*, ou de la victoire. Il me serait impossible de décrire l'impression mélancolique que j'éprouvai, comme nous passions par certaines rues étroites où la vapeur du soir et la chaleur du jour produisaient un brouillard mystérieux et poétique. Çà et là on allumait des veilleuses de nuit, au-dessus de la porte des cafés et de quelques maisons dont le soleil couchant éclairait encore les sommets. Au fond de ces rues, on apercevait parfois un minaret, se détachant sur l'azur déjà troublé du ciel. On eût dit une flèche dorée, qui paraissait devoir guider à travers ces rues obscures, le voyageur regagnant son logis au trot de sa mule ou de son âne. La voix dont il l'encourageait se mêlait au chant grave et plaintif du *Muezzinn* qui annonçait la fin du jour en appelant les fidèles à la prière.

Comme nous étions rentrés de notre excursion, débarquèrent à l'hôtel arrivant d'Alexandrie, les voyageurs

pour les Indes-Occidentales. Ils étaient en bon nombre et devaient partir le même soir par l'*Overland-Mail* pour Suez. Le chemin-de-fer du Caire à Suez qui sera terminé sous peu, facilitera et abrègera de beaucoup ce trajet. En voyant partir ces voyageurs dans les voitures de l'administration, précédées de coureurs portant des torches, je fus frappé en pensant qu'il ne m'aurait fallu que trois semaines pour arriver dans cette autre partie du monde. Telle est la passion des voyages, qu'on ne connaît plus de limites et qu'on finirait par parcourir le monde comme le *Juif Errant.* D'ailleurs, j'aurais peine à dire quel est le plus heureux ou de l'homme qui voyage ou de celui qui reste chez lui. Je crois qu'il faut goûter de l'un et de l'autre, mais avec modération; lès excès sont nuisibles en tout.

M.elle RACHEL, LA GRANDE TRAGÉDIENNE.

LE CAIRE, *Jeudi* 20 *Novembre.*

Il y aura un peu plus de 2 ans, qu'un de mes amis me demanda, si je n'aurais pu procurer à la personne qu'il me présentait, une copie du beau Van Dyck qui est au musée d'Anvers, *Le Christ sur les genoux de la Vierge.*

J'acceptai ce mandat, et parvins à le satisfaire. Le Monsieur auquel j'avais rendu ce petit service, destinait cette copie à Mlle. Rachel. La célèbre tragédienne étant venue avec lui au musée d'Anvers, avait été si frappée de la belle expression de la mère du Christ, sur le tableau de

Van Dyck, qu'il avait cru ne pouvoir lui faire une plus agréable surprise qu'en lui en offrant une réduction. Malheureusement elle se trouva trop petite pour lui rappeler son impression. Je résolus donc d'aller copier cette belle tête de Vierge pour l'offrir de mon coté à la grande artiste, comme un hommage de mon admiration pour son talent et la lui envoyai dans un petit cadre, sur lequel je fis dorer le distique suivant :

Il fallait ton talent. Rachel, pour bien comprendre,
Ce que de Van Dyck seul, le pinceau pouvait rendre.

Elle me répondit ces quelques mots, certes bien flatteurs pour moi :

Monsieur,

« *Combien je suis touchée du présent que vous avez bien*
» *voulu me faire ; permettez-moi de m'en croire un peu digne,*
» *par l'admiration que m'inspirent les chefs-d'œuvre de la*
» *peinture. Je tiens à vous témoigner de vive voix ma recon-*
» *naissance. Je dois aller à Paris dans quelques jours ; j'y*
» *passerai le temps nécessaire pour donner chez moi une*
» *place d'honneur, à votre vraiment belle copie du tableau*
» *de Van Dyck. L'expression douloureuse de la mère du*
» *Christ, m'a émue jusqu'au fond du cœur. Je viendrai à*
» *Bruxelles vers le* 17 *août, je m'empresserai alors d'aller*
» *vous. serrer la main, et vous remercie encore de tout mon*
» *cœur.* »

(*signé*) RACHEL.

Bruxelles, 7 *Août* 1854.

Comme j'allais m'absenter pour un voyage par l'Allemagne, laHongrie, la Lombardie et la Suisse, je dus décliner l'honneur de recevoir chez moi la célèbre tragédienne. Elle me fit répondre que si je venais à Paris, son billet aurait toujours été pour moi une lettre d'introduction certaine.

Lorsque je m'y rendis l'année suivante, lors de l'exposition universelle en 1855, Melle. Rachel était partie pour l'Amérique.

En traversant Paris au début du voyage que je décris, elle était souffrante à la campagne. Je continuai donc mon itinéraire, le précieux petit billet dans mon portefeuille, lorsqu'à Jérusalem, j'appris chez le Consul d'Autriche de cette résidence, que la personne que je cherchais depuis si longtems était au Caire. J'eus donc enfin le plaisir de faire dans cette ville la connaissance de la moderne Melpomène, comme à Rome j'avais eu la grâce de parler au Saint-Père, et comme à Damas, j'avais eu l'honneur d'avoir une entrevue avec l'Emir Abd-El-Kader. C'était certes avoir bonne chance, que de voir en un même voyage, le successeur de Saint Pierre, le défenseur du Coran, et la reine de la tragédie.

Visite à M.lle Rachel.

Cette fois, je dirigeai mes pas, non vers le Vatican, non vers la demeure où le grand guerrier que les Turcs envisagent co me un second Prophète, cache son exil, mais vers un des palais du Vieux-Caire. Ce palais

situé aux bords d'un fleuve ravissant, était habité par *Soliman-Pacha* (général de Selves), français de naissance qui vint en Egypte, pour seconder Ibrahim-Pacha dans ses efforts pour la civilisation de ce pays.

Il était onze heures et demie quand j'arrivai au palais. Je me fis annoncer ; on m'introduisit dans une salle ornée d'un billard. (Ce meuble et le piano me poursuivent partout.) Attenant à cette salle, était un pavillon qui n'en était séparé que par une galerie, et qui donnait sur un beau jardin. Là se trouvait le vénérable Pacha avec son entourage. Une dame se détacha du cercle et vint à moi. Elle me reçut très-affablement. C'était la sœur de Melle Rachel. Monsienr, me dit-elle, est sans doute le jeune homme que ma sœur attend avec impatience.

Elle me pria de m'asseoir, disant que Melle Rachel allait descendre. En effet la grande artiste entra presque au même instant. Quoiqu'un peu souffrante, elle avait assez bonne mine. Elle s'avança vers moi et me tendit la main, avec cette majesté naturelle, qui la caractérise. Elle me dit que par le plus singulier des hasards, elle racontait justement au Pacha la belle surprise que je lui avais faite en Belgique, lorsque Mr Barbot vint lui annoncer ma présence au Caire, et lui demander une entrevue pour moi.

Puis elle me témoigna tout son étonnement de ce que les circonstances avaient voulu que nous nous rencontrassions pour la première fois, si loin l'un et l'autre de notre patrie. Je lui montrai son billet, et elle fut ravie du cas

que j'en faisais. M'informant ensuite de sa santé, elle me dit se porter beaucoup mieux. Nous causâmes ensemble des beaux-arts et surtout d'Anvers.

Quand je me levai pour me retirer, Rachel me tendit une seconde fois cette main, dont si souvent j'avais admiré les nobles gestes en scène, et serra fraternellement la mienne, avec cette franchise et cette sympathie qui unit tous les artistes, quels que soient leur genre et leur degré de talent.

Puis elle m'annonça qu'elle allait sous peu faire le voyage de la haute-Egypte, et me témoigna le désir de me revoir un jour à Paris, où disait-elle, elle se serait toujours fait un véritable plaisir de me recevoir. Je me retirai plein de satisfaction. Il me sembla que cette poignée de main m'avait électrisé, et avait redoublé en moi le feu artistique.

LE CAIRE, *Jeudi* 20 *Novembre.*

L'après-midi j'allai au bazar pour y faire quelques emplettes, car j'étais décidé à partir peu de jours après. Je commençai par m'acheter un de ces petits coffres en bois grossièrement faits et bariolés de couleurs, qu'on vend tout confectionnés pour les *fellahs* (paysans). Je le destinais à contenir quelques objets dont j'allais faire l'acquisition, et que je me faisais une fête de rapporter dans mon pays.

Comme nous retournions à l'hôtel, le précieux butin chargé sur l'âne de mon interprête, tous les regards

se portaient sur nous, tout le monde souriait. Je demandai à mon cicérone, quelle pouvait en être la raison. Il me répondit qu'on riait de l'analogie que j'offrais en ce moment, avec un paysan qui va se marier. En effet quand le *fellah* va prendre femme, me dit-il, il se rend d'abord au bazar. Là il commence par acheter comme vous un petit coffre. Puis il se procure le peu d'objets indispensables à son pauvre ménage, et qui tous peuvent y être contenus ; il charge le coffre sur son âne et retourne en chantant à son misérable village, avec sa sœur ou sa mère, et accompagné d'un ami, d'un frère ou d'nn père.

Nous rencontrâmes ensuite quelques cavaliers de la garde du Vice-Roi. Ils étaient reconnaissables à leurs turbans, entourant un énorme chapeau rond, très élevé, et en forme d'entonnoir. Quelques-uns de ces chapeaux étaient en peau de tigre. Nous vîmes aussi un cortége composé de femmes qui portaient à domicile la dot d'une fiancée de leurs amies, et quelques rues plus loin, deux fiancées menées chez leurs futurs avec le cérémonial que j'ai déja décrit plus haut. Une d'elles n'était qu'une fille du peuple, tandis que l'autre en était une de distinction. Dans le premier cortége les jeunes filles précédant la mariée, portaient comme toujours le voile rouge en cachemire ou en coton à large bordure sur la tête. J'observai avec plaisir les musicieus flûtistes. Ils jouaient d'une main et tenaient la pipe de l'autre sans la laisser éteindre.

Le second cortége, était composé d'une manière toute nouvelle pour moi. Trois ou quatre cavaliers ouvraient

le marche. Puis suivait une double haie de gens à turbans, portant des bâtons. Venait ensuite une voiture contenant des enfants. Enfin arrivait la fiancée dans un autre equipage tout couvert de châles en cachemire o uge, afin d'empêcher les regards indiscrets d'y pénétrer. D'autre véhicules renfermant ses amies, fermaient le cortége. Des marchands de limonade équipés comme les *marchands de Coco* en Europe, marchaient aux portières. Ils portaient une belle draperie sur l'épaule, et désaltéraient de temps en temps les beautés invisibles.

LE CAIRE, *Vendredi* 21 *Novembre*.

Montés sur nos bourriquets à huit heures du matin, nous sommes allés visiter l'emplacement de l'ancienne *Heliopolis* (cité du soleil). La route était magnifique. Nous rencontrâmes deux dromadaires. Jusqu'ici nous n'en avions pas encore vu en Orient. Quelques chiens sauvages occupés à dévorer comme des hiènes les restes d'un pauvre cheval attirèrent aussi notre attention. Mr. Carver mon digne compagnon, donna une larme à la mémoire du cheval blanc mort sous lui sur la route de Jérusalem à Ramla. Après avoir dépassé un petit village, nous arrivâmes enfin à l'emplacement *d'Héliopolis*. Plus rien n'y indiquait l'éxistence d'une gr ande cité, si ce n'est les trois parties d'une porte égyptienne renversée à terre. Ces fragments étaient en assez bon état de conservation. Un peu plus loin on nous montra encore dans un enclos privé, un ancien et superbe obélisque en granit d'Egypte. Sa base était submergée par l'eau provenant des inondations du Nil.

En retournant, notre guide nous fit voir dans un autre enclos, un arbre séculaire, à quadruple tronc, sous lequel dit la légende, se reposa la sainte famille lors de sa fuite en Egypte. Des savans pourtant contestent son passage en ce lieu.

Vers midi nous étions de retour à l'hôtel. A déjeûner 'eus à côté de moi un jeune français, dont j'ai déjà parlé, attaché comme secretaire à la personne du célèbre médecin Clot-bey établi en Egypte. (*) Il allait avec son savant compatriote faire un voyage scientifique dans la Haute-Egypte et la Perse. Nous liâmes conservation, et l'intelligent jeune homme me dit, qu'avant de se mettre en route il allait se faire raser.

Je le regardai avec surprise, car il n'avait pas de barbe. Mais comprenant le *qui pro quo*, il ajouta en riant « *la tête.* »

Comme nous sortions l'après-midi pour aller assiter à la cérémonie des Derviches, nous rencontrâmes encore un mariage. Cela n'est pas étonnant, et il doit s'en faire beaucoup nécessairement, puisque d'après le Coran, chaque homme peut, paraît-il, prendre jusqu'à quatre femmes.

Cérémonie des Derviches. (**)

Comme nous arrivions chez les Derviches, il était à

(*) Cet ophtalmiste distingue, est le chirurgien en chef des hôpitaux en Egypte.

(**) Les Derviches, dont la tolérance est presque universelle, sont à peine Musulmans. La contemplation directe de Dieu les occupe trop, pour qu'ils s'inquiètent beaucoup des Prophètes et des formes religieuses. Aussi les prêtres ne les souffrent-ils guere. Ils arrivent à cet état de surexcitation, qu'ils prennent pour une communication directe avec la divinité, au moyen de l'ivresse nerveuse qu'ils se procurent a force de hurler ou de tourner sur eux mêmes.

peu-près une heure et demie de relevée. Leur cérémonie ne devant commencer qu'à deux heures, nous eûmes le temps de prendre d'abord le café, assis sur les divans de la cour. Ce fut un Derviche qui nous le servit. Il portait un énorme bonnet persan, et avait une physionomie si sauvage, que jamais je ne l'oublierai. Quelques vrais croyans, venant assister à la cérémonie comme nous autres infidèles, attendaient aussi avec le café et le *Tchoubouck*. Enfin l'heure arriva et nous entrâmes dans la petite mosquée en même temps que deux ou trois dames, et quelques autres étrangers. A droite du *Mehrab*, l'autel faisant face à La Mecque, on voyait des haches, des lances et autres armes antiques, ayant appartenu à des Derviches sanctifiés. Sur le mur à gauche du *Mehrab*, des tambourins et des timbales. Sur le *Mehrab* même, une besace de Derviche mendiant et un cadre contenant des versets du Coran. A droite et à gauche de l'autel deux étendards aux couleurs du Prophête vert et blanc. Le chef des Derviches alla se placer sur le *Mehrab*. A ses côtés vinrent s'asseoir, sur des peaux de tigre, des nattes et des tapis, les assistants de distinction. Devant eux se tenaient en cercle une cinquantaine de derviches hurleurs de tous genres. Ils étaient placés coude à coude. A l'extrémité gauche de ce cercle on voyait quatre ou cinq derviches tourneurs. A celle de droite un chantre, un joueur de tambour et un flûtiste. La cérémonie commença. Tous se mirent à psalmodier sur un seul ton avec une parfaite harmonie. Puis deux

Derviches Tourneurs sortirent du cercle. L'un d'eux était un jeune homme, l'autre un enfant de onze à douze ans. Ils se mirent à tourner avec leurs immenses jupons qu'ils déployèrent insensiblement par le poids des petits plombs cousus dans la bordure inférieure, de manière à leur donner la forme exagerée des jupons en crinoline de nos dames. Les Derviches Hurleurs commencèrent alors à se balancer en cadence, tout en continuant à hurler sur le même ton imposant. Cela alla *crescendo*, au point d'imiter le bruit du balancier d'une machine-à-vapeur. Leur chef faisait le tour du cercle, les encourageant en battant des mains, et en faisant le même mouvement qu'eux. Les cris, la fatigue et l'exaltation, allèrent bientôt si loin, que le rugissement devint effroyable. Il ressemblait à celui de bêtes fauves. Quelques-uns jetaient leurs vêtements et restaient le corps nu; d'autres se contentaient de se débarrasser de leur coiffure. La chevelure longue qui les distingue, était cause qu'on ne voyait plus rien de leur figure tant leur mouvement pour se baisser et se relever sans cesse avait pris de rapidité. Quelques-uns d'entre eux faisaient des grimaces effrayantes à force d'être surexcités. La sueur leur découlait de toutes parts. Il y en eut deux, qui tombèrent par terre comme des masses inertes. Le corps et la tête continuaient malgré eux le mouvement qu'ils y avaient imprimé. On les mit de coté, car c'est une honte à leurs yeux de ne pouvoir continuer la cérémonie. De temps en temps le chef en faisait sortir un ou deux du cercle pour les placer à

côté de voisins, dont probablement à sa manière de voir, le contact magnétique leur convenait mieux. Il y avait 26 minutes que cela durait, et que les jeunes garçons tournaient sans discontinuer, les deux bras étendus, celui de gauche ayant la paume de la main en dehors. Après une seconde d'intervalle ils recommencèrent. Les deux derviches qui étaient tombés, étaient comme fous, et imploraient Dieu dans leur délire en criant : *Allah* ! *Allah* ! Enfin après que la cérémonie eut duré trois quarts d'heure, le chef alla se placer sur le *Mehrab* ; les cris cessèrent, et tous vinrent défiler devant lui, et l'embrasser. Le premier alla se placer à sa droite, le second après avoir embrassé le chef embrassa son confrère et alla se placer à son tour à droite de celui-ci. Les autres en firent successivement autant jusqu'à ce que tous fussent réunis. Alors ils prièrent ensemble, les mains étendues, la paume en haut. Les deux qui étaient tombés se relevèrent furieux. L'un se jeta jusqu'à trois fois la tête contre le mur, au point d'y laisser une empreinte dans la chaux. Il se la frappa ensuite contre les dalles, et alla enfin retomber sur le pavé. Puis un peu calmé, il vint se mettre le front dans les mains du chef, et se retira honteux en se cachant le visage. Son compagnon, s'étant aussi relevé, le suivit. Tous allèrent paisiblement ensemble prendre le café et fumer en plein air. Ainsi se termina cette cérémonie qui avait duré 48 minutes montre en main. Je n'oublierai jamais la belle et noble tête du chef des derviches, non plus que l'aspect imposant de la cérémonie, avant qu'elle eût

pris ce caractère de fanatisme outré qui répugne aux Européens.

En sortant de la mosquée nous passâmes au cimetière musulman, pour aller visiter les tombeaux de la famille du Vice-Roi.

Nous y vîmes une inhumation. Le mort était tout bonnement enveloppé dans un linceul, dans ce pays où jadis on embaumait avec tant de soin. A quelques pas plus loin, nous rencontrâmes un chameau chargé de pain, que la famille d'un riche défunt, faisait distribuer aux pauvres, comme cela se pratique en Europe. C'était plaisant de voir ces bonnes gens se disputant ces galettes, en dépit des coups de bâton que leur donnaient çà et là les *cavass* ou espèces d'agents de police, pour modérer leur trop grande ardeur.

Les tombeaux de la famille du Vice-Roi d'Egypte.

Nous ne tardâmes pas à arriver au dôme renfermant les tombeaux royaux. Quelques fidèles y lisaient le Coran. Leurs livres étaient posés sur de petits pliants en jonc. Les sarcophages étaient la plupart en marbre, richement peint et doré. Ce n'étaient pas comme à Constantinople des catafalques recouverts de tapis ou de riches tentures, mais de véritables mausolées. Le plus beau et le plus grand qu'on nous y montra, était celui *d'Ibrahim-Pacha*, fils de *Méhémet-Ali*. Il était en marbre blanc avec des ornements et des versets du Coran sculptés

en relief, et relevés d'or et d'azur. Celui de *Toussounn-Pacha* et d'autres, fixèrent aussi notre attention. Ceux des hommes se distinguaient par un turban ou un *fez* sculpté. Ceux des femmes étaient ornés d'espèces de vases.

A un pas du dôme, on nous montra trois tombes réunies, qu'on dit être celles des Mamelucks.

Puis nous nous rendîmes au *Zameh*, (temple) du *Moristan*, (hôpital). Il est d'une haute antiquité. Ses belles colonnes, son beau *mehrab*, incrusté de bois, de nacre et orné de colonnettes de différents marbres précieux, en font un monument capital. Autrefois un hôpital était attenant à cette mosquée à laquelle il a donné son nom. Mais aujourd'hui on l'a transféré ailleurs.

En retournant nous allâmes acheter de l'eau de rose, chez un marchand de drogueries et d'odeurs. Il nous offrit en vente une espèce de sucre-d'orge, nommé *hacchiech*. Je m'en défiai quoique aujourd'hui le *hacchiech* soit aussi rare, dit-on, que la véritable almée, et aussi peu toléré dans le négoce que ces danseuses dans les villes. (*) Quand à ces dernières, il s'en trouve néanmoins encore mais de la plus infime espèce. Elles résident dans les campagnes. Il y a aussi au Caire certaines femmes galantes, qui pour ou deux livres sterling viennent exécuter à domicile une la danse des almées.

(*) L'usage du *hacchiech*, a été défendu parcequ'il parait être plus pernicieux encore que celui de l'opium. Il occassionne le délire et parfois même la folie.

LE CAIRE, *Samedi* 22 *Novembre.*

Ce matin Mlle. Rachel est venue me rendre visite. Le soir M^{r}. Doms, M^{r}. Carver et moi, nous nous réunimes pour la dernière fois. Nous nous amusâmes beaucoup, et nous nous séparâmes avec le souhait de nous revoir, si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre. M^{r}. Carver part demain pour Alexandrie, où j'irai le rejoindre le jour d'après, pour continuer avec lui une partie de mon voyage de retour. J'ai donc encore un jour à passer en compagnie de M^{r}. Doms qui reste au Caire jusqu'à la fin du mois, attendre que le bateau qui doit le ramener à Trieste, parte d'Alexandrie.

La mosquée de Taloun.

LE CAIRE, *Dimanche* 23 *Novembre.*

Cette mosquée est de la plus haute antiquité, et digne d'attention par son architecture et par ses ornements. Elle a quatre nefs parallèles, dont trois dans le temple, et une quatrième donnant sur la cour. Cette dernière est separée des autres, par un mur évidemment construit plus tard. Les colonnes massives en pierre qui soutiennent les arêtes de la voûte sont carrées. Une fenètre les perce à leur sommet dans toute leur épaisseur. Les angles de ces colonnes sont creuses et contiennent des colonnettes en marbre. La chaire ou ambon servant aux lectures du Coran, est en bois et ornée de dessins, ainsi que de sculptures d'un travail

inouï. L'autel ou *Mehrab*, est construit en marbre de différentes couleurs. Il se compose de deux ogives de style arabe, formant deux niches supportées l'une sur deux colonnes de marbre brun, l'autre sur deux colonnes de marbre blanc. Au milieu de la cour habitée aujourd'hui par des pauvres, est une fontaine recouverte d'un dôme.

La mosquée du Sultan Assan

Est certes de tout ce que je vis en ce genre, celle qui me frappa le plus. A part sa belle façade si grandiose et si riche en ornements, elle est d'un genre unique. En y entrant je me trouvai dans une grande cour, dallée en marbres variés et ornée d'une fontaine. Sur cette cour donnaient quatre immenses salles ouvertes, à l'instar de celles qu'on voit dans les palais à Damas. Les murs d'une ornementation des plus riches, étaient décorés de superbes bas-reliefs, figurant des versets du Coran en caractères majestueux. Les parois étaient en mosaïques de marbres polychrômes précieux.

La chaire était en marbre blanc. Le verset du Coran qui ornait le dessus de la porte fermant l'escalier qui y conduit, était en lettres d'or sur un fond bleu, le tout entre deux bandes horizontales peintes en noir. Quant à la porte elle-même, elle était en bronze. Le temps lui avait donné la couleur du vert de gris. Çà et là apparaissaient des traces de couleurs, qui avaient dû la recouvrir. Le *Mehrab* comme la plupart de ceux des belles mosquées, était en marbres différents. Ses colonnes blanches avaient

des chapiteaux rouges. Derrière lui on nous fit voir une grande salle voûtée aux murs à riches incrustations de marbre. C'était celle renfermant l'humble tombeau du *Sultan Assan*. Il était entouré d'un enclos, en treillis de bois. Sur le mausolée était déposé un exemplaire colossal du Coran, et un tronc pour les offraudes des fidèles.

La mosquée d'El-Moyed

D'une fort belle et riche architecture extérieure, n'en est pas moins riche à l'intérieur. Il fallut s'y déchausser. Nous arrivâmes dans une grande cour d'un aspect riant, ornée d'une fontaine et de beaux arbres. Elle était entourée de galeries. Dans l'une de celles-ci priaient quelques fidèles devant les noms *d'Allah* et de *Mahomet* peints sur le mur en immenses caractères noirs. Dans une autre galerie des prêtres lisaient ensemble le Coran. Quant à la galerie principale, celle tournée vers *La Mecque* et où était l'autel, elle brillait par ses incrustations de marbre. Trois nefs parrallèles la composaient. J'y vis avec surprise quelques petits vîtraux en verre de couleur. La chaire était en bois richement travaillée, et les portes étaient peintes en vert, rouge et violet, sur un fond blanc. La décoration de la voûte avait tout à fait le cachet de celles des palais de Damas.

Comme je sortais je rencontrai une quinzaine de forçats, tous enchainés les uns aux autres par des anneaux de fer, qu'ils avaient au cou. Ils marchaient sur une ligne,

et revenaient disait-on, du chemin de fer de Suez, auquel on les fait travailler.

En rentrant à l'hôtel, je peignis une étude d'après une femme arabe que j'avais réussi à faire poser. L'après-midi j'en fis une autre d'après un Nubien, et vers le soir je m'occupai de mes préparatifs de départ. Je pris à regret congé de Mr. Doms mon excellent compagnon de voyage depuis plus de six semaines, je fis mes adieux à l'aimable Mr. Barbot et m'attristai malgré moi en songeant au départ.

Un mot sur les monuments du Caire.

Aucune ville de l'Orient, ne peut certes se flatter d'avoir de plus belles mosquées, et surtout de plus beaux monuments que Le Caire. Seulement, il est à regretter qu'à cause des rues étroites où ils se trouvent, on ne puisse mieux juger de leur ensemble. Je crois pouvoir me permettre de dire ici, que je ne partage nullement l'avis de certains auteurs qui disent que les monuments et surtout ceux du moyen-âge, produisent plus d'impression vus dans des espaces resserrés que sur de grandes places. Mais je dirai par contre avec eux, que c'est au Caire, qu'on apprend surtout à apprécier à sa juste valeur, ce que les Arabes ont fait dans leur plus beau temps, et qu'on comprend enfin combien ils méritent de tenir une place importante dans la grande histoire des arts.

Il faudrait des mois pour bien connaître tout ce que la capitale de l'Egypte renferme de précieux pour l'artiste

et bien plus pour l'architecte. Chaque détail réclamerait un jour.

ADIEUX AU CAIRE.

Lundi 24 Novembre.

Comme la plupart de ses visiteurs, je quitte trop tôt la cité par excellence de l'Orient, et je ne me sépare d'elle qu'avec une véritable émotion. Quel climat ! quels types ! quels monuments que ceux de l'Egypte ! O ville du Caire, je ne vous oublierai jamais, et si je devais vivre ailleurs que dans ma patrie, c'est chez vous que j'essaierais de m'en consoler ; mais n'y pensons plus il faut partir ! Demain le chemin de fer m'entraînera loin de vous, et me permettra tout au plus de saluer une dernière fois vos immortelles pyramides. Je ne verrai plus vos pittoresques femmes *fellahs*, avec leurs pantalons rouges, leurs tuniques et leurs voiles bleus, porter sur la tête avec grâce et majesté, leurs vases aux formes antiques. Je ne verrai plus dans vos rues les voluptueuses dames égyptiennes, étaler leurs robes de soie aux couleurs éclatantes, aux reflets d'or ou d'argent, et voilées de leurs mantes en soie noire, gracieusement assises sur des mules conduites par leurs *says*. Je ne pourrai plus donner ma faible aumône, aux trop nombreux aveugles victimes de l'air de la nuit dans vos campagnes, où l'on couche sur les terrasses, et pourtant je ne vous dis pas adieu. Je pars avec le doux espoir de revenir un jour. Au revoir !

Départ du Caire pour Alexandrie.

Lundi 24 Novembre.

A neuf heures du matin, le convoi m'enlève vers Alexandrie. Mes regards restent fixés longtemps encore sur les fameuses pyramides, se détachant sur le beau ciel d'Egypte, et lorsqu'elles échappent enfin à ma vue, je m'en console en allumant mon *Tchoubouck.* Ici l'on fait ce qu'on veut en chemin de fer; car aux stations l'on voit même les Arabes trop impatients pour attendre qu'on ait ouvert les portières toujours fermées à clé, sauter par dessus.

J'en reviens à ma pipe. A peine en avais-je aspiré quelques bouffées, qu'un *Iman* (prêtre) me la demanda. Je la lui passai poliment, car ainsi le veut la galanterie du pays. De son côté, il remit la pipe à un ami, pour me la rendre ensuite nettoyée et bourrée de nouveau. L'embouchure en étant en ambre, cela ne peut rien communiquer.

C'était bien là un digne pendant à l'histoire du verre de bierre, des estaminets flamands d'autrefois. On se le passait aussi par politesse et chacun y buvait ; seulement il n'y avait pas d'ambre.

Chemin faisant s'éleva un vent assez violent. Le ciel se couvrit, et vers le soir il plut quelques grosses gouttes. Finalement le convoi en retard d'une couple d'heures, arriva vers 6 heures à Alexandrie. Après avoir traversé, plusieurs rues dénuées d'éclairage, au risque d'être écrasé par les voitures, je descendis pour la seconde fois à *l'hôtel d'Orient*, où à ma grande satis-

faction, je retrouvai mon aimable compagnon de voyage Mr Carver, ce qui me dédommagea du déplaisir d'avoir dû quitter Mr Doms.

ALEXANDRIE, *Mardi* 25 *Novembre.*

Je suis réveillé par le tintement d'une cloche, qui me rappelle le son de celle de ma paroisse d'Anvers. Je ne saurais décrire l'impression que cela me produit. Une pluie torrentielle, comme on ne les connaît guère qu'en Syrie et en Egypte, fouette les vîtres de ma chambre. Le vent souffle bientôt avec violence, et l'on vient m'annoncer que le bâteau autrichien, qui le soir devait partir pour Corfou, par voie de Smyrne et du Pyrée, est différé jusqu'au lendemain. Comme mon compagnon et moi nous devons nous y embarquer, nous faisons néanmoins viser nos passeports, espérant que vers le soir le temps se radoucira; mais selon toutes les apparences, nous ne partirons que le lendemain.

D'ALEXANDRIE A SMYRNE.

A bord de l'Impératore.

Mercredi 26 *au Samedi* 29 *Novembre.*

Le Mercredi 26, à 8 1/2 heures du matin, mon ami Carver et moi, nous étions à bord de *l'Impératore,* qui partait pour Smyrne, seule ligne possible pour nous rendre à Athènes, que l'un et l'autre nous désirions voir en détail, avant notre retour en Europe.

La saison avancée était cause que nous étions les seuls passagers de la cabine. Je songeais à l'anglais Mr. Froom, avec qui j'étais seul aussi, quand au mois de Mars dernier je partis de Marseille pour Gènes. Mais je ne pensais guère avoir un aussi mauvais temps qu'à cette époque. Pourtant nous étions à peine au large, que le roulis du bâtiment devint insupportable. Par bonheur notre vapeur n'était pas à hélice; (*) d'un autre côté il n'était pas des plus grands. La mer nous apparut bientôt menaçante. Elle avait la couleur d'un vert-de-gris clair, et le ciel était brumeux. Pour la première fois, je souffris ; j'étais venu à bord dans de mauvaises dispositions. Mon compagnon avait le mal de mer au dernier point. Nous nous couchâmes tous les deux.

Vers le soir la tempête devint si forte, que les lames balayaient le pont. Une voile fut déchirée, une des chaînes du gouvernail brisée et l'échelle de babord enlevée par une seule vague, en même temps que toute une des rangées de vis fixant la cheminée. Les poulets se noyaient dans leurs cages ; les porcelaines et les tabourets se brisaient dans le salon. Le lendemain la tempête continua jour et nuit, mais toutefois avec bien moins de violence. Pour ma part je ne souffrais presque plus, mais mon compagnon était abattu. Il y avait deux jours et deux nuits qu'il n'était sorti de la cabine, et qu'il n'avait plus pris de

(*) J'ai toujours trouvé le mouvement des *hélices* plus désagréable que celui des bâtiments à roues, surtout par de gros temps.

nourriture. Le troisième jour au matin, la tourmente cessa. Vingt-quatre heures de plus d'un temps pareil, nous dit le capitaine, et c'en était peut-être fait de nous et du navire.

J'assistai mon digne compagnon à monter sur le ponr où il revint à lui, grâce au temps calme et beau. La tempête avait tant retardé la course de notre bâtiment, que nous n'étions pas à mi-chemin de notre destination et que loin de pouvoir arriver à Smyrne le soir, comme il le fallait, nous avions tant dévié de notre route, que nous nous trouvions en vue de l'île de Rhodes, que nous vîmes toute l'après-midi.

A notre entrée dans l'Archipel le calme était rétabli. Le lendemain matin 29, quatrième jour que nous étions en mer, le temps devint superbe. Nous passâmes la belle île de *Chio*, *Scio ou Chios*, surnommée le Paradis du Levant, à cause de son ravissant climat. Cette île est un des lieux qui s'attribuent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. C'est à Chio, qu'on recueille le *mastic* espèce de gomme qu'en Orient les femmes mâchent, et que les hommes boivent, transformée en cette liqueur qu'on nomme *Mastic* ou *Rakie*.

Le soleil était étincelant, et faisait un bien grand contraste avec les neiges que nous apercevions au sommet des montagnes des îles devant lesquelles nous passions.

Enfin, grâces à Dieu, après être sortis sains et saufs d'une aussi sérieuse tempête, nous arrivâmes à Smyrne

vers 7 heures du soir. Nous eûmes le désagrement de ne pouvoir débarquer que le lendemain matin. Notre retard nous ayant fait manquer le bateau de correspondance pour Le Pirée, nous fûmes donc forcés d'attendre jusqu'au vendredi suivant c'est-à-dire pendant six jours le plus prochain départ pour ce port.

SMYRNE.

Dimanche 30 *Novembre*,

A 8 heures du matin, mon compagnon et moi, nous étions installés à l'hôtel de Mme. Vve. Giraud où demeurait mon compatriote Mr. D. V. qui nous reçut aussi amicalement, qu'il l'avait fait lors de ma première visite, il y avait bientôt deux mois.

Vers midi nous assistâmes à une cérémonie des Derviches.

Une grande cérémonie des Derviches Hurleurs.

Ce genre de cérémonies avait déja puissamment excité notre intérêt au Caire. Elle était commencée quand nous arrivâmes. La salle était remplie de spectateurs, car à cause de je ne sais quelle fête, la solennité devait être extraordinaire. Le Pacha de Smyrne y assistait. Quelques autres personnages de distinction étaient assis des deux côtés du *Mehrab*, devant lequel était placé le grand chef des derviches. A quelques petites différences près, tout se passa comme au Caire. Seulement les musiciens et les chanteurs

au nombre de trois, étaient accroupis au milieu du cercle, au lieu de l'être à l'une de ses extrêmités. Après que les derviches eurent hurlé pendant quelque temps, et lorsqu'ils étaient en pleine surexcitation, les musiciens se retirèrent du centre, où apparut alors un des chefs, tenant plusieurs fers rougis sur un réchaud. Les malheureux fanatiques se ruèrent sur lui en se les disputant. Puis ils léchèrent ces fers de la langue, comme s'ils eussent fait un excellent régal. Au milieu du cercle un d'entre eux ayant le corps nu, se labourait les flancs avec le tranchant d'une lame de sabre, jusqu'à l'effusion du sang. Un autre s'appliquait successivement sur la joue, sur le front, sur le coin de la bouche, de l'œil ou sur le corps enfin, la pointe d'une baguette en fer, à la quelle étaient fixées plusieurs chaînettes, ayant à leurs extremités des billes à clous pointus, et par la rotation desquelles il se torturait au point de produire des plaies saignantes. Tous ces malheureux se seraient ainsi indubitablement tués dans leur délire en vociférant d'une manière terrible le nom *d'Allah Allah*, si leur chef ne leur eût repris non sans quelque peine, ces terribles instruments de torture, au moment où le danger devenait réel. Alors ils l'embrassaient, lui baisaient les mains et cédaient. La cérémonie en était à ce point, et devait probablement se terminer comme au Caire, lorsque nous nous retirâmes pour nous trouver à temps à l'endroit où devait avoir lieu une autre cérémonie de derviches, et y obtenir une bonne place. Mais quand nous y arrivâmes, nous eûmes,

le désappointement d'apprendre qu'elle n'aurait pas lieu ce jour-là. De petits Juifs portugais, qui comme leur père exercaient la profession d'interprête, nous invitèrent à vouloir accepter le café dans la maison de leurs parents, qui demeuraient près de là. Curieux de voir l'intérieur de ces gens si caractéristiques à Smyrne, surtout pour le costume et le type des femmes, nous acceptâmes leur offre.

Un intérieur juif à Smyrne.

Nous fûmes étonnés de la propreté, je dirai même du bien-être qui règnait dans cette habitation. On nous fit prendre place sur les divans. Le père de nos petits *Cicéroni* nous présenta à chacun un *tchoubouck*. Leur mère parée d'un collier composé de monnaies d'or, et richement coiffée selon la mode des juives de Smyrne, vint nous l'allumer avec un petit charbon. Cette brave femme était mère de cinq ou six enfants. Comme la plupart des gens de lenr communauté, ils parlaient le portugais, un peu de français, d'anglais, de turc et d'arabe. C'est chose réellement étonnante. Aussi tous ces juifs font de parfaits interprêtes ou de subtils marchands.

Les chameaux à Smyrne.

Au sortir de cette intéressante visite, nous fîmes un tour au bazar. Nous y vîmes défiler un convoi de ces chameaux dont la race est particulière à Smyrne et que jusqu'ici nous n'avions pas encore vus. Ils ont le cou

très-court et gros, sont généralement petits quoique très-robustes, et ont une espèce de poil frisé qui les fait différer des chameaux des autres races, autant qu'une chèvre diffère d'un mouton.

Une des cérémonies des mariages juifs à Smyrne.

En rentrant à l'hôtel, nous remarquâmes une maison juive, d'assez grande apparence. Elle était ouverte, et il y régnait un certain mouvement. Comme nous nous enquérions de ce qui en était la cause, les petits Juifs qui nous reconduisaient, nous répondirent, qu'on y célébrait une cérémonie de mariage et que chacun y était admis. Nous y entrâmes donc. Voici ce qui s'y passait. Le propriétaire de cette maison avait une de ses servantes, qui devait se marier huit jours après. Il avait donc mis à sa disposition un appartement où elle se tenait, pour recevoir les présents de noces que voulaient bien venir lui .offrir ses amies. La fiancée occupait le centre de ce salon, timidement assise les yeux baissés, entre sa mère et sa future belle-mère. Sur les divans occupant trois des parois de la salle, étaient placées ses jeunes compagnes. Trois vieilles jouant du tambourin se tenaient accroupies sur les divans placés contre la quatrième paroi. Elles faisaient de temps-en-temps la quête parmi les visiteurs. Voilà tout ce qu'il nous fut donné de voir de cette cérémonie. Nous nous réjouîmes d'avoir pu pénétrer dans un *Harem* aussi complet, car certes il ne nous sera jamais donné d'en voir un de femmes turques.

Le soir nous allâmes au petit théâtre italien, voir représenter *Don Césare di Bazan.* Cette pièce fut jouée d'une manière plus que satisfaisante, et nous ne nous couchâmes que vers minuit, heure qu'il n'est pas donné d'atteindre tous les jours sans ennui dans une ville d'Orient.

SMYRNE, *Mercredi* 3 *Décembre.*

Aujourd'hui je me suis mis à la recherche de modèles dans le quartier juif. Mr D. V. me raconta, qu'un artiste qui comme moi en cherchait il y a quelque tems, n'y trouva personne qui voulût se laisser peindre. Les braves gens croyaient qu'ils n'auraient pas été rémunérés. Mais quand ils apprirent que le premier qui voudrait consentir à poser serait bien payé, l'artiste ne put plus mettre les pieds dans le quartier, sans qu'il ne provoquât un véritable attroupement de juifs, criant de tous côtés : *Stampatore stampate mi! Stampatore stampate mi!* Mais je devais être mieux partagé, car je parvins à obtenir une dame comme modèle de complaisance. En effet, un certain juif ayant été trop exigeant dans ses prétentions pour me permettre de peindre une des femmes de sa maison, Mr. D. V. qui prenait à cœur de me faire réussir ailleurs, imagina un petit moyen très-ingénieux. Il fit accroire à un courtier qui faisait beaucoup d'affaires pour lui, que Mgr le Duc de Brabant, désirait avoir le portrait d'une belle juive. Il lui demanda donc s'il voulait consentir à me laisser prendre celui d'une de ses servantes, étant assuré que le courtier m'aurait présenté mieux que

çela. En effet flatté d'un si grand honneur, il lui offrit aussitôt de me laisser peindre sa fille, qui, disait-il, se parerait de sa robe de noce. Il tint parole et y mit de l'empressement, car il nous annonça, qu'il nous attendrait le lendemain dès huit heures du matin.

Les Raisins et les Figues.

Monsieur D. V. en sa qualité de négociant, me mena voir encaisser les raisins pour l'exportation. A l'instar des boulangers pétrissant du pain, on les pressait avec les pieds dans de petits barrils. Quant aux figues elles se mettent dans des boîtes d'une manière plus appétissante. Ce sont des jeunes filles, qui les y arrangent. et je dois avouer qu'au magasin où nous les vîmes à l'œuvre, je fus trop préoccupé des beaux types des grecques, arméniennes, juives et même turques qui y travaillaient, pour songer à examiner ou à goûter la qualité des figues.

Les Bains Turcs.

Celui que nous visitâmes ressemblait à la plupart de ceux de Constantinople, du Caire et de l'Orient en général ; il comptait une première salle où l'on se déshabille ; une seconde à température chaude, où l'on endosse le costume de bain, fume et prend le café, et enfin une troisième à température plus chaude encore, où se prennent les bains. Dans des cabinets attenant à cette salle, le baigneur est brossé, savonné, peigné, séché, etc.

De là il repasse dans la seconde salle où il se repose et

laisse passer la transpiration, pour aller enfin se réhabiller, et de nouveau fumer et prendre le café dans la première salle. J'aurais bien voulu entrer au bain , mais la propreté ne m'en souriait pas, et nous nous contentâmes tous de la vue. En sortant nous traversâmes la rue habitée par les orfèvres juifs, dont nous admirâmes les beaux ouvrages, puis passant par quelques bazars, nous retournâmes à l'hôtel.

Une séance de peinture.

SMYRNE, *Jeudi* 4 *Décembre.*

Accompagné de Monsieur D. V. et de son commis l'excellent Mr. Nicolas, je m'achemine dès huit heures du matin à travers une pluie battante, vers le quartier juif, où réside la belle inconnue, qu'il va m'être donné de peindre. A notre arrivée, père. mère et fille nous reçoivent en grande toilette. Le costume de cette dernière est d'une excessive richesse. Elle est chamarrée de colliers et de chaînes en or. Quoique peu belle, sa tète offre un type plein de caractère.

La mère porte un collier de diamants ; On m'assure que la moitié de la fortune du brave Juif orne le cou de sa femme et celui de sa fille. Après qu'on nous a présenté du café, des pipes et des confitures, je me mets courageusement à la besogne. Il y avait de quoi travailler deux jours, et je n'obtiens que deux heures. Après différentes pauses, mon esquisse fût enfin terminée. Ne sachant que faire pour remercier ces bonnes gens, je voulus don-

ner au moins un pour-boire à leurs domestiques ; mais le maître de la maison s'y opposa énergiquement et comme Mr, D. V. avait dit pour lui imposer, que mon père faisait des affaires et pourrait probablement lui procurer des relations, il voulut à toute force avoir mon adresse. Comme je sortais, il me demanda, si de mon côté je voudrais lui faire un petit plaisir. Certainement, lui répondis-je. Eh bien me dit-il, vous demanderez à Mr. votre père qu'il veuille bien m'ouvrir un léger crédit. Vingt mille francs suffiront. Cette étude est un peu chère, pensai-je en moi-même, mais je laissai le brave homme se bercer de ses douces illusions.

Il nous exprima encore tout son regret de ne pas avoir su que nous resterions si longtemps, car que sans cela il nous aurait certes fait servir à dejeûner. Pour ne pas en être privés et ne pas devoir retourner au quartier franc nous nous rendîmes donc chez un restaurateur turc. Nous y fumes servis par un nègre. Or comme je désirais prendre encore une étude de nègresse avant de quitter la terre orientale, nous nous adressâmes à cet homme, lui promettant un bon *Backscheech* s'il nous en procurait une. Il sortit immédiatement avec nous, car le mot *Backscheech* est électrique en Orient, et il nous mena dans le haut du quartier turc, dans un endroit où résidaient tous les gens de sa couleur. Puis nous conduisant chez leur *Scheich* (chef), car les noirs à Smyrne ont une communauté, il nous montra deux ou trois femmes qui travaillaient dans la cour et m'offrit de choisir. Mais toutes étaient vieilles

et laides. Impossible d'en obtenir une jeune : l'oriental les cache. Je me résignai, a mon triste sort, et m'installai immédiatement sous un hangar en plein air, car la pluie avait cessé. Une heure après je revenais avec ma boîte, et aussi satisfait que fatigué de ma rude journée.

Le soir j'emballai le tout, decidé à m'embarquer le lendemain à quatre heures de relevée sur le bateau du Pirée.

Le Tandour.

Notre soirée se termina sous le *Tandour* de Mme Giraud.(*)

A Smyrne on nomme *Tandour*, un meuble en bois sur lequel se trouvent deux grandes couvertures cachées par une troisième beaucoup plus petite et d'une étoffe précieuse. Au milieu est fixée une table à déjeûner, soutenant un vase de métal plein de cendres chaudes de charbon de bois. En hiver chacun se met les jambes sous cette couverture, et l'on se couche ainsi sur les divans. Le *Tandour* est un meuble très-confortable, mais il m'a paru très-équivoque au point de vue des convenances.

Départ de Smyrne.

Vendredi 5 Décembre.

Après avoir pris congé de mon aimable compatriote Mr. D. V. je m'embarque vers quatre heures du soir. avec mon ami Carver, à bord du vapeur autrichien l'Egypte.

Le temps remis au beau par le nouveau quartier de la lune, faisait reluire les neiges, qui couvraient au loin

(*) Maîtresse de notre hôtel.

les montagnes de la Caramanie. A six heures les roues du bâtiment se mettent en mouvement. Le vent est des plus favorables, et la nuit est si belle, que nous ne nous doutons guère être au mois de Décembre.

SYRA.

Samedi 6 Décembre.

Comme nous devions nous arrêter à Syra jusqu'au lendemain pour attendre le vapeur venant de Constantinople, nous nous rendîmes à terre, pour visiter cette cité commerciale. Son port est la principale station dans l'Archipel, des bateaux-à-vapeur entre l'Orient et l'Occident. Cette ville semble par ses maisons pressées, étalées en amphithéâtre sur le flanc d'un rocher, rappeler parfaitement Alger, et posséde un superbe Lazaret que nous fûmes heureusement admis à visiter sans devoir y séjourner.

Nous passâmes ensuite notre temps à fumer *Tchoubouchs* et *Narghuillés* dans un café garni d'estampes, représentant des sujets grecs anciens. A la nuit tombante, nous quittâmes avec résignation cette ville et ses monuments en marbre, provenant de l'ile de Paros sa voisine, qui fournissait à Phidias et à Leucippe, la pierre dont ils ont fait sortir tant de chefs-d'œuvre. Enfin revenus à bord, nous fûmes émerveillés du beau spectacle qu'offrait l'amphithéâtre illuminé de Syra à l'éclat des lumières le disputant à celui des étoiles.

Départ de Syra pour Le Pirée.

Dimanche 7 Décembre.

Dès le matin à six heures, nous sommes réveillés par le bruit de l'ancre qu'on lève. Le jour qui commence à poindre et le ciel couvert, produisent un effet sombre et mystérieux. Le vent favorable qui surgit bientôt nous fait filer dix à onze nœuds à l'heure. La mer avait cette poésie qui plaisait tant à une dame que je connais qu'elle se contenta de l'affronter une seule fois en sa vie. Notre vapeur bondissait d'une manière extravagante, lorsqu'un petit incident assez piquant ne tarda pas à se présenter. Deux Italiens étaient à bord. L'un fort-bien portant ayant été très-satisfait du repas qu'on venait de servir, dit à son compagnon: « Il est pourtant bien agréable de voyager en bateau-à-vapeur ; on ferait le tour du monde comme si de rien n'était : « *si dorma*, *si cammina*, *si conversa*, *è si pranza bene*, on dort, on se promène, on cause et l'on dine bien. » A peine avait-il prononcé ces derniers mots, que son estomac lui prouva rudement que ce n'est pas tout de bien dîner. Son compagnon acheva sa phrase en disant : « *et si v.... accomodo.*

Syra nous apparut longtemps encore dans le lointain, jusqu'à ce qu'enfin nous la perdîmes de vue. Quelques heures plus tard nous pûmes apercevoir Le Pirée. Vers deux heures nous distingions déjà les pavillons des navires de guerre français, anglais et grecs, qui y mouillaient, et à trois heures nous étions dans le port. Je me

trouvai pour la seconde fois au Pirée, car j'y avais fait une visite de quelques heures, il y avait à peu près deux mois, en me rendant de Messine à Constantinople. Comme aujourd'hui j'arrivais un dimanche.

LE PIRÉE.

C'est à l'entrée de ce port, que se trouvaient autrefois les deux lions, transférés en 1686, à l'arsenal de Venise par Morosini. Thémistocle y fonda la grandeur maritime des Athéniens, et Périclès l'orna de temples et de statues. Mais il ne reste aujourd'hui au Pirée que le souvenir de ces grands hommes, car la nation la plus illustre de l'antiquité est bien dégénérée et ne produit plus guère de héros.

Au moment de notre débarquement, il nous arriva un petit incident assez caractéristique. Nous avions fait accord pour nous faire conduire à terre moyennant un *six pence* anglais. Arrivés à destination, le descendant des *Hellènes*, nous dit que nous lui devions un shelling et demi. Il voulait nous tromper, en faisant tourner à son avantage le jeu de mots de *one six pence*. A sa manière de voir le mot *shelling* était sous entendu et il prétendait nous avoir demàndé *one (shelling) and six pence* et non *one six pence*. Mais nous sûmes faire respecter nos droits. Ayant fait ensuite accord avec un *Vetturino* en fustanelle, (*) pour nous conduire à Athènes, nous n'eûmes guère à nous louer davantage de ses procédés à notre égard. En route il voulut

(*) Jupon que portent les Grecs.

faire monter d'autres personnes dans notre voiture. Nous nous y opposâmes énergiquement, en disant que nous ne payions pas pour les autres. Mais nous ne pûmes néanmoins empêcher que comme à Naples une demi-douzaine d'individus ne se plaçassent devant et derrière notre véhicule. Enfin nous arrivâmes à la ville célèbre, sur l'une des portes de laquelle Châteaubriand semble avoir lu cette inscription,

C'est ici la ville d'Adrien, et non pas la ville de Thésée.

ATHÈNES.

A peine arrivions nous en ville, qu'une cavalcade simple et peu nombreuse déboucha vers nous. C'étaient le roi Othon en riche costume grec, et la reine Amélie vêtue en amazone. Deux ou trois cavaliers et une autre amazone les suivaient de près. Puis venaient quelques laquais, et un petit piquet de cavalerie en serre-file. Leurs A.A. R.R. traversaient la ville comme de simples particuliers.

Nous descendîmes à l'hôtel tenu par Mr Vitalis, ex-drogman des célèbres voyageurs américains *Bayeard Taylor* et *Harrison*. C'était le même hôtel où j'étais descendu lors de ma première visite.

Mon compagnon américain passablement difficile quant aux hôtels, recommanda à l'hôte de bien nous traiter, disant qu'il était (*sick for good food*) en peine de bons alimens, qu'à sa manière de voir, il n'avait pas eus depuis long-temps. On promit de le satisfaire et de lui donner *le good beef*, (bon bœuf), dont disait-il, il ne voulait plus

se passer pour tout l'or du monde. A la vérité il n'avait comme moi mangé que trop de mouton en Orient, où l'on ne trouve guère de viande de bœuf. Cet incident m'amusa beaucoup, surtout quand il ajouta : si je ne l'obtiens pas *I would die* j'en mourrai !

ATHÈNES, *Lundi* 8 *Décembre.*

Dès dix heures du matin, nous avons une chaleur d'été. Nous sortons avec Mr. Vitalis qui veut bien nous servir de guide, et visitons

Le palais du roi Othon.

Ce palais tout moderne, est situé sur une éminence. C'est un vaste carré qui, quoique construit en marbre pentélique, n'en a pas moins l'apparence d'une caserne ou d'un hôpital. Les fenêtres en sont trop petites, et la distance de celles du rez-de-chaussé à celles du premier étage est trop grande. En un mot ses architectes se sont montrés très-peu dignes, des beaux modèles que leur offrait la ville de Périclès. Ils n'ont pas eu honte de dépouiller ceux-ci pour élever leur prétendu palais, dont le péristile fut construit avec des marbres enlevés aux propylées, ce qui n'empêcha pas qu'il ne coûtat encore un million de francs.

Athènes, que son nouveau gouvernement a doté de plusieurs établissements utiles, tels qu'une université, une école militaire, des hôpitaux, un jardin botanique,

un observatoire et un théâtre, a tout-à-fait le cachet d'une ville naissante. Partout des maisons et des rues neuves, dont celle de *Minerve*, aboutissant au palais, est la principale, viennent remplacer les rues étroites et tortueuses de l'ancienne ville. On est aussi en train d'y construire une nouvelle église catholique, et une cathédrale grecque d'un style assez lourd, que la commune fait élever avec le prix de la vente de 70 églises en ruine, que le gouvernement lui avait cedées à cette condition.

L'ACROPOLE

ou Citadelle d'Athènes.

Que Mr. Wagner, le savant professeur de l'université de Gand, qui l'étudia sur les lieux dans tous ses détails, a si bien décrite dans l'intéressante séance qu'il donna au Cercle artistique d'Anvers, peu de jours avant mon départ, le 27 Février 1856, est bâtie au haut d'un rocher. Cette forteresse souffrit beaucoup des guerres, de l'explosion d'un magasin à poudre, et surtout des tremblements de terre.

Nous y visitons d'abord

Les Propylées

On y monte par des marches latérales, placées des deux côtés d'un plan incliné en marbre blanc, qui était destiné à donner passage au char sacré. Il n'y a que fort peu de temps que cette magnifique entrée fut découverte, après soixante-sept jours de travail. Ses colon-

nes ainsi que cinq des six qui ornaient l'intérieur du vestibule, et qui sont d'une magnificence et d'une conservation remarquables, sont encore debout.

La grande entrée existe en entier dans son état primitif. On y voit encore sur le pavé, les sillons de la porte eu bronze qui la fermait.

N'oublions pas de dire qu'aux propylées, nous vîmes le piédestal, qui servait à la célèbre statue d'Adrien transportée à Rome, et qu'on nous y montra plusieurs fragments de sculptures tels que têtes, pieds et mains, dont la difformité serait motiveé au dire des savants, de ce qu'ils furent faits comme *ex-voto*, à offrir aux divinités pour la guérison du membre malade qu'ils représentent. Derrière les Propylées, et adossé au basement d'une colonne, on voit encore un piédestal portant une inscription grecque. C'est, dit-on, celui sur lequel Péricles fit élever à Minerve une statue qu'il lui avait vôtée pour le cas où un ouvrier qui s'était cassé le pied en tombant en cet endroit guérirait. Pour cette raison on nommait cette statue *la Minerve de la guérison*. Par une singulière coïncidence, un autre ouvrier s'y cassa le pied de nos jours. Il avait voulu scier entre deux parties de la colonne, afin d'en enlever quelques petites pierres. Malheureusement le chapiteau se détacha, et lui fractura le pied par sa chûte. Mais la statue de la guérison n'existait plus, et le malheureux ne put même être guéri à l'hôpital.

Le petit Temple de la Victoire sans Ailes (Apteros).

Il est situé à droite des Propylées, en face de la tour, par laquelle les croisés eurent la barbarie de remplacer l'aîle droite du péristile des propylées qu'ils détruisirent. On ne saurait se faire une idée de la grâce de ce petit bijou. Le charme qu'il offre est complété par la vue de la mer et des montagnes. Sur ce fond se détache sa belle frise à figures, qui parait avoir été construite pour tenter le pinceau des peintres. *Pausanias* fait mention de ce monument, mais il avait disparu, lorsque par bonheur des excavations faîtes par le gouvernement actuel, en firent découvrir les fragments. On eut le bon esprit de le réédifier sur ses anciens fondements, et aujourd'hui il manque très-peu de chose à son entière restauration. Ce petit temple ainsi que celui de *Vesta* à Tivoli, sont peut-être les deux édifices les plus gracieux du monde.

Parmi les nombreux débris des chefs-d'œuvre qu'on découvre encore tous les jours, enfouis dans l'Acropole, en dépit de ce qu'on y a déjà enlevé pour les musées d'Europe, on conserve dans l'intérieur du petit temple *de la Victoire*, une figure en bas-relief à laquelle manque malheureusement la tête. Elle est attribuée au grand Phidias, qui par elle représenta la Victoire d'une manière toute nouvelle. Elle est ailée : mais voulant montrer qu'elle venait se fixer à Athènes, l'artiste l'a représentée ôtant ses sandales. Toute cette figure est une merveille de grâce et d'exécution.

L'*apteros* fut érigé à la mémoire d'Egée , qui se donna la mort à cet endroit en se précipitant, dit-on, dans la mer. Cela est impossible, car jamais la mer n'a pu venir jusque sous les murs de l'Acropole. C'est donc au bas du rocher que dut se jeter le malheureux, lorsqu'il vit arriver de loin avec des voiles noires le vaisseau de son fils Thésée. Celui-ci dans l'enthousiasme de sa victoire , avait oublié de hisser les voiles blanches selon la promesse qu'il en avait faite à son père, dans le cas où il serait victorieux. De même qu'en Sicile j'avais admiré du haut de l'Etna le célèbre port de Syracuse, nous jouissons ici de la belle vue de la mer , ou nous distingions l'emplacement *d'Egine* et de *Salamine*, célèbre par la bataille des Perses et des Grecs.

Après avoir bien examiné encore tous les fragments de sculpture, et d'inscriptions, rangés sur l'escalier des propylées , dont quelques-uns conservent encore des traces des peintures dont probablement un jour ils étaient ornès, et dont nous laissons l'analyse aux savants archéologues, nous pénétrons dans l'Acropole proprement dite.

L'Acropole.

Elle est tout-à-fait en marbre blanc. Son fronton se composait de six colonnes doriques, dont cinq existent encore aujourd'hui. Un portique extérieur l'entoure en entier. La couverture, aussi en marbre comme l'attestent les débris, est travaillée intérieurement en caissons.

En faisant le tour de la galerie extérieure, on nous fait

observer que les degrés sur lesquels sont placées les colonnes, form'nt une ligne courbe, de manière qu'au milieu ils ont presque un pied de plus en élévation qu'aux extrémités. Ce fut, parait-il, un calcul habile des architectes de l'antiquité, car à distance la courbe disparait et les marches semblent droites.

Le Parthénon

Qui se dressait devant nous, dans sa majestueuse beauté, comme nous sortions des Propylées, est certes le plus bel édifice connu, construit sur le plus bel emplacement du monde. Sa vue fait une vive impression. Placé au centre de la Citadelle, le Parthénon, en occupe l'endroit le plus élevé.

Quand de ce temple on porte la vue du côté du nord, la ville et la plaine apparaissent comme une grande péninsule entourée de montagnes. Ce panorama est ravissant. Sur ce monument on découvre encore quelques traces de peintures datant de l'époque où il avait été transformé en église grecque. Il le fut aussi successivement en poudrière et en mosquée. Il est entièrement construit en marbre blanc du mont Pentélique, et consiste en une salle, ayant huit colonnes d'ordre dorique sur le front et dix-sept sur les côtés. La frise de l'extérieur et des deux vestibules. représentait la procession, qui avait lieu au Parthénon à la fête quinquennale des *Panathénées*. Mais la seule partie conservée de ce bel ouvrage, et qui se voit au-dessus du vestibule de l'Ouest, en a été en grande partie transportée au Musée Britannique.

Le *Parthénon* était, paraît-il, toujours resté dans son entier, jusqu'à ce qu'en 1687, une bombe lancée par l'armée des Vénitiens, en détruisit la toiture. La dénomination de Parthénon fut assignée à Minerve, à laquelle ce temple était consacré. Sa statue, exécutée en or et en ivoire par Phidias, y était placée au centre. On prétend que les dalles de marbre qu'on voit à cet endroit à un pouce plus bas que le niveau des autres, avaient été ainsi posées, afin de pouvoir en baigner la base dans de l'eau et empêcher par là que l'ivoire ne s'en fendît. Cette statue passait pour une merveille, et pour le chef-d'œuvre du grand Phidias, qui en avait fait sept dans sa vie, mais qui s'était surpassé dans celle-ci. Elle avait vingt-six coudées, (environ douze mètres ou 37 pieds français) de haut. Elle était debout, couverte d'une égide, et d'une longue tunique qui lui descendait jusqu'aux talons. Elle tenait d'une main une lance, et de l'autre une *Victoire* haute de quatre coudées, (environ deux mètres). Une imitation en fut commandée par Mr. le duc de Luynes, et exécutée par Mr. Simart. d'après des documents descriptifs. Elle figura à l'Exposition universelle de Paris en 1855, mais ne fut guère goûtée du public, malgré toute la science et tout le talent déployés dans son exécution. L'effet général n'en est pas très saisissant, peut-être parceque les proportions auxquelles on a dû la restreindre ne sont pas de nature à produire une bien forte impression.

L'Acropole et le Parthénon paraissent avoir dû renfermer bien des statues aux beaux temps des Grecs. *Pausanias* raconte qu'il y en avait un nombre incalculable lorsqu'il les visita, quoique les Romains en eussent déjà brisé ou enlevé plus de 3,000. Une légende dit encore, que les statues en bois qui ornaient primitivement le Parthénon ayant été brûlées quand les Perses l'incendièrent, les Grecs trouvèrent à leur retour une branche d'olivier, sortant des cendres de ces statues.

l'Erechteion ou Temple d'Erechtée.

Situé à cent cinquante pieds au nord du Parthénon, ce temple est le dernier des importants monuments que renferme la citadelle: c'était l'ancienne demeure d'Erechtée. Elle fut, dit-on, partagée après sa mort en trois parties, formant deux temples, suivant les uns, et trois suivant les autres, savoir: celui *d'Erechtée* au nord, celui de *Minerve Poliade* à l'est, et celui de la nymphe *Pandrosos* au sud. Pausanias parle de ces trois temples comme distincts dans leur destination. Homère dit qu'Erechtée demeurait dans celui de *Minerve Poliade*, ou en d'autres termes, qu'il avait bâti son palais près de ce temple, contenant la plus ancienne statue de Minerve. que l'on considérait aussi comme la plus sacrée, et comme tombée du ciel. A mon idée, ce temple était simplement divisé en trois compartiments, que l'on a pris pour trois temples différents. D'après la tradition, Minerve, dans sa querelle avec Neptune pour le territoire de l'Attique, aurait fait

sortir de la terre l'olivier qui devint la symbole de cette divinité. Il n'existe plus qu'une partie de l'Erechteion. Lord Elgin enleva une des six colonnes de son portique, ainsi qu'un des six cariatides, de celui du Sud, remplacé aujourd'hui par un nouveau. Pausanias dit encore, que de son temps on voyait aussi dans l'Erechteion la source que Neptune fit jaillir d'un coup de trident, lors de sa dispute avec Minerve, au sujet de la protection que cette déesse accordait à Athènes. Notre *Cicerone* voulant aussi émettre son avis, prétend que l'entrée du Sud avec ses six cariatides, et qu'il nomme *Cécropeia* est le tombeau que Cécrops, premier roi d'Athènes aurait érigé à sa fille. Cela prouve peu pour ses connaissances archéologiques.

De même que dans un temple de Pompéia, on nous montra derrière l'Erechtéion, l'entrée souterraine par où les prêtres pénétraient dans l'intérieur des statues et rendaient ainsi des Oracles. La dernière particularité qu'on nous fit remarquer c'était un chapiteau neuf destiné à la restauration d'une colonne. On en avait ornementé une partie, afin de montrer par là que la sculpture moderne ne doit pas encore le céder à l'art ancien. Mais il me semble que les Athéniens auraient mieux fait d'en donner des preuves dans le palais qu'ils ont construit pour leur roi Othon.

Le Théâtre d'Hérode Atticus.

En descendant de l'Acropole, nous visitâmes le théatre

d'Hérode Atticus. On le nomme *Odeum* ou *Regilla*; l'architecture en est romaine. Les sièges et gradins en ruines, sont cachés sous les décombres, qu'on travaille toujours à déblayer quoiqu'à peu de bras.

On dit qu'il contenait jusqu'à dix mille spectateurs, et qu'il avait environ 260 pieds anglais de diamètre.

La prison de Socrate

Se compose de quatre grottes, taillées dans le roc. Aujourd'hui on les prend pour des bains antiques. Celle dans laquelle on dit que Socrate but la coupe empoisonnée est ouverte par le haut, et fait plutôt supposer que c'était une ancienne citerne. Mais respect aux légendes !

La colline du Musæum.

A droite de la prison de Socrate, elle est située entre celle-ci et l'Acropole, dont elle atteint presque la hauteur. On dit que c'est le lieu où Musée fit entendre ses chants, mourut de vieillesse, et fut enterré.

On y distingue quelques ruines assez ornementées, qu'on dit être celles du monument de Philopœmen.

Le Pnyx

Est une colline située à l'endroit où s'assemblait le peuple, et où les questions les plus importantes de la guerre étaient agitées. Il y régnait une grande simplicité. Une vaste tribune en pierre, qui du côté de la mer était tournée vers l'intérieur, en était l'unique ornement. C'était

de là que le grand Démostènes haranguait le peuple. Cette tribune, les dégrès qui y conduisaient, ainsi que les sièges, étaient taillés dans la roche vive. Au dessous et près de cette tribune si simple, aujourd'hui presque entièrement ensevelie sous terre, on en voit une autre mieux conservée et plus imposante par ses formes. C'est celle des trente tyrans d'Athènes.

Le Temple de Thésée

Construit 50 ans avant le Parthénon, ou 415 ans avant J.-C. par Cimon, fils de Miltiade, après le combat de Salamine, est aujourd'hui converti en musée de sculptures anciennes. L'église St.-Marc à Venise, et le temple de Thésée à Athènes, ont, comme le disent plusieurs auteurs, différents points de comparaison quant à leur destination et aux souvenirs qu'ils réveillent. Tous deux doivent leur origine aux mêmes sentiments ; tous deux sont à la fois temples et catacombes. Dans l'un et dans l'autre les cendres vénérées qui y reposent, furent rapportées des régions lointaines. Cimon rapporta au Pirée celles de *Thésée*, venant de l'île de Syros, où celui-ci avait enduré son exil. Celles de *St.-Marc*, venant d'Alexandrie, abordèrent au quai de Venise, où elles furent saluées à leur arrivée avec toute la pompe d'une fête vénitienne. Les obsèques de Thésée furent célébrées par un défi dramatique entre Eschyle et Sophocle. Enfin le héros et le Saint placés dans leurs splendides mausolées, furent honorés chacun dans sa cité respective,

comme le protecteur de la République. Thésée toutefois n'eut pas à lui seul les honneurs de son temple. Hercule, le compagnon de ses travaux sur la terre, fut admis à partager sa gloire posthume, et il lui en céda même la plus grande part. Sur la façade orientale du temple, se voient tous les travaux de ce héros, tandis qu'il n'y en a que très-peu figurant les actions de Thésée. Ce dernier manifesta encore le même désintéressement, en cédant à Hercule l'entrée la plus apparente de son temple. Ce noble monument construit en marbre penthélique, est entd'uouré n péristyle composé de six colonnes sur la façade , et de treize sur les côtés. Il a soixante-quinze pieds de longueur sur vingt-six de large. Trente-deux colonnes d'ordre dorique y sont encore debout.

L'Aréopage ou Colline de Mars.

Seize marches taillées dans le roc, y conduisaient de la vallée *d'Agora*, qui séparait l'Aréopage du *Pnyx*. Sur ses ruines on avait bâti une petite église dédiée à St.-Denis l'Aréopagiste, en commémoration de sa conversion par St.-Paul. C'est à l'Aréopage que furent jugés *Creste*, accusé de parricide, et *Socrate* accusé d'athéisme. L'Aréopage était composé des Archontes sortis de fonctions. C'était le tribunal le plus respecté de l'antiquité. Jamais ses jugements ne furent infirmés ou taxés de partialité.

La pierre fécondante.

Comme nous revenions sur nos pas, nous passâmes près de l'emplacement du temple d'*Eleusis*, dont il ne

reste aucune trace. Mais on nous montra non loin de-là une pente en pierre, sur laquelle dans l'antiquité, les dames grecques se laissaient glisser sur le dos, pour se guérir de la stérilité. M. Vitalis qui avait aussi servi de guide au célèbre voyageur Winckelson, (auteur d'un ouvrage si intéressant sur la Haute-Egypte,) nous raconta, que passant avec lui devant cette pierre, il lui raconta que cette croyance existait encore de nos jours. Winckelson ne voulut pas y croire, mais à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent un père y amener sa fille et la faire glisser le long de la pierre. Quant à nous, nous n'y vîmes que deux jeunes garçons qui par leurs expériences dérisoires, contribuaient passablement à polir cette pierre déjà si usée par les générations passées. Nous continuâmes notre chemin, et en traversant la ville, Mr. Vitalis nous fit encore remarquer deux colonnes enclavées entre les maisons. Ce sont les seuls restes du théâtre de Bacchus, construit cinq cents ans avant J.-C. et jadis un des plus magnifiques et des plus grands de la Grèce. Il pouvait contenir 30,000 spectateurs. Nous passâmes aussi sous l'*arc d'Adrien*, monument romain assez original, construit en marbre penthélique, et décoré de colonnes corinthiennes.

L'Olympeum, ou temple de Jupiter

Laissé inachevé par les Grecs, lors de l'invasion romaine était le plus grand temple d'Athènes. Pisistrate en posa la première pierre 538 ans avant J.-C., et l'empereur romain Adrien ne l'acheva qu'en l'an 145 de l'ère chré-

tienne. Ses restes consistent en seize colonnes corinthiennes, de plus de soixante pieds de haut. Ce temple est bâti sur une plate-forme artificielle, supportée par un mur, dont les ruines avaient un circuit d'au-moins huit cents mètres.

Nous prîmes le café sous ces majestueux débris. Nous le fîmes apporter d'un des deux établissements qui y attirent les promeneurs. Savourant ainsi le moka et le *tchoubouck* sur ce sol historique, nous contemplions à loisir le lit de l'Ilyssus, que nous avions à notre droite. Assis comme nous l'étions à l'ombre de ces imposantes colonnes, nous comparions la fragilité humaine à la fumée qui s'échappait en tourbillons de nos pipes, lorsqu'en ouvrant mon *guide*, mes regards tombèrent sur un passage si frappant à ce sujet, que je crus devoir en faire la traduction à mon compagnon ; le voici : c'est comme nous un voyageur qui l'écrit :

« J'ai visité Athènes, Athènes dont le nom seul renferme toute l'histoire, toute la poésie, les beaux-arts » et la philosophie de l'antiquité ; j'ai erré au milieu de » ce labyrinthe de monuments et de ruines. Je les ai » interrogés. Tous m'ont répondu dans un langage que » je comprenais ; tous m'ont raconté leur gloire et leurs » malheurs ! Si quelques-uns sont restés muets et solitaires, je leur ai prêté un langage, je les ai peuplés » du passé ; la mémoire peuple tout. J'ai donc fini avec » toi, noble cité, toi dont le nom remplira encore un » jour, sans doute, l'histoire de pages sublimes. Il me

» restait à visiter *le Pirée*, ce port qui fut le dominateur » des mers : je l'ai vu ; j'ai contemplé avec orgueil les » nobles couleurs de la France, qui flottaient sur ces » puissantes machines de destruction. (Plusieurs vaisseaux » de guerre français et anglais étaient alors dans le port.) » Je cherchai la marine du nouveau royaume de la Grèce, » et je découvris deux ou trois petits brigantins armés ! » Ma pensée se porta vers Thémistocle, lui qui comman- » dait à une flotte de deux mille bâtiments. Le port » était le même. Ses eaux étaient toujours d'un bleu » d'azur ; mais les hommes de nos jours, n'étaient plus » les hommes de Thémistocle. Ainsi cette grande loi de » la nature se manifeste à chaque pas, qu'on fait sur la » surface du globe : les empires, les monuments et les » peuples naissent, grandissent et disparaissent tour à » tour ! » *Un Voyageur.*

Nos méditations nous avaient tellement absorbés après cette lecture, que nos pipes s'étaient éteintes comme les Empires. Nous nous levâmes, et nous dirigeant vers le *Stadium*, nous continuâmes notre route sous cette atmosphère où l'on ne respire que le beau, le classique, le simple et le grand. Aussi Chateaubriand a-t-il dit avec raison :

« Les climats influent plus ou moins sur la nature » des peuples. En Grèce par exemple, tout est suave, » tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature » comme dans les écrits des Anciens. On conçoit presque » comment l'architecture du Parthénon a des proportions » si heureuses, comment la sculpture est si peu tourmentée,

» si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les
» paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie.
» Dans cette patrie des Muses, la nature ne conseille
» point les écarts ; elle tend au contraire à ramener l'es-
» prit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses.

Le Stadium.

Ces arènes se trouvaient sur le côté méridional de *l'Ilys-sus*. La longueur moyenne du Stade était de six-cents pieds grecs, équivalents à six-cent-treize pieds anglais. On ne voit plus aujourd'hui que son emplacement, et l'une de ses issues taillée dans un rocher. Celle-ci servait, dit-on, à laisser sortir les vaincus, qui ne pouvaient plus reparaître dans le *Stadium*. Quoique n'étant pas plus vaincus que vainqueurs, nous sortîmes aussi par cette porte, et après notre belle et instructive promenade, nous rentrâmes à l'hôtel en passant par les jardins du roi.

ATHÈNES, *Mardi 9 Décembre.*

Nous sommes allés visiter près de la place du marché la *Stoa d'Adrien* dont j'ai beaucoup admiré les huit colonnes encore debout. Elles me rappelèrent celles du temple de Balbeck en Syrie. Elles sont cannelées, d'ordre corinthien, et ainsi que leurs chapiteaux, dans un parfait état de conservation.

Puis nous nous rendîmes à la porte de l'Agora, qui consiste en quatre colonnes cannelées supportant un fronton près duquel se voit le tarif ou mercuriale du marché

d'Adrien. Il est encore très lisible. Nous allâmes voir ensuite le *Monument choragique de Lysicrate* longtemps appelé, *la lanterne de Diogène*.

C'est le seul reste d'une série de temples appelés *Trépieds*, par ce qu'ils étaient surmontés de trépieds. La frise sculptée, supportée sur les six colonnes corinthiennes de marbre blanc qui composent ce petit temple circulaire, est de toute beauté.

L'ancien couvent des Franciscains, d'où Lord Byron, qui y étudiait le grec, écrivit un si grand nombre de lettres, surtout à sa mére, n'en était pas éloigné. Il est aujourd'hui détruit.

La tour des quatre vents.

Le dernier monument ancien que nous visitâmes à Athènes, est pourtant celui qui occupe le centre de la ville, au nouvel Agora, On le nomme la tour des quatre vents, ou la *Clepsydre d'Andronicus Cyrrhestes.* Ce monument de forme octogone et tout en marbre, est orienté de manière que ses quatre cotés font face aux quatre points cardinaux. Huit figures allégoriques, d'une grande beauté représentant les différents attributs des vents ornent sa partie supérieure. Un cadran solaire est tracé au dessous de chacune d'elles. Le sommet de la couverture de l'édifice se terminait par une girouette en bronze. Elle représentait un triton, tenant à la main une baguette avec laquelle il indiquait une figure placée plus bas, et qui correspondait à la direction du vent. L'eau qui devait faire marcher la clepsydre, y était amenée par un aquéduc.

Un affreux grillage en bois sert d'enceinte à cette tour, où l'on a entassé pêle-mêle, d'intéressants débris de sculpture.

Comme nous regagnions l'hotel en flânant, nous rencontrâmes plusieurs dames élégamment coiffées comme les hommes du bonnet grec, à la houppe longue etpendante. Elles étaient on ne peut plus gracieuses avec cette coiffure, mais néanmoins celle que les dames grecques portent à Constantinople et à Smyrne, me plait mieux encore ; elle consiste en un petit *fez*, à houppe bleue et serrée sur la tête par un mouchoir, autour duquel, elles enlacent si artistement leurs cheveux.

En rentrant nous vîmes pour la seconde fois le Roi et la Reine à cheval avec leur petite suite. Ils allaient faire leur promenade quotidienne avant le diner. On les eût pris pour deux amants, tant le Roi se montrait empressé auprès de la Reine, dont la physionomie sans être d'une grande beauté, a pourtant je ne sais quoi de sympathique. Malheureusement elle n'a pas donné d'héritier au trône qui devra passer au frère du Roi.

Le guide nous raconta, que d'après la constitution, quoique le roi soit catholique romain, et la reine protestante, les enfants auraient du prendre la religion grecque orthodoxe.

Nous voulûmes profiter de la sortie du roi, pour aller visiter dans ses jardins, le superbe bain grec antique tout pavé en mosaïque, qu'on decouvrit en construisant

le palais. C'est peut-être le seul bain qu'il soit encore donné de voir en parfait état de conservation, et à son emplacement naturel. Comme on l'a recouvert en entier d'un berceau de verdure, L. L. M. M. y viennent souvent diner pendant l'été.

Quant aux jardins, ils ont une apparence si pauvre, si maigre et si chétive, malgré les grandes sommes qu'ils ont coûté, qu'ils font pitié à voir. Mais l'aridité du sol, le manque d'eau, et le climat brûlant en sont cause. Nous y vîmes pourtant de beaux orangers chargés de fruits, et nous y remarquâmes quelques palmiers qu'on y planta il n'y a que peu années. Leurs troncs avaient déjà un pied d'élévation.

ATHÈNES, *Mercredi* 10 *Decembre.*

Ce matin j'ai parcouru en tous sens la moderne ville d'Athènes, qu'on serait bien loin de croire la capitale d'un royaume, tant elle est silencieuse, et tant elle porte le cachet d'une ville de province, Elle a pourtant un petit théâtre que nous nous sommes dispensés d'aller voir, de crainte de rentrer les oreilles écorchées par la mauvaise exécution d'un opéra italien.

Visite aux églises d'Athènes.

L'église russe moderne, est construite en style byzantin. Elle est petite ainsi que son clocher, qui est isolé et qui a un aspect très-pittoresque. Tout l'intérieur de cette église est peint à fresque par un artiste très-habile de Munich, Mr. Thirch. Quant à la nouvelle cathédrale grec-

que, presque terminée, je ne saurais en dire beaucoup de bien. C'est un monument qui certes est supérieur au palais du roi, mais où les architectes ne se sont guère montrés davantage les dignes successeurs de leurs grands prédécesseurs de l'antiquité. Pourquoi choisir le style byzantin, et encore le style byzantin corrompu, pour bâtir un monument si important, sur le sol qui vit naître le grand style grec ? En somme ce temple est bien loin d'être une belle œuvre, et quoique à l'intérieur il ne manque pas de majesté, il est lourd et il n'y règne aucune harmonie entre les masses, dont les unes détruisent l'effet des autres. Le sanctuaire surtout est bien trop colossal pour la nef.

Les autres églises que renferme Athènes, sont en général petites, de style byzantin, et assez anciennes. La moins moderne de toutes, qui aujourd'hui n'est plus adaptée au culte, se trouve près de la nouvelle cathédrale. Elle est si basse et paraît si petite que, comme *Sta.-Maria della Spina*, à Pise, on la prendrait pour une châsse placée au milieu de la place. Elle fut fondée, dit-on, du temps des croisades, par le marquis de La Roche.

Après avoir terminé ces différentes visites aux églises, je rentrai enfin à l'hôtel, où selon ma promesse, je dessinai le portrait de M^r. Carver, mon aimable compagnon de voyage, dont j'allais devoir me séparer peu de jours après. Je le lui offris en souvenir. La brune arrivée, nous nous mîmes à table, où nous nous amusâmes

fort bien, avec un colonel et deux officiers anglais.

Brigandages à Athènes.

Les officiers anglais nous confirmèrent, ce qu'avait appris Mr. Carver du Consul Américain, quant aux dangers, de s'éloigner d'Athènes, ou même de s'y rendre seul dans des endroits par trop écartés. Ce fut pour cette raison, que nous renonçâmes à aller comme nous l'avions projeté ce soir-là, voir l'Acropole au clair de la lune. Ces Messieurs nous racontèrent que tout récemment, deux de leurs confrères qui se promenaient vers la brune, y avaient été enlevés par des brigands, qui ne les relachèrent que pour une forte rançon. Mais ce qui est bien plus fort encore, ajoutèrent-ils, les brigands ont poussé la hardiesse jusqu'à oser vers le crépuscule et dans la ville même, s'emparer de deux citoyens notables d'Athènes, qu'ils bâillonnèrent et enfermèrent dans une voiture. Ils passèrent avec eux devant différens postes militaires ; ceux-ci les voyant au grand trot, crurent qu'il s'agissait d'un parî et restèrent paisibles spectateurs de ce hardi enlèvement.

Depuis que les armées alliées anglaise et française ont fait exécuter une vingtaine de ces bandits qu'ils étaient parvenus à faire prisonniers, leurs complices sont devenus plus dangereux, et assassinent leurs captifs, ce qu'ils ne faisaient que trés-rarement auparavant.

ATHÈNES, *Jeudi* 11 *Décembre.*

Mr. Ate. Marlard, l'accordeur de piano de Melle. Rachel, et dont j'ai fait la connaissance ici, étant enchanté du petit

portrait que j'avais fait de mon compagnon, me dit les plus belles paroles, pour que je voulusse aussi lui faire le sien, afin qu'il pût l'envoyer à son épouse à Paris. C'était un artiste de cœur, et je l'avais trouvé d'un jugement si sain et possédant à un si haut degré le sentiment de l'art que je ne pus me refuser à le satisfaire par un coup de crayon. Il m'en remercia sincèrement, et m'exprima le désir de me revoir un jour à Paris. J'acceptai son invitation, et pris congé de lui avec ce regret qu'on éprouve toujours, en se séparant d'un homme avec qui l'on sympathise.

Ensuite Mr. Carver et moi nous retournâmes visiter une dernière fois la merveilleuse Acropole, et lui faire nos adieux, presque assurés qu'il ne nous serait jamais donné de la revoir. Elle nous apparut doublement belle. N'en est-il pas toujours ainsi des nobles créations de la nature et de l'art ? J'y fis quelques croquis, pour ne pas quitter avec trop de regrets ces restes imposants de la grandeur de la Grèce antique. Puis, mes dessins terminés, je m'éloignai à pas lents, espérant pour mon repos, pouvoir oublier la belle Acropole comme l'amant se flatte de pouvoir oublier une femme qu'il ne peut obtenir. Je détournai plus d'une fois encore mes regards vers ces ruines, se détachant sur un ciel bleu d'azur, et rentrai à l'hôtel avec mon compagnon, faire nos préparatifs de départ.

L'hôtesse nous exprima tous ses regrets de nous voir partir. Elle aussi était de ces personnes qu'il n'est pas donné de pouvoir jamais oublier.

Départ d'Athènes.

Jeuid 11 *Décembre.*

Mr. Vitalis nous accompagne jusqu'au Pirée. Là il prend congé de nous, en me recommandant de ne pas oublier de le rappeler au bon souvenir de Mr. Wagner, l'érudit professeur de l'Université de Gand, qui avait logé chez lui. Je promets de le satisfaire dans ses désirs et nous nous séparons. Mr. Carver et moi nous allons ensuite pour la dernière fois fumer au café un narghuillé, car ne quittons nous pas le sol de l'Orient ? Puis nous nous rendîmes à bord du vapeur autrichien *Croatia*, qui devait partir le lendemain à six heures du matin pour *Calamaki.*

Adieux à l'Orient.

Jeudi 11 *Décembre.*

La soirée était superbe. La lune était dans son plein et la mer ressemblait à un lac. Avec la poésie de cette belle nuit devaient s'évanouir pour moi, les délices de l'Orient, que j'aimais si longtemps avant de les avoir goûtées, et que j'aimais davantage encore, depuis que j'avais visité ces beaux climats, privilégiés par le soleil et par la nature. Cette idée m'impressionna vivement, car en même temps que je me dirigeais vers l'Occident, je marchais à la rencontre de l'hiver. Je restai aussi longtemps que possible, jouir sur le pont de la vue du beau ciel étoilé, et de cette soirée merveilleuse de Décembre, pour ne me mettre au lit qu'assez tard dans la

nuit, avec la triste perspective de saluer une dernière fois à l'aube du jour le beau port du Pirée, en m'écriant avec lord Byron « *sol de la Grèce! terre à la quelle nous devons tout ce qu'il y de beau et de gracieux dans les arts, d'exalté dans la liberté, de noble et de sublime dans la philosophie, salut!*

DÉPART DU PIRÉE.

Route de Calamaki à Lutraki.

Vendredi 12 *Décembre*.

Ce matin à six heures, notre bateau quitte le port du Pirée. Le ciel est étoilé, et la lune nous éclaire dans notre course vers *Calamaki*. L'aube et bientôt un merveilleux lever de soleil, remplacent l'astre de la nuit, et vers dix heures, nous arrivons à destination.

Là sont les voitures de l'administration du *Lloyd Autrichien*, en correspondance avec le bateau. Elles doivent, à travers l'isthme de Corinthe, nous conduire à *Lutraki*, où nous attend dans le golfe de Patras, un autre vapeur de la même société.

Nous avons à peu près six milles de chemin à faire. Quelque courte que soit cette distance, la route est à de petits intervalles, gardée par des védettes, pour protéger ceux qui la fréquentent, contre les brigands, qui malheusement infestent la Grèce depuis la dernière révolution. Inutile de dire que la conversation roule sur eux pendant toute la durée du chemin. On nous raconte qu'il y a à peu près quatre mois, ils attaquèrent sur celui

du Pirée à Athènes, un des postes militaires français, dans le but d'y attendre l'amiral dont ils voulaient s'emparer, à l'effet d'obtenir la liberté de quelques-uns de leurs camarades qu'il retenait captifs. On les repoussa et les poursuivit jusques dans les montagnes. Un combat sérieux leur fut livré par les dragons français. Ceux-ci tuèrent bon nombre de brigands et en firent cinq prisonniers. Ainsi que quatre encore qui avaient été pris dans d'autres circonstances, ils furent tous condamnés à mort, et doivent sous peu de jours être exécutés à Athènes.

Comme nous nous approchions de *Lutraki*, on nous raconta que non loin de là, une trentaine de brigands plutôt que de se rendre, étaient tous morts courageusement en se défendant contre les dragons grecs.

Au même instant une bande de vingt ou vingt-cinq de ces misérables vinrent à passer devant nous, dûment garrottés et escortés. Ils avaient été amenés de la prison de Patras à Lutraki par un petit bâtiment de guerre. Un autre vapeur les attendait à Calamaki, pour les mener à Athènes où ils devaient être jugés. C'étaient tous des gens portant l'empreinte de leur honteux métier. Une femme faisait partie de la troupe.

Après toutes ces histoires de brigands, et l'incident qui nous avait si bien permis d'apprendre à les connaître sans danger, nous ne tardâmes pas à apercevoir l'Acropole de Corinthe, dominée par des montagnes couvertes de neige et étincelantes au soleil. Enfin après une route ra-

vissante dont le silence n'avait été troublé que par les cris des soldats grecs en védette, nous arrivâmes à Lutraki.

Toute la localité se compose d'une salle d'attente, bâtie par le *Lloyd autrichien* ainsi que de quelques misérables cabanes. Nous avions le projet d'aller visiter Corinthe, mais on nous dit qu'il fallait au moins quatre ou cinq heures pour y aller et en revenir, ce qui nous aurait fait manquer le vapeur. « *Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.* »

Départ de Lutraki pour Patras.

Nous quittâmes le port vers le soir, ayant dû nous contenter de ne voir Corinthe que de loin. Nos regards restèrent fixés longtemps dans la direction de la plaine qui s'étend jusqu'à la mer de *Crissa*, et qu'on nomme aujourd'hui golfe de *Lépante*. Cette plaine est célèbre par la fameuse bataille qui sauva la civilisation européenne et que gagnèrent le 17 Octobre 1571, contre les Turcs, les puissances chrétiennes conduites par Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint.

PATRAS.

EN MER, *Samedi* 13 *Décembre*.

Ce matin à sept heures, le bruit de l'ancre qu'on descend, nous annonce dans nos couchettes, notre arrivée à Patras. Nous nous levons immédiatement, et montés sur le pont, nous voyons devant nous l'antique *Aroë*, dominée par un château bâti sur l'emplacement de son ancienne

Acropole. Comme notre bâtiment doit s'y arrêter pendant à-peu-près six heures, nous nous rendons à terre.

Patras qui avec le tems parait devoir prendre beaucoup d'extension, est située entre l'emplacement de l'ancienne ville et la mer. Ses rues larges et régulières, sont coupées à angles droits, ce qui lui donne tout-à-fait l'aspect d'une ville européenne, et la rend quoique naissante encore, bien supérieure à Syra, qui n'a de beau que son panorama. Seulement, vu les fréquents tremblements de terre, ses maisons ne sont bâties qu'à un étage. Elle sont à l'italienne avec une galerie au rez-de-chaussée.

Tout ce que les étrangers peuvent visiter à Patras, se borne à sa citadelle, sa nouvelle église, et celle de St.-André, située un peu hors de la ville, et presque contre la mer. Elle fut bâtie il y a peu d'années, sur l'emplacement du temple de Cerès dont parle Pausanias.

A côté de cette église sont les ruines de la fontaine *Salus*, que les peuples païens interrogeaient, afin de connaître l'issue de certaines maladies. Comme a Pompéia on peut y voir la cachette du prêtre qui donnait les oracles. On descend encore par quelques dégrès à cette fontaine, et si la vertu devinatoire de ses eaux est oubliée, l'église *St.-André* est toujours en grande vénération parmi les grecs. En effet quoique les cendres de l'apôtre St.-André aient été transportées à Rome, les habitants de Patras et des villages voisins, se rendent encore en foule à son église le jour anniversaire de sa fête. Alors ils boivent de l'eau de la fontaine miraculeuse, que de nos

jours encore, ils regardent comme un spécifique pour toutes les maladies. Après avoir visité ce peu de particularités, nous retournâmes à bord. Quoique le temps fût couvert, il ne faisait pas froid, et nous pûmes impunément jouir de la vue des neiges qui couvraient les montagnes du Péloponèse. A deux heures notre bâtiment quitta la rade, et nous saluâmes cette petite ville, à laquelle son commerce florissant promet un si brillant avenir. Dans l'après-midi nous passâmes à Missolonghi.

MISSOLONGHI.

Cette ville s'est rendue célèbre dans la guerre de l'indépendance. *Mavrocardato* et une poignée de cinq cents braves grecs s'y défendirent contre *Omer Vrioni* et 14,000 turcs, le 22 Avril 1827. Six mille hommes, femmes et enfants firent vers minuit une sortie désespérée contre l'armée de *Reschid*, et d'*Ibrahim Pachas*. Dans cette sortie les femmes étaient habillées en hommes, et armées. Les enfants occupaient le centre. Deux mille seulement de ces infortunés purent gagner *Salona* à travers les rangs ennemis. Le reste périt en défendant chèrement sa vie ; car l'explosion d'un magasin à poudre les entraina sous les décombres de leur malheureuse cité.

Dans la vaste plaine de *Carpenisis*, *Mustapha Pacha* à la tête de quatorze mille Turcs, avait attaqué un corps d'à peine deux mille Grecs commandés par *Marco Botzaris*, qui comme un autre *Léonidas* à la tête de trois cents *Polikares*, pénétra à minuit dans le camp ennemi. Il

avait dit à ses soldats : *si vous me perdez de vue, venez me chercher dans la tente du Pacha.* La victoire fut complète, mais la Grèce venait de perdre dans Botsaris son plus noble enfant. La fille de ce digne héros, fut attachée à la personne de la reine, et c'est probablement elle que je vis à Athènes, comme seule dame d'honneur accompagnant la souveraine dans ses promenades journalières à cheval avec le roi.

Missolonghi, qui se relève aujourd'hui de ses ruines, et qui fût le théâtre de tant de drames émouvants, fut aussi le lieu où un des plus grands hommes de l'époque moderne, termina son illustre carrière, si jeune, si agitée, et si poétique. J'ai nommé lord *Byron*. Ce noble barde composa encore le jour anniversaire de sa naissance (22 Janvier 1824) trois mois avant sa mort, et à l'âge de trente-six ans, une pièce de vers remarquable, dont j'emprunte içi les derniers vers.

Byron est sensé se parler à lui-même :

If thou regret' st thy youth, why live?
The land of honourable death
Is here : Up to the field, and give away thy breath!
Seek out — less often sought than found.
A soldier's grave for thee the best;
Then look around and choose thy ground,
And take thy rest.

« Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre ?
» Le pays où l'on meurt honorablement
» Est ici : En avant vers le champ de bataille, sacrifie ta poitrine !
» Cherche — plus souvent on cherche qu'on ne trouve.
» Pour toi la tombe du soldat est la meilleure ;
» Vois donc autour de toi, et choisis ton lieu de repos. »

La nuit qui tombe est magnifique.

Il est huit heures, et nous ne tarderons pas à être à *Zante*, la *Zacynthus* des anciens, qu'on a surnommée *la fleur du Levant.*

Nous y mouillons vers neuf heures, pour la quitter une couple d'heures après. Puis, nous passerons *Céphalonie*, encore une des plus importantes des sept îles Ioniennes, et probablement nous arriverons demain dans la matinée à *S.te Maure* ancienne *Leucade*, qu'on nous dit être anssi stérile que montagneuse.

En mer, *Dimanche* 14 *décembre.*

Comme nous arrêtions cette nuit vers trois heures à *Céphalonie*, il faisait assez mauvais temps, et il pleuvait beaucoup, quoique nous eussions pendant toute la soirée d'hier joui par une mer calme, du clair de la lune et de la vue superbe de *Zante.*

Après avoir passé *Céphalonie*, qui n'est célèbre que pour avoir conservé si longtemps son indépendance contre les Romains, nous avions aussi laissé à notre droite, *Thasos*

l'ancienne *Ithaque*, cette île, si poétiquement célébrée par Homère, et dont Fénélon a rajeuni le souvenir.

Aujourd'hui vers midi nous avons passé Ste *Maure*, et dans l'après-dîner *Paxo*, petite île rocheuse, couverte d'oliviers, et produisant l'huile la plus estimée de cette partie du monde. Au sud de *Paxo*, le capitaine nous montre l'île déserte nommée *Antipaxo*, retraite célèbre de pirates pendant les deux derniers siècles.

Nous nous y arrêtâmes non sans difficultés, vu la grosse mer et le roulis du navire, afin de prendre à bord deux ou trois passagers, venus à notre rencontre avec une barque. Puis nous continuâmes notre route vers *Corfou*, l'ancienne *Corcyre*, où nous entrons sains et saufs, par un vent violent mais favorable, vers 7 1 2 heures du soir.

CORFOU.

Lundi 15 *Décembre*.

Le temps a été si mauvais la nuit, qu'on a dû jeter une seconde ancre.

Ce matin à huit heures nous sommes débarqués.

Corfou qui non seulement est la capitale de l'île de ce nom, mais aussi de toutes les îles Joniennes, est le centre du gouvernement de la république, placée sous la trop bonne *protection* des Anglais. C'est dans cette ville, qu'étaient les jardins *d'Alcinoüs*. Plusieurs des scènes qu'Homère a si éloquemment décrites, se sont passées à Corfou ou dans ses environs. Elle est située sur une éminence, dominant une vue magnifique, et d'où l'on

voit un petit ilôt qu'on nomme *la voile d'Ulysse*, allusion à la galère des Phéaciens, qui revenant de conduire Ulysse à Ithaque, fût accablée par la vengeance de Neptune, et petrifiée à la vue du port.

A une petite distance de la ville sont encore quelques restes d'un ancien temple de Neptune, ombragés par le feuillage d'un bouquet d'oliviers, végétation caractéristique de Corfou. Ses environs possèdent aussi quelques ruines, entre autres celles de l'ancienne cité de *Calliope.*

L'esplanade est ornée d'avenues d'arbres à l'instar des *square* de Londres, car toute la ville a un cachet anglais, à part le style italien, de quelques maisons. Celles-ci ont aussi pour la plupart quatre et cinq étages. C'est au fond de l'esplanade, et faisant face à la mer, qu'est le palais ou résidence du haut commissaire. Il a à droite et à gauche deux beaux portiques, appelés de *St.-Michel* et de *St.-George*. Ils sont ornés de belles colonnes doriques, qui semblent former l'encadrement du riche tableau des montagnes neigeuses de l'Albanie qu'on voit au loin. A l'extrémité opposée se trouve une terrasse dominant la mer, et ornée d'un obélisque, tandis que de l'autre côté se trouve la citadelle, regardant la ville, et isolée d'elle par un fossé large et profond. Devant celle-ci est la statue en marbre blanc de *Schulembourg*, qui la défendit contre les vains efforts des Turcs en 1716.

Cette forteresse qui fait face à l'*acrias arces*, colline double dont parle Virgile, et sur laquelle est bâtie Corfou, renferme l'ancien palais, les casernes, les arsenaux, un

hôpital militaire, deux églises grecques, et quelques maisons.

Elle a une communication sous-marine avec les fortifications de l'île de *Vido*, qui lui fait face. Au moment où nous étions sur l'esplanade, nous vîmes passer les troupes anglaises musique en tête. Mais quelle musique. Elle exécutait le *guerre aux tyrans de l'opéra de Charles VI*, et cela dans un pays que les Anglais ont quasi usurpé. Un mauvais plaisant la leur avait-il donnée, et ne savaient-ils peut-être pas ce qu'ils jouaient, comme certain organiste de village faisait entendre naïvement une polka pendant le service divin ?

Il y a à Corfou bon nombre d'églises, dont on entend toute la journée les cloches comme dans un pays catholique. Parmi celles que nous allâmes visiter, il faut en première ligne citer l'église grecque de *Saint Spiridion* patron de l'île. On y conserve le corps du Saint dans une riche châsse en argent, sur laquelle est couchée sa statue, travaillée au repoussé. La fête de St.-Spiridion se célèbre le 15 avril, et alors on porte ses reliques en procession par la ville. Je n'ai jamais vu d'église grecque, contenant de plus belles peintures byzantines que celle-ci. La voûte, peinte à fresque, et seul ouvrage moderne, était par contre plus que médiocre.

Corfou possède aussi un théâtre que nous visiterons demain, car aujourd'hui il y a *Relâche*, et nous devrons nous contenter de parcourir les rues de cette petite ville, animée le soir par de nombreuses échoppes illuminées.

CORFOU, *Mardi* 16 *Décembre.*

Aujourd'hui j'ai fait viser mon passeport, et pris ma place pour Ancône. L'après-dîner fut consacrée à une promenade, et à une visite à la citadelle. On y jouit de l'aspect le plus pittoresque sur toute l'île, séparée de la côte de l'Albanie par un canal de deux lieues. Au nord on aperçoit quelques montagnes d'un bel aspect, telles que celles de *San Salvador* et le *mont Istone* des anciens. On y domine aussi l'île de *Vido* avec ses fortifications, ainsi que l'île de *St.-Démétrius*, où les bâtiments venant de l'Albanie font la quarantaine. La montagne de *San Salvador* qui s'élève à trois ou quatre mille pieds au-dessus de la mer, se trouve à l'extrémité d'un des promontoires, qui conjointement avec celui sur lequel est située la ville, forment la baie de Corfou.

Pour terminer la journée je suis allé au théâtre. On donnait *I masnadieri*, mélodrame en quatre actes, musique de Verdi. La *prima donna* était excellente et jolie : c'est tout dire. Les loges étaient bien garnies, et le public des plus choisis.

RETOUR

PAR

L'ITALIE, LE TYROL ET L'ALLEMAGNE.

Départ de Corfou pour Ancône.

Mercredi 17 *Décembre.*

Nos préparatifs de départ terminés, reprenons le chemin de l'Italie et de l'Allemagne, pour rentrer dans notre pays. La treizième et dernière route par mer qui me reste à faire, est celle de Corfou à Ancône. A midi je me rends à bord du vapeur du Lloyd autrichien *Vorwaerts* N° 31, qui Dieu aidant, doit me mener sain et sauf à Ancône. Sans être superstitieux, je remarque une particularité curieuse. C'est mon treizième voyage en mer, mon voyage de retour, et le bateau porte le N°. 13 retourné. Mr. Carver qui a été mon compagnon de voyage pendant six semaines à-peu-près, me

conduit jusqu'au port. Là nous nous faisons nos mutuels adieux avec le doux espoir de nous retrouver un jour, si ce n'est dans ce monde, au moins dans l'autre, comme il le disait à Mr Doms, quand au Caire nous quittâmes notre aimable compagnon. Il me promet encore de faire son possible pour passer par Anvers, me voir et me serrer la main, avant son retour en Amérique. (*)

A peine à bord, je ne tarde pas à faire la connaissance de trois messieurs qui comme moi, viennent d'accomplir un voyage en Orient. Ils retournent en France, par Ancône, Rome, Civitta-Vecchia et Marseille, après une absence de cinq mois. Ce sont deux jeunes Lyonnais, avec leur précepteur, M. l'abbé Neyrat, maître de chapelle de *St.-Bonaventure* à Lyon. A nous quatre nous composons tout l'effectif des passagers, car la saison des voyages est déjà très avancée. A 4 1/2 heures nous quittons le port par un temps magnifique, et nous jouissons du beau spectable du coucher du soleil. Une heure plus tard, nous sortons du défilé que forme la mer èntre l'ile de Corfou et l'Albanie, pour entrer bientôt en pleine Adriatique. Pour la première fois nous y voyons les ondes couvertes de lumières phosphorescentes, qui ressemblent aux feux-follets qu'on voit sur terre. Peu après nous sommes forcés de descendre par la violence

(*) Ce plaisir ne devait pas m'être réservé. M. Carver est retourné par l'Espagne, et la seconde lettre qu'il m'a écrite depuis son retour à Philadelphie, me fait presque perdre l'espoir, de jamais le revoir à Anvers. Elle m'annonçait son mariage prochain ! ! !

du vent *Sud-Ouest*, qui souffle *tribord*, et change le tantage du navire, en un roulis insupportable.

EN MER, *Jeudi* 17 *Decembre*.

Quoique cette nuit il n'y eût pas eu de tempête, et que la mer fût assez calme, la pluie et le vent ont été si forts, qu'à notre approche du cap d'*Otrante*, notre vapeur a été jeté un moment sur le flanc de *bas-bord* et qu'on a dû arrêter la machine, jusqu'à ce qu'un coup de vent l'eût redressé.

Il nous a été presque impossible de dormir, tant les meubles et les objets placés sur le pont ont été ballottés par le roulis. Néanmoins j'ai été assez heureux pour ne pas souffrir du mal de mer. Un de mes compagnons a seul été malade. Vers huit heures du matin nous arrivons par un assez beau temps à

BRINDISI.

Brindes, (*Brindusium*,) me rappelle de nombreux souvenirs de l'antiquité. César s'y embarqua pour aller combattre Pompée à Pharsale. Horace et Virgile l'ont immortalisé dans leurs vers. Nous nous arrêtons jusqu'à trois heures dans son port, pour y débarquer et prendre des marchandises. Pendant ce temps on nous apporte la nouvelle d'un attentat contre la vie du roi de Naples. Nous continuons ensuite notre route vers Ancône, non sans nous être ennuyés de sept heures de rade, devant une ville n'offrant rien qui valût la peine d'y descendre. Au mo.

ment du départ il survient une averse assez forte, mais par bonheur de courte durée. Le capitaine et le pilote sont à leur poste, et nous assistons avec intérêt aux manœuvres difficiles qu'exige la sortie étroite de ce port naturel. Tout réussit néanmoins à merveille, et nous ne tardons pas à entrer en pleine mer, où un radieux arc-en-ciel nous apparaît bientôt. Le pilote embrasse notre commandant au moment de le quitter. Cela m'émeut vivement. Il y a toujours quelquechose d'émouvant, à voir les adieux de deux hommes énergiques, surtout quand seuls avec Dieu ils ont notre destinéeen main. Je formais des vœux pour que le reste de la dernière route que j'avais à parcourir par mer me fût aussi favorable que les autres, et le touchant *Adio* du pilote, qui s'élançait dans sa barque, me fit autant d'impression que le *Dieu vous conserve !* dont par un temps à peu près comme celui-ci, le commandant du port de Marseille avait salué le capitaine du batiment à bord duquel je quittai cette ville il y a neuf mois. La mer n'est pas beaucoup moinsagitée qu'alors, mais par contre le vent est favorable, et nous pouvons espérer une nuit meilleure que la dernière.

ARRIVÉE A ANCONE,

Samedi 20 *Décembre.*

Le vent contraire et la mer en tourmente, ont été cause qu'au lieu d'arriver hier au soir à Ancône, nous n'y etons l'ancre que ce matin à 5 1/2 heures. Aujourd'hui

le vent est encore assez violent, pour nous pousser presque contre la ville. Nous pensions nous rendre à terre, lorsqu'on vint nous annoncer que nous avions à faire une *quarantaine* de vingt-quatre heures. Nous prîmes notre parti en braves, heureux encore de ne pas en avoir de plus longue, et vers neuf heures du matin, nous nous livrâmes au délégué du Lazaret, qui nous y conduisit avec armes et bagages.

Une journée au Lazaret d'Ancône.

On nous y installa entre quatre murs blancs. Nous fîmes immédiatement faire un grand feu de bois, et apporter de l'hôtel un bon déjeûner, que partagea sur notre invitation, et sans beaucoup se faire prier, le délégué du Lazaret. Il parais sait d'ailleurs compter sur notre invitation puisqu'il avait fait donner cinq couverts. Après le repas nous voulûmes faire mettre à la poste les lettres que nous avions écrites à bord. Le portier nous les prit avec des pinces, et après les avoir fait passer à la fumée d'enceus, il les donna aux *faquini* ou commissionnaires du Lazaret., Quelle plaisanterie ! en plein 19me siècle ! et quand nulle part il n'est question de peste ni même de choléra. Mes compagnons désireux de faire leurs arrangements avec un *Vetturino* pour les conduire le lendemain à Lorette, en font venir un pour s'entendre avec lui. Inutile de dire qu'il en vient en masse ; l'arrivée de voyageurs au Lazaret, les y avait aussitôt attirés. On ne nous permît de communiquer avec eux qu'a la cour et derrière une

double balustrade. Quand on fut d'accord, les contrats dûment écrits et signés furent comme les lettres passés à l'encens. Bientôt arriva le médecin ; il constata de loin et en riant notre bonne santé.

Puis nous regagnâmes notre bouge. Le feu de bois y produisait une fumée qui me rappelait celle de l'étable de Banias après l'orage que j'avais essuyé en me rendant à Jérusalem. Cela ne m'empêcha pas de prendre un morceau de bois brûlé, et je m'amusai à dessiner avec ce charbon, une tête sur le mur blanchi à la chaux, C'était la mine rubiconde et riante de celui de mes trois compagnons qui avait fait le plus d'honneur à notre repas. Sous ce croquis j'écrivis le distique suivant :

Au Lazaret d'Ancône, on ne peut s'ennuyer,
Quand on vient comme nous d'y prendre un bon dîner.

Mes compagnons qui revenaient de Beyrouth par Constantinople et Athènes, et qui avaient essuyé une forte tempête, y ajoutèrent :

Quand après vingt-trois jours de souffrance et d'orage,
D'un bon macaroni l'on goûte le potage.

Ce distique de plus produisait un quatrain.

Le soir venu, nous nous préparons au souper. Nous avons eu soin de commander des marrons et du punch, que notre surveillant ne manquera certes pas de faire venir. En attendant il nous prépare nos lits, ainsi que le sien. Il n'avait donc pas peur de la contagion. En effet le Lazaret n'est qu'une espèce de taxe sur les voyageurs quand il n'y a pas d'épidémies. Quelques cigares donnés à

propos, nous font espérer une sortie plus matinale pour le lendemain. Nous profitons de l'absence de notre *argus*, pour jeter un coup-d'œil sur le rapport qu'il fait sur nous à ses chefs. Il nous y dit jouir d'une aussi parfaite santé que lui, et l'affirme sur son honneur. Le coquin à plus que raison, car il a mangé pour quatre. L'après-dîner nous faisons une promenade sur le parapet du Lazaret. Il donne contre la mer. Nous y voyons notre vapeur partir pour Trieste, et rentrons jouir de notre bon feu de bois, le premier dont nous sentions la jouissance cet hiver. Vers six heures le souper est apporté. Les marrons se mettent au feu, et le quatrain ne tarde pas à reçevoir un supplément.

Voici la pièce de vers dans son ensemble, telle que la terminèrent mes compagnons lyonnais :

Au Lazaret d'Ancône, on ne peut s'ennuyer,
Quand on vient comme nous d'y prendre un bon dîner.
Quand après vingt-trois jours de souffrance et d'orage,
D'un bon macaroni l'on goûte le potage.
Quand pour passer le soir, vrais enfants de Lyon,
En savourant un punch, on rissole un marron.

L'abbé, jeune du reste, partage avec ses élèves et moi, la gaieté qui ne m'a jamais fait défaut en voyage. Après le souper notre gardien se chauffe. Le punch a fait son effet de concert avec les cigares, car le gaillard promet de nous faire sortir une heure plus tôt le lendemain. Nous nous couchons contents.

D'ANCONE A LORETTE.

Dimanche 21 *Décembre.*

Ce matin le *Vetturino* attend à la porte du Lazaret, qui selon promesse nous est ouverte une heure plus tôt. Décidé à suivre mes compagnons jusqu'à Lorette, je monte avec eux en voiture, et nous roulons bientôt le long d'une route délicieuse à travers des campagnes, dont la culture et les habitants respirent une civilisation que nous n'avions plus vue depuis longtemps. Pour fond de paysage nous avons *les Apennins* couverts d'un manteau de neige. Le temps est magnifique. Nous courons la poste à trois chevaux, et nous ne tardons pas à arriver a *Azimo* hauteur d'où nous apercevons *Lorette.* Nous sommes frappés en voyant le costume des campagnards endimanchés que nous rencontrons. Il est plus bizarre que beau. Les hommes portent sous le gilet et la veste, une grande blouse blanche ressemblant presque à une chemise. Pour coiffure ils ont un bonnet de laine de la forme napolitaine. Les femmes ont des cotillons plats, des corsages courts et disgracieux. Nous les remarquons surtout à leurs colossales boucles d'oreilles. Sur la tête elles portent un mouchoir. Enfin vers 11 1/2 heures, nous arrivons à la base de la hauteur que domine Lorette. Il faut y monter à pied. Notre abbé prend les devants pour arriver à temps, et tâcher d'obtenir de l'évêque, la permission de dire la messe de midi dans la *Santa Casa.* Cette permision lui est accordée et j'assiste à sa messe que servent ses élèves. Quand

elle fut terminée, nous visitâmes en détail, les particularités de la cathédrale. Commencée sous Paul II en 1464, elle fut achevée en 1503 sous Jules II par Bramante. Sa coupole ainsi que la façade furent ajoutées, la première sous Clément VII et Paul III, la seconde sous Sixte V en 1587. Elle a des portes en bronze ornées de bas-reliefs empruntés à l'ancien et au nouveau testaments, et fut élevée en guise de baldaquin, sur la *Santa Casa.*

LA SANTA CASA,

dans la Cathédrale de Lorette.

Est la maison qu'habitait, dit-on, la mère de Dieu à Nazareth. D'après la légende cette maison que découvrit à Nazareth l'impératrice Hélène, qui la reconnut à un crucifix peint par St. Luc, (*) et à une statue de la madone en bois de cèdre, (**) avait déjà été par vénération recouverte d'un temple. Les Sarrasins ayant détruit celui-ci, des anges transportèrent la sainte maison, dans la nuit du 10 Mai 1291, sur une hauteur entre *Tersate* et *Sienne*, en Dalmatie, ce que révéla la madone, au curé de Tersate, alors malade. Le 9 Décembre 1294 la maison fut de nouveau enlevée dans les airs, et transportée à travers l'Adriatique dans les environs de *Recanati*, dans un endroit appelé *Laureta*. Des brigands ayant rendu peu sûre cette contrée, elle s'éleva de nouveau

(*) Ce crucifix, conservé dans la Santa-Casa, m'a paru très-apocryphe comme bien d'autres attribués à St.-Luc.

(**) Cette statue affublée du vêtement peu idéal, dont l'époque espagnole a doté les Vierges des églises, orne l'autel de la *Santa Casa.*

pour se rabaisser bientôt. Plus tard deux frères se disputant le terrain où elle était, elle s'éleva une troisième fois, pour choisir la place où elle se trouve actuellement, et c'est depuis 1400 que sa vénération devint universelle. Elle est en pierre et dépourvue d'ornements. L'autel où se trouve l'image de la Madone, en robe raide et tendue, est richement orné de chandeliers etc. Par une contradiction qui est regrettable, on y montre comme à Nazareth, la fenêtre par où entra l'ange Gabriel. Derrière l'autel est *le Sanctuaire*. Il occupe la place, où se trouvait la cheminée de la maison. On y conserve le plat dont la Vierge mangeait. Toute cette habitation est conservée sous une riche chapelle de marbre, merveilleux chef-d'œuvre d'art. Elle est divisée par des piliers avec bases et corniches a différents compartiments, occupés par de ravissantes statues et bas-reliefs dus à *Sansovino* et à *Bandinelli*, à *Rafaël da Montelupo*, à *Tribulo*, à *San-Gallo* et autres grands maîtres. Les *Sibylles* et les *Prophètes* sont dignes d'attention.

La coupole de l'église est peinte à fresque par *Pomeranzio*. Plusieurs des chapelles ont des copies en mosaïque, d'après les tableaux de *Zuchero*, de *Guido Reni*, de *Baroccio*, d'*Angelica Kaufmann* etc. Les superbes fonts-baptismaux en bronze sont de *Tarquinio* et de *Pietro Paolo Jacometti*.

Le monument en bronze, érigé à Sixte-quint sur la belle place devant l'église, est l'œuvre de *Caliagni*. On y voit encore une fontaine avec reliefs et figures aussi en bronze et

de la même époque. *Le palais épiscopal* est du célèbre *Bramante*.

Lorette possède encore un musée de 300 vases en faïence, avec peintures dont les sujets tirés de la Bible, de la mythologie et de l'histoire romaine, sont de *Raphaël Ciarla ;* mais il ne nous fut pas donné de les voir. C'était Dimanche. Nous nous en consolâmes ayant vu la *Santa-Casa*, la cathédrale, et les belles femmes, pour lesquelles Lorette est la rivale d'Ancône.

En traversant la grand'rue qui constitue toute la ville et qui est occupée presque exclusivement par des magasins de reliques, où il fallut, comme à Jérusalem, acheter quelques pieux souvenirs, nous nous rendîmes à l'*hôtel de la Paix*, car le prêtre qui avait jeûné le matin avait bon appétit. Le repas terminé nous nous séparâmes, et échangeâmes mutuellement nos adresses. Mes trois compagnons continuaient leur route vers Rome afin d'y être à Noël ; moi je retournais à Ancône, d'où je comptais repartir le lendemain matin pour *Rimini*. Le soir à 6 h. je descendais à l'hôtel *Il Gallo*, charmé de ne plus devoir me rendre au Lazaret.

DÉPART D'ANCONE POUR RIMINI.

Lundi 22 *Décembre.*

Ce matin à 7 heures, le *vetturino* avec lequel j'avais fait accord hier au soir pour me conduire à Rimini, vient me

prendre. Le maître de l'hôtel que je ne saurais assez recommander pour sa prévenance, m'accompagne jusqu'aux portes de la ville, où j'avais fait déposer mes bagages sortis du Lazaret, et une *buona mano* glissée aux douaniers, selon la mode italienne, m'épargne les tracas d'une visite. Enfin vers 7 1/2 heures, seul dans une bonne voiture, et dégagé de tout autre souci, je roule le long de l'Adriatique si calme et si belle maintenant, et où je venais pourtant de courir tant de périls. Par contre il fait froid, car bien que nous soyons en Italie, il gèle un peu. L'hiver est une ancienne connaissance, longtemps perdue de vue et que je ne revois pas avec plaisir. A part cela la journée promet d'être belle. Sur toute la route, les paysannes que je rencontre, portent un costume qui tient de l'élégance de celui des femmes d'Arles en France. Elles ont le cotillon à raies et le corsage serré, à collet montant. En général elles ne démentent pas leur réputation de beauté. Aussi les paysans paraissent-ils le savoir, car sur toutes leurs charrettes barriolées, on voit une femme grossièrement peinte, en compagnie d'une Vierge ou de quelque saint patron.

Vers dix heures du matin, nous arrivons par un temps superbe à *Sinigaglia*, patrie du Pape Pie IX, sorti de la famille *Mastai Ferretti*. J'y déjeûnai pendant le repos des chevaux, et à onze heures, j'étais en route pour *Fano* où nous arrivâmes vers deux heures. Fano n'est qu'un tout petit port. Sa population passe pour être bien cultivée et bien polie. Comme cela se pratique sou-

vent, mon *vetturino* me remit ici dans les mains d'un confrère de rencontre, avec lequel je continuai ma route jusqu'à *Pesaro*, où je passerai la nuit. Vers 5 heures du soir j'y descends au *Lion d'or*.

Pesaro.

Cette ville est renommée par ses figues et ses truffes, par ses rues larges, ses belles places, ses murailles et ses bastions. Elle compte 10,000 habitants. *L'Arioste* la célébra comme l'asile des Muses, et le *Tasse* y fut attiré par la Princesse d'Urbin, Lucrèce d'Este. *Rossini* y vit aussi le jour. La grand'place est ornée d'une statue en marbre d'*Urbain VIII*, ainsi que d'une grande fontaine. Les églises n'offrent de particulier que quelques anciens portraits.

De Pesaro à Rimini.

Mardi 23 Décembre.

Ayant fait ce matin, avant de monter en voiture, une tournée par la ville, je fus frappé de deux particularités, qui ne se voient guère dans une petite localité : un consulat belge et le nom d'un ténor en vogue (*Ruppa*) peint au moins cent fois sur les murs, à l'aide d'une plaque en zinc ou en fer-blanc découpé. Ce nom était entouré d'une couronne surmontée d'un double V signifiant Vivat, et couronnant quelques vers. Certes voilà un enthousiasme tout italien. Ma voiture enrichie de trois voyageurs dont

deux prêtres et un militaire, nous partîmes vers neuf heures pour *Rimini*, et passâmes par *La Cattolica*, petit village qui doit son nom aux évêques catholiques qui s'y retirèrent, après avoir été vaincus à la pluralité des voix, par les évêques ariens au concile de Rimini en 339. Enfin par un brouillard, un froid assez sensible et une route plus ou moins boueuse, comme le sont toutes celles de la Romagne en hiver, nous arrivâmes vers 4 heures à *Rimini*, où nous entrâmes par la porte romaine, arc triomphal assez simple mais massif, orné de deux colonnes corinthiennes, et érigé en honneur de l'Empereur Auguste.

RIMINI

Conserve un ancien pont dit d'*Auguste*, qui fut commencé par cet empereur et achevé par Tibère. Il servait de viaduc à *la voie Emilienne*, pour passer l'*Ariminius*. Sur la grand'place est une pierre dite *piedestallo di Cesare*, sur laquelle César aurait harangué ses soldats au passage du Rubicon. Aujourd'hui *Rimini* a un fort joli théâtre, qui sera inauguré sous peu de jours. Tout en pensant à la *Francesca da Rimini* de Silvio Pellico, et à la splendeur des anciens *Malatesta*, qui possédèrent cette ville depuis l'an 1200, jusqu'au 16me siècle, j'allai m'enquérir d'un *vetturino* pour me rendre à Ravenne. Comme il n'y avait pas d'autres voyageurs, je fus forcé de prendre pour moi seul une petite carriole à un cheval. Après les

difficultés qui accompagnent toujours ce genre de marchés, j'acceptai selon l'usage *la caparra* (arrhes du vetturino) et convins de partir le lendemain à quatre heures du matin.

VEILLE DE NOEL.

Départ de Rimini pour Ravenne.

Mercredi 24 *Décembr*

A 5 heures du matin, j'étais en route avec un petit *Barrucino*, cabriolet du pays, consistant en une simple banquette sur ressorts, et dont le nom me fit involontairement penser au vieux mot flamand de *Barruts*, dénomination qui ne s'emploie plus que pour désigner un mauvais équipage. Quoique le mien ne soit pas bien bon non plus, nous fîmes néanmoins passablement de chemin sur la route non pavée et boueuse qui devait nous conduire à Ravenne. Mais, avant d'avoir parcouru les 35 milles, qui séparent Rimini de cette ville, je devais m'attendre à bien des jurons de la part de mon *Vetturino*, car comme je pense l'avoir déjà dit, il n'y a pas de pays où l'on blasphême par des noms plus sacrés qu'en Italie. Vers 10 heures nous arrivons à *Cervia* petite ville de salines, où nous fîmes halte pendant une heure. Puis nous passâmes *Cesenatico* à mi-chemin de notre route, d'où nous longeâmes la célèbre *Pineta* (forêt de pins) de 25 milles de long sur 3 de large. C'est une des merveilles de l'Italie.

Elle a ses propres annales, et Fr. Ginanni en a écrit l'histoire. Le *Dante* l'a citée et *Boccace* y a mis la scène de sa nouvelle *Nastaglio degli onesti.* (Décam. V. 8). Sur notre gauche nous avions la roche *St-Marin*, avec les Apennins, peu visibles à cause du brouillard. De pauvres campagnards, hommes, femmes et enfants, pieds nus et portant d'énormes bûches, qu'ils allaient vendre pour chauffer de plus heureux qu'eux, telle fut la seule et peu souriante compagnie que nous y rencontrâmes. De temps en temps ces malheureux se reposaient sous leur fardeau, qu'ils soutenaient par une énorme perche. Enfin après avoir passé différents ruisseaux qui tous réclament le nom célèbre de *Rubicon*, nous arrivâmes à 3 milles de Ravenne où nous nous arrêtâmes pour visiter

L'église de San Apollinare in Classe.

Ces dignes restes parfaitement conservés, sont ceux de la ville de Classe autrefois si florissante. L'église est intacte, à l'exception de son portique que *Malatesta* emporta à Rimini. Elle date du 6me siècle et a trois nefs. Le chœur est très-élevé. Au milieu de la grand' nef, se voit un petit autel antique dédié à la madone par l'archevêque *Maximien*, qui consacra ce temple en 549. Les 24 colonnes qui le supportent, sont en marbre grec avec chapiteaux corinthiens. Le long des murs sont dix grands sarcophages en marbre blanc des évêques de Ravenne du 6me au 8me siècle. Le chœur ou tribune, a des mosaïques superbes. La demi-coupole a au centre une grande croix, surmontée de la

main de Dieu. Au-dessous se voit un tableau représentant *St-Apollinaire prêchant au milieu d'un troupeau de brebis*, symbole ordinaire de la communauté chrétienne. Sur l'arc on voit *les Apôtres*, simulés aussi par des brebis entourant le Christ. A droite est une mosaïque composée de trois sujets : *le triple sacrifice d'Abel, de Melchisédech et d'Abraham* ; à gauche *la consécration et la dotation de l'église par Constantin* (à ce qu'on pense.) Sous le chœur se conserve le tombeau de Saint Apollinaire. Au milieu de la nef de gauche, entre deux tombeaux, le nom et le titre de l'Empereur Othon III gravés avec une inscription, sur une pierre enchassée dans le mur, rappellent une des pénitences ferventes que ce prince fit dans cette église en l'an mil. On a eu soin d'en inscrire la traduction sur une pierre avoisinante. Le dessus de l'autel de gauche simule un baldaquin en marbre grec, qui paraît du 9me siècle.

Après avoir visité avec plaisir cette belle église, qui malheureusement souffre beaucoup de l'humidité, nous continuâmes notre route. Nous ne tardâmes pas à voir la *colonna dei Francesi*. C'est un petit pilastre en marbre blanc, rappelant la bataille meurtrière gagnée par Louis XII sur Jules II et le roi d'Espagne, le jour de Pâques (11 avril 1512). *Gaston de Foix* y périt à peine âgé de 24 ans, et le cardinal de Médicis, plus tard Léon X, y fut fait prisonnier. Vers 2 heures nous arrivâmes enfin à

RAVENNE.

J'y descendis à l'hôtel de la *Belle-Emilie* et allai immédiatement visiter les particularités de l'ancienne cité, ou depuis la mort de Théodose le Grand, résidèrent les empereurs d'Occident, et qui sous Odoacre et sous Théodoric, fut la capitale du royaume d'Italie. La mer qui la baignait autrefois, s'en est éloignée de presque deux lieues. A part ses monuments, généralement de l'époque de transition entre l'antique et le moyen-âge, *Ravenne* a tout-à-fait l'aspect d'une propre mais petite ville moderne. Son cachet est peu italien.

C'est à Ravenne que se retira le Dante exilé de Florence.

La Piazza maggiore,

Est ornée de deux hautes colonnes de granit, érigées par les Vénitiens en 1483, et surmontées de deux statues, à mon idée d'une époque plus récente que celles de *St.-Apollinaire* et de *St.-Vital*. Les bas-reliefs ornant les trois marches qui composent les piédestaux, sont de *Pietro Lombardi*. Ce sont de vraies miniatures, et certes ce n'est pas l'artiste qui a pu être assez barbare pour y tailler lui-même en grands et grossiers caractères *P. Lombardi fecit*. Le degré inférieur est partagé sur sa face, en petits carrés contenant chacun un ornement. La face du 2d degré est sculptée en détails d'un travail exquis, et celle du 3me, l'est en petits carrés, comme le 1er. Chacun d'eux renferme une figure d'homme ou d'animal. Dans le pié-

destal de gauche, on voit deux petites têtes. Dans celui de droite, un aigle aux aîles déployées, quelques amours, et un petit groupe assez indécent, qui en constituent les plus belles parties. Entre ces deux colonnes est placée la statue en marbre blanc de *Clément XII*, beau travail du 18me siècle. La place possède en outre un portique, soutenu par huit grosses colonnes de granit, qui passent pour être des restes de la basilique *d'Hercule* qu'on avait ainsi nommée, d'une statue de ce demi-Dieu qui jadis occupait le même endroit.

Ravenne a encore d'autres belles places, entre autres celle d'*Alighieri* où est le théâtre, vaste et beau monument, et deux autres plus petites, ornées, l'une de la statue en bronze d'un Pape, l'autre, d'une colonne érigée au cardinal *Gaëtani*.

L'église San Apollinare,

Bâtie par Théodoric au 6me siècle, a une ancienne tour ronde construite en briques. Elle possède trois nefs et 24 colonnes en marbre grec. Les murs latéraux de la nef principale, ont de grandes mosaïques du 6me siècle. A gauche elles représentent *les trois Mages* venant vers la Vierge assise entre quatre anges. Vingt-deux vierges toutes vêtues de blanc suivent les mages. Au fond on aperçoit la ville de *Classe* avec son port. Les mosaïques de droite, représentent *le Christ sur le trône*. Il est aussi placé entre des anges et est entouré de 25 martyrs. Derrière on voit la ville de Ravenne avec le port. Cette mosaïque est en restauration.

La Cathédrale,

Qui n'en mérite plus guère que le nom, est un monument tout rajeuni aujourd'hui, hormis sa vieille tour en briques. A part quelques tableaux de maîtres italiens modernes, *la chapelle du Saint-Sacrement* possède une fresque du Guide, représentant *le miracle de la manne*. Le chœur a un *Elie dans le désert* et quelques autres peintures attribuées aussi au Guide. Derrière le chœur se conservent deux grandes tables en marbre grec, couvertes d'animaux symboliques. Elles faisaient partie de l'ancienne chaire. La métropole possède encore les sarcophages de *San Barbassano*, et dans une des chapelles de droite, celui de *San Renaldo* qui est colossal.

Le Baptistère

Qui est du 4me siècle, fut restauré en 1451. On y travaille de nouveau aujourd'hui. Sa forme est octogone. A l'intérieur il a deux rangées d'arcades superposées, dont les colonnes de diamètres et de chapiteaux différents, sont ornées de toutes sortes de bas-reliefs. La voûte de la coupole ainsi que les murs, ont des mosaïques représentant des figures et des arabesques, Ces dernières sont d'un goût pompéien dégénéré. Contre les fonts-baptismaux, aussi de forme octogone et en marbre, se remarque l'ambon où se tenait l'évêque pendant l'immersion des néophites ou des catéchuménes.

l'Eglise de St.-Jean l'Evangéliste,

Encore une des principales que renferme Ravenne, fut fondée par l'impératrice Placidie, à la suite d'un vœu qu'elle fit au milieu d'une tempête dans sa traversée à Constantinople. Sur le portail extérieur qui paraît être du 13me ou 14me siècle, se voient de riches et délicates sculptures d'ornements et des figurines. Un des bas-reliefs représente l'apparition à Placidie de St.-Jean, qui lui laissa une de ses sandales comme relique. A part son portail et sa gothique tour carrée construite en briques, cette église n'offre rien de bien particulier, si ce ne sont les fragments d'une mosaïque, représentant *l'ouragan et le vœu de Placidie.* Ils ont été appliqués dans le mur de la chapelle de St.- Barthélemy. Ce sont de simples contours noirs sur un fond blanc ; ils donnent un spécimen précieux de la naissance de cet art. *St.-Jean l'Ev* : possède encore une autre chapelle dont les peintures de la voûte se disent de *Giotto.* J'en doute fortement. Quoiqu'elles se voient très-mal par manque de jour, j'ai pu néanmoins m'apercevoir qu'elles étaient retouchées. Quelques auteurs prétendent que c'est une erreur de croire que Giotto ait jamais peint à Ravenne.

l'Eglise San Nazario è Celco.

Tel est le nom d'une petite chapelle fondée également au 5me siècle par l'impératrice Placidie. Elle est en forme de croix ; l'intérieur est tout en mosaïque. Derrière l'autel se conserve le sarcophage de l'impératrice, qui

autrefois y était représentée assise sur un trône. A droite est placé le sarcophage *d'Honorius*, et à gauche celui de *Constant* général romain et second mari de Placidie. De chaque côté de l'entrée sont deux autres tombeaux mais de peu d'importance.

l'Eglise san Vitale.

Ce magnifique monument de l'architecture des Goths, fut élevé sous Justinien à l'imitation de *Ste.-Sophie* de Constantinople. Huit angles y correspondent à autant de piliers qui forment une espèce de corridor circulaire. Entre ces piliers s'élèvent deux à deux et aussi trois à trois, des colonnes supportant sur leurs arches, des galeries en forme de niches, audessus desquelles s'élèvent d'autres arches soutenant la coupole. Celle-ci autrefois d'une construction toute particulière à ce qu'il paraît, fut refaite en 1782, dans un style et avec des peintures si baroques, qu'elle dépare ce beau monument. Vis-à-vis de l'entrée principale actuellement fermée, est le chœur, dont le fond est en hémicycle. Le pavé autrefois en mosaïque et dont on a conservé un spécimen, fut exhaussé pour les inondations. On peut s'en assurer au basement d'une des colonnes, où se soulève une dalle, à cet effet. Tous les chapiteaux de cette église sont doubles et couverts d'emblêmes et de monogrammes. Les mosaïques du chœur, constituent le plus bel ornement de ce temple.

Elles sont d'une parfaite conservation. On y voit le Christ représenté sans barbe, ce qui est très-rare. Il est

assis, ayant le globe terrestre, une couronne et deux anges à ses côtés. L'un de ces anges accepte des mains de l'évêque *Ecclesius* le modèle de l'église, et l'autre s'interpose comme médiateur entre *le Christ et St.-Vital.* Telle est la principale de ces nombreuses mosaïques. A la droite du maître-autel, se voit enchassé dans le mur, un délicieux bas-relief grec provenant d'un temple de Neptune. Il représente trois petits génies ou amours, dont deux portent une conque, et le 3me un trident qu'ils viennent déposer aux pieds du trône du Dieu de la mer. En face de ce bas-relief, on en a placé une copie faite en sens retourné. Elle lui sert de pendant, et fut excécutée au 16me siècle; mais elle est bien inférieure à l'original. Dans la sacristie on montre un bas-relief romain, représentant l'apothéose d'Auguste, avec son portrait, ceux de César et d'autres grands personnages représentés en divinités autour d'une déesse simulant l'ancienne Rome. Le sarcophage de l'exarque *Isaac* mort en 641 est placé à l'entrée de l'église.

Le tombeau de Dante.

Le monument du grand poète, mort le 14 Septembre 1321, est placé dans une petite chapelle bâtie en 1780 aux frais du cardinal *Valenti Gonzaga da Mantoa*, et reléguée dans un misérable coin de rue. Sa voûte est surmontée d'une petite coupole. Derrière le tombeau qui est en marbre blanc, se voit une niche encadrée de marbre noir. Elle renferme le buste du poète. On y lit l'épithaphe qu'il se composa lui-même.

En retournant nous passâmes par le palais de Théodoric, aujourd'hui couvent de Franciscains. On n'y voit plus qu'une simple porte et de fausses colonnades, et dans le mur de droite, on a maçonné un sarcophage en porphyre rouge. Non loin de mon hôtel, m'apparut non moins morne et silencieux, le palais de la fille de feu *Me la comtesse de Lipona* (Mme Murat). Dès que je fus rentré, je fis immédiatement accord avec un voiturier, pour me conduire le lendemain à Bologne, et la *caparra* acceptée, le départ fut décidé pour 7 heures du matin.

NUIT ET SOLENNITÉ DE NOEL.

Départ de Ravenne pour Bologne.

RAVENNE, *Jeudi* 25 *Décembre.*

Cette nuit j'ai assisté au service de Noël, où officiait l'archevêque. La cérémonie fut belle et imposante. Un peloton en armes rendait les honneurs militaires. A l'élévation les soldats se mirent à genoux la main au shako ce que je ne leur avais jamais vu faire dans d'autres pays, où ils se bornent à présenter les armes.

Le service terminé, je me rendis au café. J'y fis la connaissance du lieutenant qui avait commandé le peloton à l'église, et que j'avais remarqué à sa physionomie sympathique. son bel air militaire et ses nombreuses décorations. Aussi avait-il servi en France, et fait plusieurs campagnes avant de retourner au service de son pays. Il me raconta qu'il avait fait ses premières armes avec Mr Dar-

denne, aujourd'hui officier supérieur dans l'armée d'Algérie. La carte qu'il me remit pour une de ses parentes à Bologne, sa ville natale, portait *le lieutenant chevalier Camille Zanetti*. Il me quitta en me disant : « les montagnes ne se rencontrent pas, mais les hommes peuvent se rencontrer. » Je rentrai à l'hotel écrire quelques notes, et vers 7 heures du matin je partis en *Barrucino* pour Bologne, enchanté d'avoir pu visiter les particularités de Ravenne.

Le ciel était gris, mais par contre l'horizon était doré par un de ces levers de soleil d'hiver, qui permettent d'espérer une belle journée. Il ne fît pas froid, mais la route était détestable. Les paysans que nous rencontrâmes se rendant à l'église, étaient, vu la solennité du jour, drapés selon la mode du pays, dans leurs grands *almavivas*, et coiffés de leurs feutres blancs.

Dès 10 heures du matin nous arrivâmes à *Bagno Cavallo* patrie du peintre de ce nom. Nous y descendîmes à l'hôtel de *la Colomba*, pour reposer le cheval, et nous restaurer. L'enseigne n'était pas aussi prétentieuse que celle de la *bell' Emilia* à Ravenne, mais l'hôtesse de cette humble auberge n'en était pas moins belle. Aussi mon *vetturino* s'écria-t-il : *Che bel pezzo di donna* ! En effet elle était brune et assez grande. Quoique aux formes vigoureuses, elle avait la peau fine et blanche, les yeux bleus, le port majestueux, une taille ravissante et un sourire des plus charmants. La belle *Colombe*, pour lui prêter le nom de son auberge, me servit un excellent petit vin, et ce fut chez cette femme *à la Rubens* comme disent les rapins fran-

çais, que je compris surtout, comment Van Dyck avait pu être arrêté à Saventhem. Ma collation terminée, je crus devoir m'arracher à cette espèce de Syrène et me remis vers 11 1/2 heures sur la mauvaise route, (*Stradàccia*) qui devait nous mener à la petite ville de *Lugo*. Comme à *Pesaro* et à *Bagno Cavallo*, j'y remarquai peints sur les murs, les noms des acteurs le plus en vogue, car cette manie paraît s'étendre même jusqu'aux moindres villages. Chaque nom était inscrit sur une draperie tenue par des anges, mais si naïvement exécutés, que certes un gamin de grande ville, eût été tenté de les compléter par quelque illustration peu décente. De *Lugo* nous passâmes par *Massa Lumbardo*, et vers 5 heures du matin nous arrivâmes à *Medecina*, où nous dételâmes à l'auberge du *San Marco*. Un misérable carillon et un mauvais violon vinrent m'y distraire, et quoique leurs accords fussent bien peu harmonieux, ils surpassaient cependant de beaucoup ceux que j'avais entendus en Orient. Des *chants de Noël* non moins faux vinrent presque en même temps me rappeler aux doux plaisirs de la famille, dont pour la prèmière fois peut-être je me voyais privé en ce jour solennel.

MEDECINA.

Vendredi 26 Décembre.

Ce matin j'ai admiré l'art avec lequel étaient arrangés en trophées, les casseroles et tout le nombreux attirail

culinaire dans l'antique cuisine de mon hôtellerie. *Walter Scott* y eût trouvé matière à écrire une belle page. Etant allé visiter la grand' place, j'y vis une tour carrée assez élevée. A coté était l'église. J'y découvris deux bons tableaux dont j'attribuai l'un à Gaspard Poussin. Vers 8 heures du matin je continuai ma route vers Bologne. Elle fut exécrable, car il avait plu la nuit. J'éprouvai une bien vive émotion, lorsque le *vetturino* m'y montra une croix, à l'endroit où à près d'un an de là, avait été assassiné un malheureux jeune homme dont je me rappelai avoir entendu raconter la fin tragique, lors de mon séjour à Florence. Ce jeune français de grande famille, voyageait avec sa mère, respectable veuve, qui avait eu recours à ce moyen, pour détourner son fils unique du projet qu'il avait d'aller prendre part à la guerre de Crimée. Comme moi ils avaient logé une nuit à l'auberge du *San Marco.* Quand le lendemain dans l'après-midi ils voulurent continuer leur route vers Bologne, ils ne trouvèrent pas leur *vetturino,* qui s'était endormi dans un grenier. Avant qu'on eût découvert sa retraite, il était quatre heures. L'aubergiste engagea en vain nos voyageurs à rester une nuit de plus, la route étant trop peu sûre, disait-il, pour se risquer à la faire au mois de Janvier après la bruue. Ses conseils ne furent pas écoutés. Le jeune homme pour toute réponse, lui dit qu'il avait deux bons pistolets qu'il chargea immédiatement en sa présence. L'hôte lui donna le sage conseil de ne pas s'en servir si, le cas la échéant, la fatalité voulait que les brigands fussent en trop grand nombre.

On partit. Le jeune homme trop confiant s'endormit, mais sa mère veillait. A peine furent-ils arrivés à une lieue de *Medecina*, que la voiture fut arrêtée. Les brigands se présentèrent à la portière et la dame poussa un cri. Le malheureux jeune homme réveillé en sursant mit la main sur ses pistolets, mais il ne devait pas avoir le temps de s'en servir. Les bandits le voyant prêt à se défendre, lui envoyèrent une balle qu'il l'étendit raide mort dans les bras de sa mère infortunée. Celle-ci devint folle, et la malheureuse fut ramenée dans ce triste état à Florence.

Le maître de l'hôtel me raconta aussi, que un certain temps après, on avait trouvé le cadavre supposé d'un brigand. Il pensait que c'était l'auteur du crime, dont ses compagnons s'étaient défaits. On voit par ce récit que cette route n'était pas des plus sûres. En effet il n'y a que quelques mois, les journaux citaient plusieurs actes de brigandage qui y avaient été commis, et mon conducteur me dit que peu de jours auparavant, on y avait détroussé un malheureux paysan.

Après avoir traversé ce fertile mais dangereux pays, dont les principales maisons de campagne des villages où nous passions m'étonnaient par la singulière coutume qu'y ont les habitans, de placer des stores en étoffe jaune à l'extérieur de leurs fenêtres, en guise de jalousies, nous arrivâmes enfin vers 11 heures aux portes de Bologne.

BOLOGNE

Située aux pieds des Apennins près du *Reno*, est une ville de premier rang. Capitale de la légation de ce nom, elle compte 70,000 habitants. Aujourd'hui elle est éclairée au gaz. Comme dans toute la Romagne, on y parle un patois qui me sonna à l'oreille comme notre wallon. *Bologne* surnommée *la docte*, est aussi surnommée *la Grassa*, parceque ses habitants sont, paraît-il, si bien portants. Les femmes y sont assez belles. Elles se coiffent avec la ligne de coté, ce qui leur donne un air tout particulier. La devise de la ville est *Libertas*. Malheureusement elle n'a que le nom de liberté, étant depuis ses tentatives d'indépendance *protégée* par les Autrichiens. Elle est la patrie du Dominiquin, du Guide, des trois Carrache du Guerchin, de l'Albane etc. Pour ses monuments elle m'a rappelé Florence. Après m'être arrêté à la *Piazza Maggiore*, pour y admirer la belle fontaine avec le *Neptune* en bronze, trop peu décent de Jean de Bologne, et qui lui fut payée, dit-on, 70,000 scudi d'or, j'allai visiter

L'église de san Petronio.

San Petronio est le patron de Bologne. L'église qui lui est consacrée est dans le goût germano-toscan. Elle a trois nefs et deux rangs de chapelles latérales. On la commença en 1390, sur l'emplacement de huit autres églises, mais on ne l'acheva pas même jusqu'à la nef transversale. Elle a néanmoins 330 pieds de long. Sa

façade qui a trois porches ornés de superbes sculptures par différents maîtres, est nue à sa partie supérieure. Les deux portails latéraux de l'intérieur, sont décorés de sculptures. On y remarque de beaux vitraux et de bonnes fresques du 15me siècle, dont quelques-unes sont attribuées à *Simon de Bologne.* Une des chapelles possède un *St-Antoine de Padoue*, par Sansovino, et l'histoire de ce saint peinte en grisaille. On y voit en outre un *St-Roch,* par le Parmesan, et dans la chapelle des *Bacciocchi,* alliés de la famille de Napoléon, deux monuments par Canova, et un superbe tableau d'autel, représentant *une Madone sur le trône avec des Saints,* par Lorenzo Costa (1492) qui peignit aussi la lunette et donna le dessin des vitraux. Dans la sacristie se montrent les plans que firent seize architectes différents pour l'achèvement de l'église, ainsi que des sculptures de *Properzia da Rossi.* A l'entrée de l'église se voit une colonne surmontée d'une croix en fer, qu'une inscription latine dit avoir été placée à la porte de Ravenne, et élevée en l'honneur des apôtres et des évangélistes. Malheureusement l'aspect intérieur de *San Petronio* a beaucoup perdu de sa sévérité, par un nouveau badigeon blanc et jaune.

L'Eglise san Domenico,

Autrefois *S. Bartolommeo*, est attenante au couvent des moines de l'ordre de St-Benoit. Ceux-ci la cédèrent à St-Dominique qui y mourut. Sur la place qui fait face à l'église, on voit deux colonnes surmontées l'une *d'une*

Madone, l'autre d'un *St.Dominique*, et en outre deux monuments funèbres. Celui de *Rolando Passagieri* est supporté par neuf colonnes, et recouvert d'une pyramide reposant sur une infinité de petites colonnettes. L'autre, porté par quatre colonnes et orné de reliefs, est celui de *Foscherari*. Dans la cour du cloître, on montre encore une colonne surmontée, comme celle de la place, d'une statue de *Saint Dominique*. Plusieurs anciennes peintures et pierres sépulcrales, entre autres l'une d'elles représentant un guerrier couché, y sont adaptées aux murs. Dans l'église se voit la chapelle dédiée à son saint patron. On y conserve son magnifique tombeau en marbre blanc, exécuté par les elèves de Nicolas de Pise. Il est orné de bas-reliefs représentant des sujets de sa vie. En 1469 on agrandit et orna davantage ce mausolée, qui s'enrichit d'un chapiteau avec de superbes statuettes par *Niccolo di Puglia* dit *dall' Arca*. L'un des deux petits anges tenant un candelabre, est bien le plus ravissant chef-d'œuvre qu'on puisse voir. Il est dû au ciseau de Michel-Ange. L'autre est inachevé. En fait de tableaux, il faut citer celui du maître-autel, représentant *l'adoration des Mages*, par *Barth. Cisi*, *le St.-Thomas d'Aquin*, par *le Guerchin*, et *la Madone sur le trône avec des Saints*, par *Filippino* (1501), toile d'une fraicheur et d'un velouté remarquables. En outre *la communion de Ste.-Catherine de Sienne*, par *Francesco Brissi*, chef-d'œuvre sous tous les rapports, mais surtout comme composition et comme sentiment. On y voit la Ste.-Vierge à genoux devant le Christ, qui porté sur des anges, lui donne la

communion. D'autres anges se voient au fond du tableau. Enfin *un St.-Raimond passant la mer sur son manteau*, par le *Corrège*, des tableaux du *Carrache*, et des fresques de *Guido Reni* complètent la collection. La pierre tumulaire d'*Enzio* avec reliefs, celles de *Guido Reni* et d'*Elisabeth Serani*, et les stalles, merveille d'incrustation en bois avec figures et ornements tous différents, constituent avec les armoires du même travail qu'on voit dans la sacristie, et le *St.-Jérome*, par *Lionello Spada*, les autres particularités de cette riche église.

L'église san Giacomo maggiore

Est aussi remarquable pour ses beaux tableaux. *Carrache, Innocenzio da Imola et Lavinia Fontana*, tels sont les artistes dont on y voit des chefs-d'œuvre. Dans la chapelle de la *Ste.-Croix*, se conserve un tableau du 14me siècle, placé dans un cadre gothique à plusieurs compartiments. Dans celle *di Bentivoglio*, (de Jean II,) on voit comme tableau d'autel, *une Madone sur le trône avec des Anges et des Saints*, par *Fr. Francia*, et au-dessus de la lunette, un sujet de l'Apocalypse, restauré par *Lor. Costa.*

Sur le mur de droite, on remarque une figure équestre en haut-relief colorié, représentant *Jean II*; en outre une fresque où le même souverain, avec sa femme et toute sa famille sont représentés honorant la Ste.-Vierge. Vis-à-vis est une autre fresque allégorique retraçant les *triomphes de la vie et de la mort*, par *Lorenzo Costa*. La façade de cette église a deux niches de chaque côté. Trois sont veuves

de leurs tombeaux. En somme elle est très nue et n'offre de réellement intéressant que son portail.

l'Eglise san Stefano

Est un vrai dédale, un labyrinthe à s'y perdre. C'est pis que *l'église du Saint Sépulcre* à Jérusalem. C'est une réunion de neuf églises, et d'un *atrium* que d'après son inscription attribuée au 5me siècle, on suppose être un antique temple d'Isis. Voici la nomenclature de ces différents sanctuaires.

1° *Del Crocifisso* avec des peintures murales, représentant *le crucifiement, le portement* etc. On y voit un ancien ambon avec les attributs des quatre Evangélistes sculptés en relief. 2° *Capella della B. Guiliana de Banzi.* 3° *Sepolcro,* à ce qu'on prétend l'ancien baptistère, a des colonnes antiques, d'anciennes sculptures et des traces de vieilles peintures. Le Baptistère occupe le milieu. 4° *S. Pietro è Paolo* avec un crucifix de Simon de Bologne, et d'autres sculptures et peintures antiques. 5° *Atrio di Pilato* avec un *couronnement de Marie* par *Bagna Cavallo*, un *St.-Jérôme par* F^{r}. *Francia.* et plusieurs peintures plus anciennes. 6° *I Confessi,* souterrain avec une antique figure en marbre de la madone, et plusieurs figures très-anciennes, sculptées en bois et coloriées. 7° Sta *Trinita,* avec un reliquaire du quatorzième siècle peint en émail, et une Ste *Ursule avec ses compagnes* par *Symon.* 8° *Madonna della consolazione,* avec beaucoup d'anciens tableaux.

Cette église a en outre une cour à double galerie

d'architecture romane, dont les colonncttes sont remarquables par leurs sculptures. Les briques sont peintes en différentes couleurs.

En sortant, j'allai visiter les deux tours carrées dites *torre Garisenda* et *torre Asinelli* dont la dernière passe pour la plus élevée de l'Italie. Elles sont toutes deux très-curieuses, et d'un haut intérêt. La tour de Garisenda bâtie en 1110, a environ 130 pieds de haut. Elle s'écarte d'environ 8 pieds de la perpendiculaire. Sa voisine plus jeune d'une année, compte 256 1/2 pieds de haut, mais son axe ne dévie que de trois pieds et demi de la figne droite. Outre les monuments que je viens de citer, il y en a tant d'autres à Bologne, qu'il faut que je renonce à les décrire. Cette ville compte deux cents églises, et à chaque pas on y heurte un ancien palais ou une vieille façade. Je n'aurais su par où en finir, si je ne m'étais heurté ailleurs quoique d'une manière un peu brusque. En effet, à cause de la pluie, j'avais pris une voiture pour retourner à l'hôtel. Mon cocher tournant un peu court au coin d'une rue me fit verser. Grâce à Dieu j'étais sain et sauf, et riant comme les assistants, je parvins à sortir intact du véhicule, littéralement couché à terre. Le cheval était resté debout, et comme par miracle, la voiture n'avait pour tout dommage qu'une portière de brisée. A coup sûr mon ange gardien, qui m'avait déjà sauvé de tant de périls, devait encore être là pour me protéger.

BOLOGNE, *Samedi* 27 *Décembre.*

Ce matin j'ai vu la neige pour la première fois de cette année. Il en est tombé un peu cette nuit, et le temps est assez froid. Je suis allé revoir le belle *Piazza Maggiore*, pour y admirer encore *le Neptune* de Jean de Bologne, le palais *d'Enzio*, avec sa tour carrée à créneaux du treizième siècle, la façade de l'église *San Petronio*, et celle du *Palazzo Publico* ou *del Podesta*. L'entrée de ce dernier, est décorée de la statue en bronze de *San Petronio*, patron de la ville, d'une madone et d'un monument orné de deux aigles en bronze, dont l'un est un véritable chef-d'œuvre. La copie qui remplaçait l'autre a été enlevée. A l'intérieur de ce palais on voit une superbe cour, et au premier étage un vestibule orné de statues en bronze, ainsi qu'une salle décorée de deux bonnes grisailles. La façade latérale de gauche de l'église San Petronio que je n'avais pas encore vue, et qui est restée inachevée, a des fenêtres veuves de vitraux, mais dignes par leur beauté, leur grandiose et leur ornements, de la majesté de proportions qu'on se proposait de donner à ce temple colossal. Je m'abritai de la pluie sous les belles voûtes qui couvrent les trottoirs de Bologne, et qui dans nos climats, ne seraient pas moins utiles qu'en Italie pour procurer de l'ombre pendant les fortes chaleurs d'été. J'allai visiter ensuite l'archiginnâsio antico.

L'archiginnàsio antico.

Ou *scuole pie* fut construit en 1562, et servait autrefois d'université. On en a fait aujourd'hui la bibliothèque de la ville. Ce monument sans façade, n'a qu'une petite porte d'entrée fort belle, mais enclavée entre deux maisons. Il a été richement et habilement restauré, de manière à ce que peut-être, il n'y en ait pas qui fassent mieux que lui, juger du faste des palais du moyen-âge. Comme tous les étudiants qui s'y distinguaient, y recevaient un monument avec leurs armes s'ils étaient nobles, et avec celles de leur pays s'ils ne l'étaient pas, tout ce palais constitue, depuis la cour jusqu'aux galeries, les appartements et même les escaliers, un véritable arbre genéalogique, dont la variété et la richesse produisent un pêle-mêle d'un cachet si artistique, qu'on ne saurait rien imaginer de plus beau. *St.-Charles Borromée* fut le fondateur de cette université. Les salles de la bibliothèque faisant toutes suite, forment une longueur qui parait égaler celle de la grande galerie du Louvre, à Paris. On nous montra la salle où fut pour la première fois exécuté le fameux *Stabat Mater* de *Rossini*, ce noble enfant de la Romagne. Puis la salle d'anatomie, toute sculptée en bois, et construite à l'emplacement même de celle où en 1216 on donna la première leçon sur cet art. On y remarque les bustes et les statues de tous les grandes docteurs. La tribune du professeur est surmontée d'un dais supporté par deux figures anatomiques et surmonté d'une statue

de *la science*, ayant à ses cotés un petit ange sculpté comme elle en bois et de grandeur naturelle. La chapelle est un véritable bijou. Elle est décorée par *Barth. Cisi* de fresques si belles, et d'une conservation si parfaite, qu'il est impossible d'en voir de meilleures. Ce sont les dignes pendants de *l'aurore du Guide* à Rome, surtout les sujets principaux, *la naissance* et *la mort de la Vierge.*

La Certosa.

Comme il pleuvait toujours, et que je ne pouvais en me promenant sous les galeries, aller voir ce cimetière trop distant de la ville, je pris encore une voiture, dans l'espoir de ne pas verser comme la veille. Ce lieu de sépulture achevé à la fin du siècle dernier, est le *Père Lachaise* de Bologne : l'arrangement en est tout particulier. Ce sont de grands carrés à galeries toutes construites dans le même style simple. Les monuments y sont adaptés contre les murs, ou placés dans des niches maçonnées. Quelques-uns pourtant sont simulés en peinture. Mais le nouveau règlement n'en admet plus qu'en marbre. On y voit une salle avec les bustes des grands citoyens de Bologne. Le plafond peint à fresque par *Pedroni*, décédé il y a 6 mois à peine, représente les arts en général. Quant aux bustes qui s'y trouvent, ils vont être placés, dit-on, dans une autre salle.

La Certosa (Chartreuse) tire son nom de ce que ce cimetière appartenait à un couvent de Chartreux. On y conserve le crâne de *Guido Reni*, et celui d'un de ses élèves, de même que

quelques monuments anciens assez importants. Quant aux modernes, ils attestent que l'art de la sculpture est bien florissant encore en Italie. J'y admirai la nouveauté de style d'un mausolée en bronze, décoré de figures et de lampes funéraires de toute beauté. Ce monument qui se détachait sur un mur peint en vert tendre, était éclairé par une coupole à vitres bleues, ce qui produisait un effet des plus fantastiques.

L'église de ce cimetière est certes aussi bien digne d'attention. On y voit plusieurs chefs-d'œuvre de *Cesi*, de *Rossi* et *d'Elisabelh Serani*, dont le tableau fait face à une œuvre de son père. On y remarque aussi une belle petite fresque de *Louis Carrache*. Quant aux stalles, elles sont en bois incrusté, mais certes bien moins belles que celles de l'église *San Domenico*. Dans la sacristie on montre les fers dans lesquels furent retenus prisonniers par les pirates, les chartreux qui s'étaient rendus dans des pays lointains, pour racheter les enfants des infidèles. Au-dessous de chacun d'eux on a marqué le prix exorbitant qu'on paya pour rançon.

Le palais del governo, et l'église San Michele in bosco.

Ce couvent du 5me siècle, transformé aujourd'hui en *Palazzo del Governo*, est habité l'été par le légat du pape. On m'y montra une cour ronde ayant une galerie avec quelques fresques des *Carraci*. Une d'elles a été très habilement restaurée par le professeur *Angelino*. La partie supérieure en est presque intacte. Les deux cariatides

doubles, c. à d. les deux figures dont l'une porte l'autre, et qui forment l'encadrement de cette fresque, sont peintes à l'huile par le même *Angelino*. Le projet de restauration de ces fresques resta suspendu malgré l'existence de leurs gravures.

L'église est un véritable bijou. Elle est ornée de quelques peintures excellentes, entre autres celles au-dessus des portes, représentant des anges tenant des médaillons. *Ceniani* les peignit. Elles sont d'une beauté et d'une fraîcheur qui égalent celles de la chapelle de *l'archiginnâsio antico* par *Barth. Cisi*. On y remarque aussi un tableau superbe de *Vini* élève du Guide, et un confessionnal en bois incrusté. Dans la sacristie se voient un tableau du *Guide* et des fresques par *Bagno Cavallo*. Dans la chapelle privée du légat, on conserve une copie en plâtre d'une des figures nues, ornant le monument en bronze de *Paul III*. (*Farnèze*) placée à Saint Pierre de Rome, contre le maître-autel. Elle a été mutilée par une draperie en étoffe, comme l'original l'a été par une en métal. L'hémicycle qui est derrière le maître-autel, fut peint à fresque par *Innocenzio da Imola*. Dans les galeries supérieures du palais, ornées de bonnes peintures et d'excellentes gravures, on s'extasie devant un immense cheval en plâtre, rappelant celui en bois par *Donatello* à Padoue. Il fut exécuté par *Canova*, pour le modèle d'une statue de Napoléon. Comme à l'église *San Petronio*, il y a une méridienne dans une des galeries. La salle qu'on dispose en ce moment au rez-de-chaussée pour réfectoire

a une fresque de *Carrache* au-dessus de sa cheminée. Elle me parût fortement endommagée.

L'église Ste.-Catherine.

En revenant en ville, je me rendis à cette église pour y voir le corps embaumé de sa sainte patrone. Il est placé sur un trône, vêtu de riches habits. Jamais je ne vis attitude plus imposante, ni costume plus remarquable. Le tout était arrangé avec une rare précision. Ah ! si toutes les madones au moins l'étaient avec autant de majesté ! Cette figure et ces mains noires de momie, ornées de couronnes, de bagues et de diamants, et relevées par une robe en brocard d'argent, avaient un aspect presque terrible. C'était une muette leçon contre la vanité des grandeurs humaines. Les pieds de la Sainte posés sur la marche supérieure du trône, étaient recouverts d'une glace pour que les fidèles pussent venir les baiser. Des anges sculptés et richement habillés entouraient le trône. Quelques-uns étaient d'une fort belle exécution.

Comme je retournais à l'hôtel, j'admirai encore en passant la belle façade restaurée de *la Mercanzia*, ancien palais de justice, orné d'un beau balcon. Non loin de là, on me montra à l'angle de la rue, une pointe en fer, sur laquelle, dit-on, se plantait anciennement les têtes de ceux qu'on exécutait. Je vis aussi la façade du palais *Malvezzi Zampieri*, et plusieurs maisons dignes de remarque, telles que celle de Rossini portant pour inscription :

Non domo dominus, sed domino domus.

L'université

L'après-midi je visitai l'université, la plus ancienne de l'Italie après celle de Salerne. C'est dans son sein que *Galvani* découvrit le galvanisme, et que vers 1440 *Mondini*, disséqua le premier cadavre. On y voit une collection pathologique, un musée d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire, un musée de zoologie et de minéralogie, un musée d'histoire naturelle, etc. Ce qui y attira le plus mon attention, ce sont deux figures d'écorchés, ainsi que deux figures en cire, homme et femme, d'une exécution merveilleuse. Ce cabinet est le digne rival de ceux de Leyde. de Berlin et de Florence. On voit encore à l'université de beaux plafonds à fresque, entre autres celui peint par *Franceschini.*

La Pinacoteca.

Ou musée des beaux-arts, fut ce que j'allai voir en dernier lieu. Je m'en étais réservé la visite pour la bonne bouche. Au rez-de-chaussée on m'y montra quelques bas-reliefs ayant appartenu à la façade de *San Petronio,* une assez bonne galerie de moulures sur les antiques, une salle de tableaux modernes, et une autre encore, contenant les concours des lauréats de l'académie de Bologne. Quant au musée proprement dit, il est petit mais choisi, comme celui de Venise. Il se compose en grande partie de tableaux de l'école bolonaise, qui y furent transférés lors de la suppression des églises et des couvents. On y trouve quantité de tableaux d'autel du quatorzième et quinzième siècle.

Symon de Bologne, Costa di Ferrare, Giotto, Le Guerchin, Carrache, Le Parmesan, Guido Réni, Le Tintoret, Le Pérugin, Le Dominiquin etc. tels sont les maîtres dont on y voit des chefs-d'œuvre. J'y admirai surtout une *Ste.-Cécile avec des saints*, par Raphaël, *un martyre de St.-Pierre* par Le Dominiquin, des fleurs par *Seghers* (flamand) *une communion* de St.-Jérome par Carrache, qui semble avoir inspiré à Rubens son même sujet du musée d'Anvers, un *St.-Jean* par *Michel Zubla* (flamand) élève du Guerchin, et une copie par *Jules Romain* du celèbre *saint Jean* qui est à la galerie Pitti à Florence.

Enfin je rentrai à l'hôtel, fatigué de ma laborieuse journée, et je pris en passant au bureau des diligences ma place pour Mantoue. J'étais décidé à partir le lendemain, quoique j'eusse bien voulu passer un jour de plus dans cette belle ville, rivale par ses monuments, de Florence et de Venise. Mais je ne le pus. Il fallait songer à regagner mes pénates. Adieu donc Bologne la docte, Bologne l'artistique, adieu Bolonais et Bolonaises si vifs et si joyeux, vous êtes de ceux que j'aurai qulttés avec le plus de regret !

DE BOLOGNE A MANTOUE.

Dimanche 28 *Décembre.*

Ce matin à huit heures précises, la diligence m'entraîne au galop de ses quatre chevaux, sur la route de Mantoue. Le temps est nébuleux, et un fort brouillard couvre la

nature de son voile épais. Le conducteur qui, faute de voyageurs, occupe seul le coupé avec moi, m'amuse pendant toute la route par ses chants et ses sifflements artistiques. Il se dit ex-trombone du théatre de Bologne. Son mot favori est *par le Dieu de la France*, car ,dit-il, celui de l'Italie ne vaut rien, Il me raconta avoir été arrêté avec sa voiture il y avait quinze jours à peine à *Filigarre*, distante de Bologne de deux milles seulement.

Ses récits me confirment ceux que j'avais déjà entendus sur la Romagne. Vers dix heures du matin nous nous approchons du duché de *Modène* dont les plantations de riz sont inondées. A midi, nous traversons la capitale, de ce petit état. Après avoir passé par *Carpi*, nous descendons vers six heures à *Moglia di Gonzague* frontière du duché de ce nom, et de celui de Mantoue. Un pourboire éloquent m'y délivre comme à Ancône, de la visite toujours importune de la douane. Puis nous passons *San Benedetto*, et enfin le Pô pour arriver à dix heures du soir à Mantoue où nous descendons à *l'Aigle d'or*.

Départ de Mantoue.

Lundi 29 Décembre.

Ce matin à 7 heures, je quitte Mantoue en chemin de fer pour Vérone, où j'arrive une heure après. J'y laisse mon bagage à la station, vu qu'à dix heures part le convoi pour *Peschiera*, convoi que je dois prendre pour me rendre au lac de *Guarda*, l'ancien Benacus. En entrant dans

Vérone, dont j'avais fait la connaissance, dans un voyage antérieur, je m'arrêtais un instant devant ses imposantes arênes, lorsque vint à passer une charette dûment escortée par un peloton de militaires. Elle portait deux chefs de brigands qu'on avait faits prisonniers. J'éprouvai un certain plaisir à voir emmener ces coquins : c'en étaient deux de moins dans la Romagne. Au son de dix heures j'étais de retour à la station. Le convoi partit, et une heure après j'arrivai à *Peschiera* chanté par le Dante. Il me restait à y attendre une heure et demie avant le départ du bateau-à-vapeur du lac de Guarda. A une heure et demie précise, la cloche retentit et nous voguons vers *Riva di Trento.* Les montagnes couvertes de neige, qui nous environnaient offraient un des plus magnifiques spectacles de la nature. Le vent contraire agitait les eaux d'une manière violente, car le lac de Guarda a parfois ses orages qui ressemblent à ceux de la mer. Il faisait une bourrasque à indisposer maint marin d'eau douce. Après avoir contemplé avec délices, les rives du lac bordées de ces belles terrasses à plusieurs étages, garnies d'orangers et de citronniers, nous arrivâmes vers cinq heures et demie du soir à *Riva di Trento* où nous attendait la voiture de correspondance pour *Trente.* J'y pris place, et lançai un regard d'adieu sur le beau lac sur lequel les rayons de la lune traçaient de longs sentiers d'argent. Cette splendeur nocturne m'émut et je méloignai au galop des chevaux, rêvant à la beauté de la journée et heureux d'en emporter le

souvenir dans mon pays. Il gelait assez fort et les neiges seules éclairaient la route fort bonne du reste, que nous avions à parcourir. Vers 11 heures nous arrivâmes à *Trente*, si célèbre par le concile œcuménique qui s'y tint de 1551 à 1560 dans l'enceinte de l'église St.-Marie Majeure.

De Trente à Innsbrück.

Mardi 30 *Décembre.*

Installé en voiture entre un allemand qui fume sa pipe, et une tyrolienne qui accepte le cigare, je me mets en route à cinq heures du matin. A peine fait-il clair, que je m'extasie à chaque pas du bel aspect qu'offre avec les neiges, le pittoresque Tyrol. Quoique je n'aime pas l'hiver, je l'admire néanmoins, car tout, dans la nature, n'a t-il pas son coté poétique ? Par bonheur il ne neige pas. La route qui est excellente est encombrée de *Christ* comme de *Madones* en Italie et de *Saints* en Hongrie. Nous allons bon train, et vers une heure nous arrivons à *Botsen* ou *Posen*. Les belles jeunes filles, apparaissant à la porte des auberges avec leur tablier blancs et leur ceinture en cuir à laquelle est appendue une escarcelle, m'annoncent bientôt la poétique Allemagne.

Je descends à l' *hôtel de la Couronne* pour y prendre la poste vers *Innsbrück*. Posen a un aspect de deuil à cause de la perte presque subite de l'archiduchesse de *Mayland* qui y résidait et qui vient de mourir le jour de Noël.

A trois heures et demie je monte dans la voiture d'Innsbrück, en compagnie d'une charmante dame, qui doît faire une partie de la route avec moi. Elle va, dit-elle, voir sa grand'mère qui est en danger de mort. Son chagrin visible accuse cette triste réalité.

A dix heures, ma compagne de voyage était à destination, et je restai seul dans la voiture, abandonné à mon triste sort. Le tabac devint mon seul compagnon. La gelée était si forte, qu'à chaque relai, je me vis forcé de courir pour me réchauffer les pieds. Enfin le jour apparut et avec lui le spectacle imposant des montagnes du Tyrol, dont les neiges étaient dorées par les rayons d'un brillant soleil d'hiver.

INNSBRUCK.

Mercredi 31 *Décembre* 1856.

Vers neuf heures, j'aperçois tout-à-coup Innsbrück. *L'Inn* d'où lui vient son nom, était à nos pieds, arrivant des rocs sauvages du Finstermünz. Je n'oublierai jamais le spectacle imposant que m'offrit la capitale du Tyrol, couverte d'un linceul blanc. Elle m'apparut comme une nappe étendue dans la vallée, et entourée de montagnes de deux à trois mille mètres d'élévation au-dessus de la mer. Je me rappelai la position de Trieste, où il y a deux ans nous descendîmes aussi d'une pareille hauteur en venant de Laïbach. Enfin nous entrâmes en ville par un assez bel arc-de-triomphe, et nous arrêtâmes au bureau

des messageries. J'y retins immédiatement une place, afin de pouvoir continuer ma route vers Munich, et alla visiter la ville, en attendant le triste plaisir d'inaugurer la nouvelle année, par une nuit bien froide, et seul avec le conducteur, à défaut d'autres voyageurs.

Le tombeau de Maximilien

Que j'eus à peine le temps d'aller visiter à la métropole, est orné de vingt-quatre bas-reliefs en marbre blanc, par *Alexandre Collins*, de Malines. Les vingt-huit statues colossales des princes et princesses qui entourent ce tombeau, sont d'une grande beauté. Seulement celles des princesses ont généralement les têtes trop grosses. La statue de Maximilien et les quatre anges à genoux, qui surmontent le monument, perdent malheureusement beaucoup de leur valeur, par l'entourage nuisible de ces trop grandes statues. Outre le tombeau de Maximilien, on remarque encore dans cette cathédrale le monument moderne de *Andreas Höfer* le Tell tyrolien.

Inutile de dire que rentré à l'hôtel, je n'y trouvai pas de *garçons*. J'y fus servi par ces belles tyroliennes au tablier blanc, et portant l'escarcelle au côté. Le service se fit promptement, et le fastidieux *v'là monsieur!* du *garçon* français, n'y venait pas importuner les oreilles. A midi précis je montai dans un traineau couvert, car les neiges empêchaient d'aller en voiture, et j'arrivai bientôt en pleine campagne. Je remarquai en route quelques gracieuses

paysannes coiffées d'un massif bonnet à poil, dont le dessus brodé d'or, était peu flatteur pour leur joli minois.

VEILLÉE DE L'AN.

D'Innsbrück à Munich.

Nuit du Mercredi 31 *Décbre* 1856 *au Jeudi* 1er *Janvier* 1857.

La saison des voyages étant plus que passée, je vais néanmoins franchir encore une partie des *Alpes Rhétiennes*. Le conducteur est mon seul compagnon. Outre mes bagages, le traîneau n'est chargé que d'étrennes, de pains d'épices et de dragées. Dans les villages où nous relayons pour changer de chevaux, on voit le bonheur peint sur le visage des gentilles tyroliennes, si charmantes de naïveté et de propreté. Sans aucun doute, le fuseau qu'elles tiennent entre les mains sera déposé ce soir, lorsque le beau tyrolien, au chapeau pointu, orné de fleurs et de plumes, viendra décrocher la guitare qui pend au mur de la chambre de sa bien aimée ou lui chanter quelque ballade en s'accompagnement de la cythare. En faisant mes réflexions sur le plaisir qui va régner partout, tandis que je voyagerai seul au milieu des neiges et des frimas, et tout en pensant que je nepourrai pas cette année embrasser mes parens et mes amis en ce beau jour, j'arrive vers six heures du soir à la frontière bavaroise. On m'y fait passer une très-légère visite, car les douaniers semblent participer de la bonne humeur qu'on a toujours en entrant dans une nouvelle année. Je profite de l'heure de repos

qui m'y est donnée pour me restaurer quelque peu, et vers sept heures je vais prendre un autre traîneau sur le territoire bavarois. Enfin après différentes stations, sonnent majestueusement les douze coups sacramentels qui annoncent minuit et la nouvelle année. J'aurais voulu pouvoir embrasser quelqu'un. Je n'avais en face de moi que le gros conducteur bavarois, fumant sa pipe, et roulé dans sa pelisse. Je me bornai à aller boire un bon verre de bière de Bavière avec lui, et dans ce moment mon regard sembla pénétrer jusqu'à la maison paternelle. Je réiterai mentalement les vœux que j'avais adressés à ma famille et nous continuâmes notre route. Dans une petite localité où nous passâmes, le crieur de nuit, et les lumières que je voyais briller dans l'intérieur des pittoresques maisons de la vieille Allemagne, où, sans aucun doute, on s'amusait, me firent quelque impression. Heureusement je m'endormis, et ne me réveillai qu'à *Stalberg*, où nous arrivâmes vers huit heures du matin. Là j'envisageai mon voyage comme terminé; j'étais sur le domaine des chemins de fer, et une heure après, je partis pour Munich, content d'avoir fait toute ma route sans avoir vu tomber de la neige, ni avoir eu du dégel. A dix heures j'entrai dans la station, et me rendis immédiatement à l'hôtel de Bavière.

MUNICH.

Jeudi 1er *Janvier* 1857.

Dès mon arrivée à Munich, je prends un commission-

naire. Nous sortons à midi. Dans la *Ludwigstrasse* composée de palais superbes, et ornée de différentes statues, nous visitons la *Ludwigkirche*, bâtie depuis 1829, par le professeur *Gaërtner* en style italien du moyen-âge, ornée de sculptures par *Schwanthaler*, et de fresques par *Cornelius* et ses élèves. *Le jugement dernier* immense tableau d'autel par Cornelius, est peut-être la seule œuvre moderne en ce genre, dont la dimension puisse se comparer au *jugement dernier* de Michel-Ange à la chapelle Sixtine de Rome. Le ton de cette superbe fresque tient de celui des maîtres anciens.

Puis nous passons à l'immense bazar ou *square*, dit *Hofgarten*. Il est entouré de galeries et d'arcades ou on a peint à fresque, des sujets tirés de l'histoire de Bavière, vingt-huit paysages et vingt-sept sujets de la révolution grecque. Nous voyons en passant le *Feldhernnhalle* avec les statues de *Tilly* et de *De Wrede*, et entrons ensuite au *Neue Residenz ou Kœnigsbau* (édifiee du roi), achevé en 1835, et formant la partie occidentale du vieux château. C'est un monument superbe, bâti sur le modèle du palais *Pitti* à Florence. Vu la solennité du jour de l'an, je dus me contenter d'y visiter les fresques des nouvelles salles du rez-de-chaussée, exécutées par *Hildesberger*. Elles représentent des scènes de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*.

Au bout de la *Ludwigstrasse*, nous allâmes aussi admirer les lions de la porte de la victoire. Mais comme le dégel commençait, il fallut prendre une voiture pour

aller au faubourg d'*Au*, visiter l'église de *Ste.-Marie de bon secours*. Elle fut récemment bâtie par *Ohlmüller*, en style gothique. Ses dix-neuf vitraux de dix-sept mètres de haut, montrent par leur splendeur, que l'art de la peinture sur verre peut de nos jours engendrer de nouveaux chefs-d'œuvre. La composition des sujets en est de toute beauté; l'éclat et l'harmonie des couleurs étonnent et sont presque dignes des anciens. En nous y rendant il me fut donné de voir aussi les fresques du théâtre, celles de la Poste et celles de la Porte *Isar* ainsi nommée de la rivière de ce nom. Ces dernières surtout sont fort belles. Dans notre course je vis sur différentes places publiques de fort belles statues, entre autres la statue équestre de *Maximilien* 1er par Thorwaldsen.

En revenant du faubourg *d'Au* nous nous rendîmes sur la hauteur de *Sendling*, pour y visiter la *Baiersche Rühmeshalle* (temple de la Gloire.) Il est de style dorique. On y voit deux cents bustes de célèbres bavarois ; ils sont en marbre de Carare. J'y remarquai ceux de *Tilly*, *Albert Durer*, *Holbein*, *Swanthaler* etc. Les murs peints en rouge, pour mieux faire détacher ces bustes, sont à hauteur d'homme, recouverts en granit. Le pavé est en mosaïque. En un mot ce monument est vraiment splendide et grandiose. Devant lui se voit la colossale statue en airain de la *Bavaria*. Elle a dix-neuf mètres d'élévation. Son piédestal en a dix. On monte dans la tête de cette statue par un escalier de fer construit en limaçon. Cette ascension, avec celle aux pyramides et

celle à la coupole de Saint-Pierre de Rome, sont certes les trois plus extraordinaires que je pense jamais avoir faites. Comme dans la boule de la coupole de Saint-Pierre de Rome, on entre dans le tête de la *Bavaria*, par une échelle fort raide, dressée dans le cou du colosse et aboutissant à un trou rond assez étroit. Les dames y entrent plus facilement qu'elles n'en sortent, embarrassées par leurs crinolines. Si cette mode par trop gracieuse continue à progresser, on devra finir par élargir les portes, comme au moyen-âge, on dut les rendre plus élevées pour la coiffure outrée des *Hennins* en forme de pains de sucre, et la plus belle moitié du genre humain, ne pourra plus entrer ni dans la boule de la coupole de S[t].-Pierre à Rome, ni dans la tête de la statue de la *Bavaria* à Munich.

Rendons nous à l'église *St.-Boniface* commencée en 1835 par le roi Louis, pour la célébration de ses noces jubilaires. Elle me rappela par sa forme, l'ancienne et belle basilique de *San Apollinare in Classe* près de Ravenne. Ses ailes latérales qui sont doubles, ont une profondeur de sept arcades, et comptent seize colonnes. Ses peintures à fresque sont si belles, que, vu la brune qui tombe, il fraudra revenir les voir demain.

En retournant à l'hôtel, je vis les restes du palais de cristal, dans lequel en 1854 se fit une exposition universelle à l'instar de celles de Londres et de Paris, et que le choléra m'empêcha d'aller voir, quand à cette époque je voyageais en Allemagne.

MUNICH, *Vendredi 2 Janvier.*

Après avoir visité les principales places, telles que celle *de Maximilien-Joseph* près du théâtre, ornée de la statue du roi de ce nom, par *Rauch*, *la place des Boulangers et celle des Bouchers*, (*Schrannenplatz*) avec une colonne, en l'honneur de la Ste.-Vierge, *la place Caroline* avec une colonne en bronze de trente mètres de hauteur érigée en mémoire des trente mille Bavarois, morts en Russie, et différentes autres encore, j'allai visiter à la nouvelle résidence l'église *de tous les Saints*, ornée de ravissantes fresques de l'ancien et du nouveau testament par *Heinriches*.

Cette église toute en stuc, est un chef-d'œuvre de l'art moderne. Comme dans les métropoles anciennes, on y voit deux ambons, l'un pour l'épitre, l'autre pour l'évangile. Je me rendis ensuite au *vieux château*, mais l'entrée en était inaccessible ce jour là. Je dus me borner à voir dans la cour, la fontaine qu'on y a placée au milieu d'une construction en coquillages de toute beauté. Puis passant la belle résidence en style gothique du roi Louis, je me dirigeai vers la *Glyptothèque*. C'est un vaste et beau monument ayant un fronton. Il contient quatre salles splendides avec antiquités égyptiennes, incunables, sculptures modernes, fresques etc. Non loin de la *Glyptothèque*, on construit des *propylées*, dont les sculptures déja achevées en partie, sont visibles à l'atelier de feu Schwanthaler.

Le Musée.

Quant à la *Pynacothèque*, Musée de peinture, je m'éffraie d'en faire une description. C'est un second Louvre. Je me bornerai à dire qu'il contient des chefs-d'œuvre de tous les maîtres connus, une riche collection de tableaux gothiques, et quatre-vingt-quinze Rubens, parmi lesquels les esquisses de la galerie de Médicis, conservée au Louvre et que le grand peintre avait peintes pour le palais du Luxembourg. Le portrait *d'Albert Durer* et de son maître, ont au plus-haut degré excité mon admiration : les vingt-cinq lunettes du corridor au premier étage, décorées de fresques dans le genre de celles des loges du Vatican, furent composées par *Cornelius*, et exécutées par différents autres artistes. Elles retracent *l'histoire de la peinture* par des scènes tirées de la vie des grands maîtres et de leurs protecteurs. Treize de ces sujets sont consacrés aux écoles italiennes, les douze autres le sont aux écoles flamande, allemande et française. Raphaël tient la place du milieu. Anvers y étale fièrement son grand Rubens, le roi des coloristes.

La Cathédrale.

Ses tours ont cent-onze mètres de haut. Elle compte vingt-quatre chapelles et trente autels, ornés de beaux tableaux et de superbes vitraux. Dans le chœur on admire le monument en bronze de *Louis de Bavière*, rappelant par son genre celui de *Maximilien* à Innsbrück. Mais il

n'a que quatre grandes statues placées à ses angles ; elles supportent le tombeau. Au milieu de la grand' nef en face de la porte d'entrée, se voit un pied taillé dans une dalle. Quand on s'y pose, il est impossible de découvrir une seule fenêtre des nefs latérales, tant est bien calculée la distance des quarante-deux piliers qui mesurent la longueur du temple.

En sortant de la Cathédrale, je retournai à l'église *St.-Boniface.* J'y admirai les fresques représentant l'histoire de ce saint, et en outre les portraits des papes. Une chaire de vérité posée sur des rails, me prouva que l'industrie du 19e siècle s'est de nos jours glissée jusque dans les temples.

On peut faire passer cette chaire de la nef latérale de gauche, jusqu'à la grand' nef.

L'après-midi j'ai parcouru à *Nymphenbourg*, la manufacture de vitraux. On m'y montra des copies sur verre d'après Raphaël et autres grands maîtres. Leur exécution était digne des originaux. L'atelier de feu *Schwanthaler*, mort en 1848, reçut aussi ma visite. On y travaillait toujours à achever ses œuvres. J'y vis les frontons destinés aux *propylées*, dont j'ai parlé plus haut. Ils représentent la Grèce gouvernée par le roi Othon. Après avoir contemplé différents autres chefs-d'œuvre, les portraits de feu Schwanthaler et de feu son père, et après m'être aussi extasié devant le modèle du petit doigt (gros comme une cuisse) de la statue monstre de la *Bavaria*, je retournai par

l'église *St.-Michel*, dont la façade est ornée de la figure colossale en bronze de ce Saint terrassant le dragon, et des statues aussi en bronze de quinze rois de Bavière. Dans l'église *St.-Pierre*, j'allai voir les douze apôtres en bronze doré. Ils me plurent moins que ceux de la façade de l'église précédente.

L'église Saint Michel.

MUNICH, *Samedi* 3 *Janvier*.

Cette église est digne d'attention pour sa voûte suspendue. Elle est sans colonnes. On y remarque le monument en marbre blanc du duc de *Leuchtenberg* vice-roi d'Italie, exécuté par Thorwaldsen. Il porte pour inscription *Honneur*, *Fidélité*. On voit encore à *St.-Michel* de beaux tableaux de *Peter Kanti*, et un grand *Christ* en bronze. Devant le baptistère est un ange debout, belle statue du même métal. Cette église fondée par *Guillaume V*, *comte Palatin*, dont la statue se trouve parmi celles ornant la façade, appartenait autrefois aux Jésuites. Aujourd'hui elle sert d'église militaire. A l'intérieur ses ornements sont en partie dorés sur un fond blanc. Des banquettes ornées de cuivre garnissent la nef principale. Dans l'église souterraine, sont enterrés les Souverains Bavarois.

L'église des Théatins.

J'y ai vu le tombeau de *Maximilien Joseph Frédéric*, mort à l'âge de deux ans. C'est une simple pierre sur laquelle pleure un petit ange. Cette église a en outre quel-

ques bons tableaux. Les ornements qui la surchargent, sont d'un style baroque.

Le musée moderne

Dont je n'avais vu hier que la façade décorée à fresque, est un beau palais, contenant des œuvres marquantes d'artistes allemands et étrangers. J'y ai rencontré avec plaisir celles de plusieurs compatriotes. Les tableaux allemands qui ont le plus excité mon intérêt sont : celui de *Piloty*, (*L'astrologue Senzi trouvant Wallenstein assassiné dans sa chambre.*) rappelant par son coloris celui de l'école flamande ; puis *l'incendie*, tableau par *Becker* que nous avons eu à une des expositions triennales d'Anvers. *Wilkie* y représentait par sa *lecture du testament*, les peintres Anglais ; Jacquand, les Français ; *Van Schendel* et *Van Hove*, les Hollandais ; *Gallait*, *Leys*, *De Keyser*, *J. Jacobs*, *De Braeckeleer*, *Van Regemortel*, et *Van Cuyck*, l'école Belge.

Après avoir revu avec plaisir *l'examen de Job* par feu *Hasenclever*, je traversai, non sans un vif intérêt, la petite salle où presque tous les peintres allemands modernes, sont représentés par des tableaux de chevalet, esquisses des fresques, ornant les façades du Musée. Ce sont des allégories sur des artistes contemporains, sur leurs protecteurs et sur l'histoire de la renaissance de l'art allemand sous le patronage du roi Louis de Bavière. Au fond des galeries est une salle avec des paysages de la Grèce, de l'Italie et de l'Orient peints à fresques. En bas dans le vestibule

se voit le modèle de *la Victoire sur son quadrige* traîné par des lions gigantesques.Ce groupe orne l'arc-de-triomphe de la *porte de la Victoire.*

Comme je sortais du musée, j'eus l'agréable surprise de rencontrer deux amis d'Anvers, les sculpteurs *De Bock* et *Van Wint*, que j'avais vus déjà à Florence au début de mon voyage. Inutile de dire combien nous étions heureux de nous retrouver ainsi après une si longue séparation, et tous les trois au moment de retourner dans notre pays. Nous prîmes rendez-vous pour le soir, et je continuai mes courses.

Je me rendis à la *nouvelle résidence.* On y voit des fresques par *Schnörr*, représentant des sujets tirés du poème *die Niebelungen.* Comme les autres appartements et la salle du trône n'étaient visibles que l'après-midi, nous allâmes à *la vieille résidence* pour y voir les *Reichenzimmer*, (appartements impériaux.) On y montre le lit de parade de Charles VII, où coucha Napoléon, et deux cabinets très intéressans, le premier pour ses porcelaines, le second pour ses petits tableaux sur ivoire, parmi lesquels un original d'*Albert Dürer.* L'un et l'autre ont de beaux lustres en ivoire sculptée. J'allai ensuite rendre visite au peintre *Von Kaulbach* pour lequel j'avais une recommandation. Il me reçut en grand artiste, comme *Overbeeck* à Rome, et comme *Rachel* au Caire. Il était entouré des nobles productions de son génie, et dessinait pour le moment une bélle composition de *la mort de César*. Vers trois heures je retournai à la nouvelle résidence.

La nouvelle résidence.

On nous y montra d'abord *la salle des hallebardiers*, dite *salle noire*, dont les murs sont garnis de hallebardes superbes du siècle dernier ; puis la splendide salle de bal en style de *Pompéia*, garnie de cariatides en carton pierre, colorié et supportant en apparence la frise de la galerie décorée de bas-reliefs en plâtre colorié, exécutés par *Schwanthaler*.

Nous entrâmes ensuite dans les deux salles ornées, des portraits des trente-six favorites du roi : on y remarque celui de la célèbre *Lola Montes*. Dans la salle suivante, je vis quatorze tableaux représentant des batailles. Ils étaient encadrés de lambris dorés, sur des murs en stuc rouge et la plupart peints par *Peter Hess*, *Albert et Adam*.

Les trois appartements du Roi et de la Reine, avaient des fresques peintes à l'encaustique par *Schnörr*, et représentant l'histoire de *Charlemagne*, de *Barberousse* et de *Rodolphe de Hausbourg*. On y voyait des frises exécutées par *Schwanthaler*. Enfin nous arrivâmes dans la salle du trône. Elle est en stuc blanc et en dorure, et ornée de quatorze statues colossales en bronze doré, représentant des princes de Bavière. Elles furent coulées avec le métal des canons pris sur les Turcs ; *Stieglmayer* les exécuta sur les modèles de *Schwanthaler*. Ces statues dans le genre de celles qui entourent le tombeau de *Maximilien* à Innsbrück, sont placées sous une galerie sup-

portée par vingt colonnes d'ordre corinthien. Le grand escalier en stuc et en marbre conduit aux salons de réception. Les corridors du palais sont garnis de vieux portraits.

J'allai revoir ensuite le *musée moderne* et la *Pynacothèque*. J'y consacrai plusieurs heures. Je ne puis m'empêcher de citer comme une des particularités de la pynacothèque, son géant de portier qui ce jour était en grand costume. C'est la mode en Allemagne d'avoir des *suisses* de cette taille.

Vers deux heures j'étais libre. J'allai trouver les amis auxquels j'avais donné rendez-vous. Nous passâmes ensemble par la foire qui devait s'ouvrir le lendemain et allâmes ensuite au théâtre. On donnait *la Juive*. La salle qui est des plus grandes, compte cinq rangs de loges sans colonnes ; la toile représente une copie de *l'Aurore du Guide*. Quant à l'opéra il fut dignement représenté.

Départ de Munich pour Nuremberg.

Lundi 5 *Janvier*.

Parti ce matin à onze heures pour Nuremberg, j'y descendis à sept heures du soir à l'hôtel de *l'Autruche*. On m'y apprit l'assassinat de l'archevêque de Paris.

NUREMBERG.

Mardi 6 *Janvier*.

Ce matin j'ai vu pour la première fois la neige tomber à gros flacons. La rue en avait presque un pied. Tout

en songeant avec regret aux beaux climats que je venais de quitter, je me mis bravement en course en compagnie d'un *cicérone,* pour visiter les particularités de la ville. Je fus frappé de son aspect d'antiquité. La neige qui couvrait les pignons de ses vieilles habitations, ajoutait à leur caractère sévère et imposant. Je me croyais transporté en plein milieu du moyen-âge.

Nuremberg une des villes libres-impériales, les plus riches, était anciennement la résidence des empereurs et le siége des Diètes. L'enceinte de ses murailles qui existe encore aujourd'hui, compte, dit-on, soixante-quatorze vielles tours. Il y a tant d'églises et de monumens à voir dans cette ville, que je me bornerai à parler des principaux.

l'Eglise de St.-Sébald,

Qui est la plus grande, possède un beau crucifix en laiton, et le tombeau de son saint patron, chef-d'œuvre en cuivre argenté par *Pierre Visscher*, qui l'a orné de sa statuette. On y montre aussi un crucifix en bois par *Veit Stöss*, et plusieurs ouvrages d'*Adam Krafft.* La fenêtre dite *des Marcgraves,* est ornée de figures de grandeur académique, peintes sur les vitres. Elles représentent les *Burgraves de Nuremberg*, et les *Marcgraves de Brandebourg.* Cette église a deux chœurs et renferme d'excellents tableaux. Parmi ses peintures murales, on remarque un squelette avec une inscription en vers. Il fut peint par Holbein.

l'Eglise de Notre Dame,

Ou Ste.-Marie, de vieux style gothique, fut bâtie en 1355 par l'empereur Charles IV, dont la statue assise, en orne la façade. On y voit des tableaux de *Wolgemüth*, et de beaux bas-reliefs en bois.

l'Eglise de St.-Egide

A de bons tableaux de *Van Dyck*, entre autres, *un Christ sur les genoux de la Vierge;* mais la partie supérieure, en fut peinte par un autre maître. Cette église est presque aussi originale que celle de *San Stefano* à Bologne.

Comme cette dernière se compose de sept parties, celle-ci l'est de trois chapelles qui se suivent et qui viennent aboutir à l'aile transversale de l'église proprement dite, bâtie en croix, en style italien et avec une double rangée de loges comme un théâtre. Elle est décorée de fresques très-médiocres. Des blasons et des bas-reliefs, en bois ornent les trois chapelles. Parmi ces bas-reliefs, la *sépulture du Christ*, représenté de grandeur naturelle, occupe une des niches de la troisiéme chapelle. C'est une œuvre plus étonnante que belle. La seconde chapelle dite de *St.-Euchère*, est bâtie dans le vieux style mauresque. Dans la première chapelle, ornée de blasons en bois sculpté et colorié, on remarque celui du dernier protecteur de l'église. Il a été retourné en signe de deuil. Sur l'autel décoré d'un tableau de *Van Dyck*, on voit des candelabres en cuivre par *Hemsteeg* qui les a signés au millésime 1715.

La Cathédrale de St.-Laurent,

La plus grande de Nuremberg. possède un superbe portail. Elle a vingt-six pilastres, et fut bâtie en 1274 par *Adolphe de Nassau.* On y voit de bons tableaux de *Wolgemüth*, maître de Dürer, et des vitraux par *Volckhamer* qui passent pour les meilleurs qu'on connaisse.

Le beau tabernacle d'*Adam Kraft* représentant l'histoire du Christ, est un chef-d'œuvre de sculpture en pierre. Il ne coûta, dit-on, que sept-cent-soixante-dix-neuf florins. Il est supporté par les statues du maître, de son *compagnon* et de leur élève. *La félicitation des anges* par *Veit Stöss*, et le beau lustre en cuivre qui passe pour le dernier ouvrage de *Visscher*, mais dont les branches me paraissent plus modernes, résument les autres particularités de cette cathédrale. On y montre pourtant encore au-dessus d'un escalier très-pittoresque, dont l'extrémité supérieure est soutenue par une console, une porte derrière laquelle d'après la légende, aurait été muré un moine, sur le compte duquel on me raconta une histoire romantique où l'amour n'était pas étranger.

l'Eglise du St-Esprit

où se conservaient autrefois les joyaux de la couronne d'Allemagne, transférés aujourd'hui au trésor de Vienne, a été transformée en temple protestant, mais a néanmoins encore ses statues de saints. Il faut admirer le respect artistique avec lequel les Nurembergeois conservent et restaurent non-seulement les monuments et les maisons

de leur ville antique, mais aussi les églises, quoique pour la plupart au culte protestant aujourd'hui, hormis celle de *Ste-Marie*. Ils n'y ont fait disparaître aucun tableau d'autel ni même aucune statue de saint. Qui plus est, chaque propriétaire vénère celles qui ornent la façade ou l'intérieur de sa maison.

Le cimetière de l'église St.-Jean.

On y voit les pierres tumulaires d'*Albrecht Dürer*, de *Hans Sachs* et de *Pirkheimer*, dont existe encore la maison au coin de la rue qui porte son nom, et auquel on érigea en 1840 une fort belle statue due au ciseau de *Rauch*.

La maison d'Albrecht Dürer

appartient aujourd'hui à la commune. La société artistique *Albrecht Dürer* y tient ses séances. A vrai dire cette maison est plus remarquable à l'extérieur qu'à l'intérieur. On y montre néanmoins encore l'atelier de Dürer, sa chambre à coucher, la cuisine avec sa vieille porte, et à la cour un ancien puits. Dans cette habitation où le maître enfanta tant de belles productions, et vivait avec sa méchante femme, on ne trouve aujourd'hui pour tous chefs-d'œuvre, que les mauvaises copies que tâche de vendre au visiteur, (surtout s'il est anglais,) un *cicérone* féminin, qui sourit d'autant plus, dans l'espoir d'un bon pour-boire, que la femme du pauvre *Dürer* boudait d'avantage.

Parmi les maisons presque toutes si originales par leurs façades, on montre en outre celle de *Grandherr*, où fut rédigée la célèbre *bulle d'or*, celle de *Hans Sachs*, célèbre

poëte du temps, celle de *Meister Saënger* , aujourd'hui transformée en cabaret de ce nom, celle de *Martin Benheim*, le *Cook* de son siècle, qui contribua à la découverte de l'Amérique et plusieurs autres encore.

l'Hôtel-de-Ville

du 14me siècle , a trois portes. Il est très-intéressant. Dans la cour se voit une belle fontaine en bronze. Dans la grande salle on montre une fresque par Albrecht Dürer représentant *le char triomphal de l'empereur Maximilien*. On y conserve aussi le lion qui donna du vin au peuple lors de la proclamation de la paix de Münster en 1648. Parmi les peintures du seizième siècle, attribuées à un élève de Dürer, et qui ornent le mur opposé à celui où est peint le char triomphal, on remarque *une exécution par la guillotine en* 1521. Cela semble devoir prouver, que cette lugubre invention attribuée à un médecin du nom de *Guillotin*, est bien plus ancienne. Peut-être Guillotin avait-il vu ce tableau. Il se peut aussi que non. *Les grands esprits se rencontrent.*

A l'étage supérieur de cette salle, est celle dite *du conseil.* Elle est ornée de quelques portraits en pied des hommes célèbres de Nuremberg. Le plafond a des panneaux peints. Dans les parois des murs étaient des portes secrètes qu'on a fermées aujourd'hui. Elles donnaient accès à des galeries cachées qui s'étendaient jusque dans les rues de la ville, et au-delà même de ses murailles. Au dessous de l'hôtel-de-ville , sont des cachots et des

salles de torture, dont l'accès est interdit. Le corridor du second étage a un plafond en haut-relief, représentant *un tournoi tenu à Nuremberg en* 1534. Cet ouvrage est en stuc et de grandeur naturelle. Les armes et blasons sont coloriés.

Le château Impérial,

Où *Reichsveste*, occupe la position la plus au Nord et la plus élevée de la ville. Il s'élève sur le sommet d'une roche dominant tout Nuremberg et d'où l'on a un panorama merveilleux sur l'ancienne cité impériale et sur ses environs. Le tilleul qu'on voit dans la cour, a, dit-on, sept-cents ans d'ancienneté. Son tronc a trois mètres de circonférence. Une partie des appartements de ce château furent restaurés et refaits dans un style gothique simple, riche et élégant, pour une réception faite au roi de Bavière. J'y ai vu un vieux plafond décoré d'énormes aigles impériales peintes en or sur fond noir. Elles doivent être bien anciennes, puisque ce ne fut qu'en 1301 que l'Autriche changea son blason en prenant l'inverse, c. à. d. l'aigle noire sur champ d'or. Le piano, la clef neuve du château, et deux aiguières offertes au roi par la ville, se remarquent surtout dans ces appartements, ainsi que des poêles en porcelaine d'une haute antiquité. Au rez-de-chaussée est une galerie renfermant quelques bonnes peintures des anciens maîtres allemands. La petite chapelle faisant suite à cette galerie et dite de St.-Omer, est très-ancienne. On y voit de superbes sculptures et de beaux autels en bois doré et colorié.

Des quatre ponts jetés sur la petite rivière la *Regnitz*, le *Fleischerbrücke*, (pont des bouchers) imité sur *le Rialto* de Venise, est le principal. Après l'avoir examiné, j'allai jeter un coup-d'œil sur la belle *fontaine de l'homme, aux oies*, par P. Visscher.

Puis je visitai celle qui figure des héros sacrés, et profanes. Elle est entourée d'une grille, ayant une partie mobile et secrète, que les étrangers cherchent vainement à découvir. Enfin j'eu vis quantité d'autres, car Nuremberg compte trente-six fontaines publiques. Je remarquai aussi *le bœuf* en pierre avec son inscription bizarre, laquelle porte qu'il n'a jamais été veau.

La galerie de peinture

Contient quelques centaines d'ouvrages, parmi lesquels brillent *les apôtres*, par Dürer, *les empereurs Charlemagne* et *Sigismond* par le même maître, le portrait de *Catherine Bora* femme de Lüther, par Holbein, et *La Vénus et l'Amour;* par Lucas Cranach. Cette Vénus qu'on dit représenter la femme du peintre, est une superbe figure, mais dont les mains et les bras sont trop lourds. On y voit en outre, les portraits des trois *Kurfürsten* de Saxe aussi par Cranach et *le grand Banquet de la paix* célébré à Munster, lors de la guerre de trente ans.

Une visite à l'exposition permanente de l'industrie de Nuremberg, à l'intéressante fabrique d'objets d'art, en carton pierre, et enfin à la foire qui se tient trois fois

l'an, à la St.-Egide, à Pâques et à la nouvelle année, clôtura ma journée. Le soir je pensai aller au théâtre, car Nuremberg en possède un fort joli; mais une promenade par la ville, dont la lune éclairait les antiques rues et les pignons des maisons couverts de neige, avait pour moi plus de poésie et de charme. J'allai les comtemtempler une dernière fois avant mon départ.

DÉPART DE NUREMBERG POUR BAMBERG.

Mercredi 7 Janvier.

Parti à huit heures du matin pour *Bamberg*, j'y arrivai à onze heures. J'allai immédiatement visiter le vieux et le nouveau château, contigus l'un à l'autre. Ce sont de fort beaux bâtiments. En 1815 le maréchal *Berthier* se précipita de la fenêtre de la galerie de tableaux du *Vieux Château*. Presque en face de celui-ci, on montre une petite maison d'une architecture originale. C'est celle qu'habita l'empereur Henri II. *L'hôtel de ville*, ancien édifice entouré d'eau, est d'une construction assez importante. Sur la façade on voit de bonnes fresques du siècle dernier; la balcon est un chef-d'œuvre en style *rococo*. L'église *St.-Martin*, la place *Maximilien*, et le beau pont en haînes sur la *Regnitz* sont aussi dignes d'attention.

La Cathédrale de Bamberg.

Le seul monument réellement important que possède Bamberg est sa cathédrale, bâtie en 1004. Elle a des

portiques admirables, de belles tours et deux chœurs, comme celle de *St.-Sébald* à Nuremberg.

Mais ce qui est bien étonnant, et ce que je n'avais jamais vu, c'est que le dos de l'un de ces chœurs, fait saillie en hémicycle entre les deux portiques de la façade principale. Celle-ci paraît malheureusement par cette raison, former le derrière de l'église. Ce temple, qui offre des parties admirables d'architecture romane, possède le tombeau de l'empereur Henri II, et de son épouse Cunégonde, représentés couché. Sur un monument en marbre blanc. Les bas-reliefs dont il est orné sont magnifiques. Les contours en sont relevés par des dorures. Plusieurs autres mausolées en bronze, la plupart par *Pierre Visscher*, ornent encore la basilique.

On y voit contre une colonne, une statue équestre en pierre, représentant *le roi Stephan de Hongrie*. Sous l'un des chœurs, est une crypte avec un ancien puits, fournissant jadis l'eau pour baptiser. *Une déposition* par *Annibal Carrache* est le seul tableau qui me frappa, dans cette église, récemment restaurée, et vierge de badigeon. On a enlevé le plâtrage qui la recouvrait, pour mettre à nu, les restes conservés des fresques qui la décoraient anciennement. Dans une chapelle attenante, on montre les tombeaux des chanoines de la cathédrale. Les pierres tumulaires placées autrefois en guise de dalles, y ont été fixées dans les murs. On y voit aussi le tombeau de *Conrad III*, ainsi qu'un superbe haut-relief en bois colorié et doré, attribué à un élève de Dürer, et représentant *la séparation des Apôtres*

Il est à remarquer que, comme à Nüremberg il n'y a qu'une seule église catholique, de même il n'y en a qu'une seule protestante à Bamberg.

DÉPART DE BAMBERG POUR WURZBURG.

Jeudi 8 *Janvier.*

A une heure cinquante minutes je partis pour *Wurzbürg*, où j'arrivai vers quatre heures trente minutes. Sa superbe station est dans le genre de celle de Bruxelles.

Würzburg, dans une belle situation sur le *Mein*, est digne d'attention, m'avait-on dit, pour son ancienneté. Je n'en doutai plus, lorsque en m'y promenant avant de me rendre à l'hôtel, je vis ses rues étroites avec leurs maisons à pignons comme à Nüremberg. Plus d'une de leurs façades m'arrêta, et quand je fus arrivé au pont qui traverse le Mein, et qui, comme ceux de Prague, est orné de statues de Saints, je fus surtout frappé de l'aspect antique et pittoresque de la ville, dominée par son vieux château-fort. Les toits étaient tout couverts de neige. Au milieu d'eux s'élançaient comme de noirs fantômes, d'innombrables tours et tourelles, ayant presque l'élégance des minarets de l'Orient.

La brune tombée, je vais à l'hôtel goûter l'excellent vin de Franconie, dit *Steinwein*, qu'on récolte sur les montagues d'atentour, me réservant pour le lendemain, la fatiguante visite des monumens.

WURZBURG.

Jeudi 8 Janvier.

Mon lit quoique bien petit en comparaison des larges lits italiens, était par les duvets de plume qui le couvraient à la manière allemande, de nature à m'y retenir assez longtemps. Mais je fus forcé de le quitter, à cause du désir que j'avais d'aller voir les particularités de la ville, avant mon départ pour Francfort, fixé à neuf heures trente minutes du matin. A peine faisait-il jour, car il n'était que sept heures et demie, que je sortais déjà en compagnie du commissionnaire que j'avais eu la précaution de retenir la veille. Je parcourus d'abord avec lui le principal quartier de la ville. A la place du marché, je vis la chapelle *Ste.-Marie*, construite dans le style du moyen-âge, et *la fontaine neuve*, ornée d'un obélisque. Vers huit heures j'entrai dans l'église *St.-Julien* dite *Neue Münster*. Elle a deux chapelles souterraines que je ne pus visiter.

La Cathédrale.

Elle date du XI ou XII siècle, a quatre fort belles tours, et possède un vrai trésor d'anciens monuments et d'inscriptions. A chaque colonne est adossé un autel avec un ou plusieurs de ces cénothaphes pour la plupart en haut-relief.

A droite et à l'extrémité des nefs latérales, sont deux colonnes appelées *Jakin* et *Boas*. Elles ont, paraît-il, des

symboles importants de la *franc-maçonnerie*, mais vu le service, je dus me borner à les voir de loin. A droite et à gauche de l'autel sont encore deux chapelles : celle de droite est gothique, celle de gauche a une belle coupole. La chaire sculptée supportée par les statues des quatre évangélistes, et les fonts-baptismaux, espèce de cuve en bronze avec reliefs, sont de vrais chefs-d'œuvre de l'art germanique. La Cathédrale a aussi deux orgues. Le *tombeau de la Vierge*, orné de figures des apôtres en grandeur naturelle et représentés debout, décore l'entrée de la nef latérale de droite. Il est placé dans une niche autrefois murée, et que le hasard fit retrouver.

Les autres églises de Würzburg n'offrent de particulier que leur façade. Néanmoins celle des *Carmes repentis* (*Zum Reuern*) possède un tableau d'autel de grande valeur, par le maître flamand *Van Diepenbeeck*. Je n'eus pas le temps d'aller le voir, préférant me rendre au

Château Royal.

Cet ancien évêché ressemble d'une manière frappante au château de Versailles, sur le modèle duquel il fut bâti. Sa magnificence, sa belle architecture et la symétrie de la place où il se trouve, permettent de le compter sans contredit parmi les plus beaux palais d'Allemagne. On m'y montra d'abord la chapelle. Elle est très-riche, mais surchargée d'ornements. On y voit deux beaux tableaux. La voûte du grand escalier de ce palais, est un chef-d'œuvre d'architecture pour son énorme grandeur.

Elle est ornée de majestueuses peintures à fresque par *Giov. Tiepolo*, maitre italien, qui décora aussi d'une manière toute grandiose la salle dite *des Empereurs*. La collection de tableaux est peu nombreuse, mais bien choisie. Les appartements sont des plus variés. dans le luxe de leur décoration. Tout y est marbre, stuc, glaces, riches tentures, gobelins, etc. Un d'eux se distingue pour son écho extraordinaire. On me montra aussi l'appartement où coucha Napoléon le grand, qui sut se faire héberger dans tant de palais, ainsi que celui qu'habita le roi de Bavière actuel, lorsqu'il était encore garçon.

En sortant du palais, il me restait vingt minutes de temps. J'allai encore jusqu'au grand hôpital dit *Julius hospital*, immense bâtiment avec un jardin botanique, un amphithéâtre anatomique et une riche collection de préparations. Mais je n'eus que le temps d'admirer sa vaste cour et sa large façade, ornée d'un beau bas-relief en pierre, représentant la fondation de cet hospice par *Julius Echter Mespelbrünn*, *Prince-Evêque de Würzburg*. Je jetai en passant un regard d'admiration à la belle statue en bronze qu'on lui a érigée à la promenade faisant face à l'hopital. C'est une œuvre de *Schwanthaler*. Enfin je me rendis à la station, qui en était très-proche, pris congé de mon guide et montai à neuf heures trent minutes en voiture, pour en descendre vers deux heures, à Francfort.

De Francfort à Cassel.

Jendi 8 *Janvier.*

Arrivé à Francfort, il me restait jusqu'au soir six heures, avant de pouvoir partir pour Cassel. Je voulus en profiter pour jeter un coup-d'œil sur son musée, qui, il y a deux ans, m'avait tant intéressé. Malheureusement il était fermé depuis une heure, et je ne parvins pas à y avoir accès. Je tâchai de m'en consoler, en allant à l'exposition d'œuvres modernes, où je vis de fort belles choses. Puis j'allai contempler le monument érigé à *Guttemberg*, *Faust* et *Schœffer*, inventeurs de l'imprimerie. Il venait d'être placé il y avait un mois à peu près, mais il n'est pas encore tout-à-fait achevé. Les trois statues sont admirables. A six heures le convoi m'entraîne vers *Cassel*, heureux d'en avoir fini avec la rude tâche d'écrire un itinéraire, tâche que je m'étais bravement imposée, lorsqu'il y avait à-peu-près dix mois, je quittai ma bonne ville d'Anvers où j'allais avoir enfin le bonheur de rentrer. Mais j'en étais fier, et certes j'étais heureux d'avoir tenu un journal. J'en faisais tant de cas, que j'aurais préféré perdre argent, malles, etc. perte certes bien dûre, que mes Notes et mon Album de voyage.

Me voilà donc enfin près de mon pays, après une bien longue absence. En revenant par des routes connues et décrites déjà dans mes précédents voyages, je sens mon cœur palpiter, et le souvenir de la ville natale, de mes parents et de mes amis renaître successivement. Ce n'est

pas que je l'aie jamais perdu : il n'aurait pas de sentiment celui qui dirait avoir pu l'effacer de son cœur.

Mais comme je l'ai dit déjà dans un article spécial, intitulé *Le souvenir du pays*, le premier mois, la séparation de tout ce qui m'était cher, me fut pénible. Puis les distractions et la pensée de mon art me préoccupant, j'oubliai tout, jusqu'à ce qu'une lettre, une voix amie, le son d'une cloche, enfin la vue d'un objet connu, vinssent me rappeler le pays. Le moment du retour arrivé, ces sentiments qui en réalité ne s'étaient jamais éteints en moi, revinrent comme par enchantement et j'étais heureux d'avoir terminé mon beau voyage, dans les mêmes principes, que j'avais en le commençant.

L'église Ste.-Apollinaire, à Reimagen sur le Rhin.

Vendredi 9 Janvier.

Parti ce matin à sept heures de Cassel pour Cologne par le vapeur *Hohenzollern*, il me fut donné de revoir les rives du Rhin, ces anciennes connaissances. Vers une heure je descendis à *Reimagen*, pour y visiter l'église *Ste,-Apollinaire* sur l'*Apollinarisberg*, et repartir ensuite à trois heures, par le second bateau venant de Cassel. Ce bel édifice gothique, sur l'emplacement d'une vieille petite chapelle où se conservaient les reliques de *Sainte Apollinaire*, vient d'être construite aux frais du *Comte de Furstenberg* de Mannheim. Il serait superflu de louer le bon goût, le style, le caractère, la richesse et la beauté

des fresques qui la décorent. Elles sont l'œuvre de *Ittenbach*, de *Deger*, et des frères *Müller* de Düsseldorf. Après avoir eu le temps de tout bien examiner, je m'embarquai vers 3 1/2 heures sur le vapeur *Stadt Bonn*, et arrivai à Cologne, trois heures plus tard, charmé d'avoir profité de l'occasion qui s'était présentée de visiter cette jolie petite église. J'avais passé par les endroits les plus intéressants du Rhin, *Biebrich, Rüderheim.* (célèbre pour son cru,) *St.-Goar, Coblenz, Reinagen, Kœnigswinter* et *Bonn*, où je me rappelai les agréables souvenirs de la fête du *Zängerbond* en 1851 et je terminai donc enfin mon long et heureux voyage. Comme si c'eût été fait à mon intention, des musiciens exécutaient au moment de l'arrivée du bateau-à-vapeur l'air si doux pour une oreille Belge *où peut-on être mieux* etc. Le souvenir du pays se saisit de nouveau de moi, et je brûlai de revoir Anvers, ainsi que mes parents et mes amis. Une seule nuit retarde encore ce bonheur.

DE COLOGNE A ANVERS.

Samedi 10 *Janvier* 1857.

Je prends le premier convoi pour *Aix la Chapelle* où je voulais m'arrêter une couple d'heures encore, pour revoir sa belle église. Quand j'arrêtai ma place pour Anvers, ma félicité fut au comble. On donna le signal du départ; mon cœur palpitait : je tâchais de maitriser mon émotion. Mais arrivé sur le territoire wallon, je fus vivement impressionné d'ouir le patois, qui m'annonçait que je

ne tarderais pas à entendre l'idiôme de nos provinces flamandes. Arrivé à Malines, mon impatience n'eut plus de bornes. J'aurais voulu pouvoir embrasser les arbres bordant cette route, que j'avais tant de fois parcourue. A la station du *Vieux Dieu*, le dernier son du cornet, fut pour moi comme le coup d'une pile galvanique. Quelques instants après j'etais dans les bras de ceux qui m'étaient chers, et mes premiers moments passés au sein de ma famille, je volai au Cercle Artistique, pour m'y réjouir avec mes amis de mon heureux retour.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

—

ORIENT.

—

TABLE DES MATIÈRES.

RETOUR

PAR L'ITALIE, LE TYROL ET L'ALLEMAGNE.

FIN DE LA TABLE DE LA 2de ET DERNIÈRE PARTIE.





